

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle
ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentation de nouvelles par J. Bergier et A. Dorémieux
Dessin de couverture de Lucien Lepiez
illustrant la nouvelle " *Le collier de marrons* "

6e Année — N° 60 Novembre 1958
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.030 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.020 *frs.*)

Au sommaire du numéro de Novembre de



vous pourrez lire entre autres :

MEURTRE SOUS LA PLUIE

par MIGNON G. EBERHART

•

LE PLUS DRÔLE DE L'HISTOIRE

par FREDRIC BROWN

•

UN ENLÈVEMENT MOUVEMENTÉ

par RUFUS KING

•

LE SECRET DU TALENT

par ROBERT BLOCH

•

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Le collier de marrons

(*The chestnut beads*)

par JANE ROBERTS

Jane Roberts n'a encore que deux histoires dans « Fiction » *à son actif :* « Le temple » (*n*° 52) *et* « Le chariot rouge » (*n*° 56). *Mais elles ont suffi à révéler un talent remarquablement personnel et méritant d'être suivi. Voici aujourd'hui le premier long récit de Jane Roberts. Si les précédents contenaient ce qu'on peut appeler des promesses,* « Le collier de marrons », *beaucoup plus mûri dans le style et la pensée, représente les promesses tenues.*

La particularité des auteurs femmes est souvent d'apporter un sang neuf à la science-fiction. Notons ici le fait : aucun homme n'aurait pu choisir un thème comme celui de ce récit — axé sur un terrifiant secret lié au sexe féminin — ni imaginé sur ce thème des implications aussi atroces. Et maintenant, la parole est aux psychanalystes qui se pencheront sur le subconscient de Jane Roberts !



I

« FORMIDABLE ! N'est-ce pas ? Et comment. C'était splendide ! » hurla-t-elle. Elle envoya promener un oreiller à l'autre bout de la chambre et se mit à danser, toute nue, sur le lit. « Regarde-moi, je suis la Reine de Mai, » s'écria-t-elle en prenant une pose théâtrale, enroulée dans un pan de drap. « La Reine de Mai, » cria-t-elle encore, d'un ton de défi, tandis que la panique la prenait au ventre.

Et Cynthia lui dit :

— « Oh ! Seigneur, quel numéro tu fais, Olive ! Je t'en prie, baisse les stores. Tu veux que tous les gars du patelin rappliquent ici ? »

— « Bien sûr, amène-les tous. On dansera, » gloussa Olive, désespérée, et Cynthia se plia en deux à force de rire.

— « Sincèrement, tu es un vrai clown, » s'exclama-t-elle, penchée en avant, les mains entre les genoux, ses cheveux blonds lui retombant sur les épaules. « Hé, Win, viens ici ! Viens voir ! »

Win arriva de la salle de bains, la brosse à dents à la main.

— « Miss Quinn, cessez de faire le pitre, immédiatement. Et habillez-vous, » dit-elle en faisant une mine sévère pour singer la surveillante générale.

Elles éclatèrent de rire, aux larmes.

— « Chut, chut ! J'entends des voix, j'entends des voix, » chantonna Olive, sur le mode aigu.

© 1957, *by Fantasy House, Inc.*

Les deux autres s'emparèrent d'oreillers pour la frapper et la jeter à bas du lit.

— « Eh bien, c'était épatant, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? » demanda-t-elle, à bout de souffle, en se jetant de nouveau sur le lit, ses épais cheveux noirs en désordre. « Oh ! ce que j'ai été formidable, » fit-elle encore, d'un ton ironique. « Je devrais faire du théâtre. »

— « Ça alors, qu'est-ce qui te prend maintenant ? Tu changes d'humeur comme personne. »

Cynthia s'installa dans un fauteuil confortable et Win sourit.

— « C'est l'initiation qui la tourmente, » dit-elle.

Olive fronça les sourcils.

— « Vous me faites rire avec votre psycho ! Vous croyez toujours tout savoir. Bien sûr, j'ai la trouille d'une bande de filles que je vois toute l'année ! Ha-ha ! Une vraie rigolade. » Elle se mit à arpenter le tapis, ayant surmonté sa panique. « D'ailleurs, c'est idiot, ces initiations. Des choses du vieux temps. De la préhistoire. Une bande de cinglées. »

Cynthia s'assit au pied du lit, en s'examinant les jambes d'un regard critique.

— « Je parie qu'elles vont se coller des masques et qu'elles vont nous faire tourniquer avec un bandeau sur les yeux. Pour qu'on ne sache plus où on est. »

Win sourit et Olive hurla :

— « Vous ne pourriez pas parler d'autre chose, toutes les deux ? »

— « J'y suis ! » fit Win en claquant de ses doigts parfaitement manucurés. « C'est clair comme de l'eau de roche ! »

— « Quoi donc ? » s'enquit Olive.

— « Toi, » répondit Win. « Primo : tu as la frousse de ces trucs-là, les sociétés secrètes et tout. Secundo : intelligemment, tu te rends compte que ta frousse est ridicule ; et tertio : tu réagis par un défi émotif. » Elle haussa les épaules. « De toute façon, tu ne l'avouerais jamais. Mais tu peux consulter mon manuel de psycho si tu ne me crois pas. »

— « Bon sang, oublie-la, ta fichue psycho. Vous autres, étudiantes en psycho, vous n'êtes que des tordues. » Et c'était vrai, rumina Olive, elles étaient complètement tapées. « Ce n'est que de la fichaise ! Ridicule ! » s'exclama-t-elle, reprise de panique. « Des trucs d'écolières. Bon. Je vais roupiller. »

Elle se lova, le visage tourné vers le mur, écoutant le souffle de sa peur, et s'efforçant de l'écraser sous le sommeil.

Leur chambre était au deuxième étage de l'immeuble des dortoirs, au bout du couloir, près de la salle de bains. Elle avait été meublée à l'origine de trois lits à sommiers métalliques, de trois chaises et de commodes identiques, mais cette simplicité spartiate avait disparu sous un labyrinthe de robes entassées, de jupes, de combinaisons et de souvenirs. D'innombrables flacons encombraient la coiffeuse qu'elles avaient fabriquées avec une caisse à oranges, et un ours en peluche reposait avec un air ridiculement élégant au sommet d'une pile de linge à repasser. De temps à autre, l'ampoule

du couloir s'éteignait et se rallumait, signal de déclenchement des gloussements aigus qui ponctuaient le silence de la nuit.

A un moment, Olive entendit rire Miranda Williams, et s'assit sur son lit, les sourcils froncés. Ce n'était qu'une bande de méchantes gamines, totalement méchantes, songea-t-elle.

Miranda rit une seconde fois. Il y avait quelque chose d'insidieux dans son ricanement. Un démon semblait en émaner, qui vous entrait dans la gorge, vous forçant vous-même à rire, forçant votre bouche à dessiner une horrible grimace de rire, alors qu'intérieurement vos chagrins bien cachés vous rendaient vieille. Les yeux d'Olive s'ouvrirent.

Ce rire lui rappelait les défilés : les tambours battant, les piétinements rythmés, les visages frénétiques, les cris aigus des enfants. Chaque fois qu'elle entendait une musique de défilé, même au loin, ou qu'en arrivant à un coin de rue elle voyait la foule qui attendait, elle s'enfuyait. Depuis sa plus tendre enfance. Elle sentait sa personnalité la quitter. Le rythme, le piétinement étaient des monstres, qui la détestaient, qui s'efforçaient vigoureusement de l'attirer.

Et les réunions religieuses. Un soir, elle était passée devant une petite boutique, dans la ville. La porte était ouverte. Une pancarte annonçait : ENTREE LIBRE. Elle était restée debout, vêtue d'une fraîche robe d'été, ses longs cheveux noirs lui chauffant le cou, les traits méprisants, les sourcils levés, à regarder à l'autre bout le prédicateur en robe noire. Il avait la voix douce, il était rusé comme une bête. Sa voix s'approchait à pas feutrés, insistante, et ses yeux étaient comme des aimants. Ils possédaient une part d'elle-même qu'elle avait perdue, une chose infinitésimale mais précieuse, perdue parmi un million de saisons. Et la voix s'étirait pour s'emparer d'elle. Un désir vague la bouleversait. Elle avait fait deux, trois, quatre pas vers lui. Cinq pas à sa recherche. Un homme auprès d'elle avait toussé. Elle avait titubé en arrière, et il n'y avait plus eu que le prédicateur qui hurlait, la poussant à s'enfuir, et tous les visages qui l'observaient, en se léchant les lèvres.

La panique l'avait prise. Elle avait fait demi-tour, gagnant la porte en trébuchant. Derrière elle, les gens se lamentaient, se frappaient la poitrine, sanglotaient comme si elle eût été une partie d'eux-mêmes, à jamais perdue. Elle avait fui, poursuivie par l'écho de ses propres pas sur le trottoir, dans la nuit. Plus vite, plus vite, jusqu'à ce que leurs voix ne fussent plus que de faibles souffles qui s'accrochaient à ses chevilles.

Elle avait des gouttes de sueur à la lèvre supérieure. Elle les essuya de la langue, et cela avait le goût doux-amer de sa peur. Elle s'assit dans le noir, chassant ce souvenir, et alluma une cigarette en se murmurant : « Ce n'est rien, ma petite. Les initiations à l'université ne sont pas ainsi. Pas du tout. C'est une blague, et voilà tout. Comme des enfants qui jouent. » Elle se répéta ces mêmes paroles et finalement ses yeux se fermèrent et la panique se retira dans le coin le plus profond de son cerveau.

*
* *

Le matin ramena tout à la normale, avec la bousculade pour passer aux water-closets. (Win y était toujours la première, et elle s'y installait régulièrement pour lire.) Olive s'habilla en attendant. « Tu est vraiment mignonne, » dit-elle à son reflet dans la glace, en se moquant de ses frayeurs de la veille. Après tout on allait l'admettre à la meilleure ligue de l'université. Cela aurait dû la rendre heureuse, non ? « Naturellement, » dit-elle à haute voix.

— « Naturellement quoi ? » fit Cynthia en sortant la tête de sous la couverture. « Quelle heure est-il ? »

— « Tard. Tu seras en retard si tu ne te dépêches pas. »

Mais Cynthia se retourna en riant. Olive se peigna soigneusement, enfila une jupe et un sweater, prit sa brosse à dents et alla attendre dans le couloir devant la porte de la salle de bains. Elle était petite, mince, avec de grands yeux d'un gris ardent, et elle était décidée à être ce matin-là d'une gaieté absolue.

— « Salut ! Comment ça va ? » lui demanda Miranda Williams, qui arrivait dans le couloir. Elle avança sa figure grimaçante et ricanante : « J'espère que tu es en forme pour le moment. Ce soir, tu ne seras peut-être pas tellement d'aplomb. »

Olive la regarda froidement :

— « Je me sens très bien, merci. »

La panique lui gonflait la gorge. Amusant ? Pourquoi pas ? se demanda-t-elle après le départ de Miranda. Bien sûr que c'était drôle. Elle courut dans les water-closets pour en parler à Win.

— « Tu te figures, » gloussa-t-elle, « elles essaient de nous effrayer comme des gosses. Bon sang, ça me fait rigoler ! » Elle reprit haleine. « En tout cas... c'est absolument idiot. »

— « Tu parles comme tu as rigolé ! » fit Win en traînant son corps musculeux dans le couloir avec beaucoup de dignité apparente. « Tu rigoles peut-être maintenant, mais je parie que tu ne riais pas tout à l'heure, » jeta-t-elle par-dessus son épaule.

Olive hurla :

— « Oh ! tu t'imagines que tu sais tout ! »

La journée fut un kaléïdoscope de gaieté forcée. La peur lui tapait sur l'épaule, lui faisait mal au fond des os. Finalement, elle alla s'asseoir dans la classe d'anglais, le dernier cours de la journée. Lounze parla de Boewulf comme si c'eût été la chose qui l'intéressât le moins au monde, et les étudiantes l'écoutèrent avec une inattention ennuyée, tricotant et se passant de petits billets.

Olive regardait par la fenêtre, les yeux mi-clos, jambes croisées, un pied se balançant nerveusement. Elle avait de petites lèvres, bien formées, mais pour l'instant elles dessinaient une ligne droite irritée, et ses traits étaient durs.

De l'autre côté de la salle, Cynthia, les yeux à demi fermés, mâchonnait du chewing-gum avec une nonchalance solennelle. Ses cheveux blonds et souples lui caressaient les joues, et ses lèvres charnues s'entrouvraient en une expression de séduction travaillée. Win était trois rangs plus bas. Elle

prenait des notes, d'une main prompte et exercée. Sa tête se penchait sous la concentration, comme un œuf incliné, couvert d'un fin duvet brun.

Olive les regarda rapidement, mal à l'aise, comme si quelqu'un l'eût fixée des yeux. Comme si son corps eût été transparent et que des millions d'yeux l'eussent transpercé. Ce sont mes nerfs, s'accusa-t-elle, et elle leva les yeux pour rencontrer le clair regard de miss Lounze. Elle rougit, comme pour s'excuser de sa distraction, puis fronça les sourcils. Il y avait dans le regard de miss Lounze une expression qui n'avait rien de commun avec le cours. Quelque chose... d'évaluateur ? Cela ne dura qu'un instant, puis le regard se voila et se détourna. Olive décroisa les jambes et porta les yeux sur le tableau noir.

Lounze était grande, avec des cheveux sombres, des pommettes saillantes et une personnalité variable, si bien que les élèves ne savaient jamais à quoi s'en tenir. Aujourd'hui, elle n'était qu'une écorce humaine vide, sans lumière dans ses yeux d'un brun-orangé, sans le moindre signe de l'esprit et de la vitalité qui lui reviendraient soudain, comme d'un petit voyage.

Olive n'aimait pas Lounze, elle s'écartait quand elle la croisait dans les couloirs, et elle lui parlait le moins possible en dehors des classes. Une impulsion irraisonnée la poussait à se cacher de cette femme, à se sauver vivement chaque fois que l'autre s'approchait.

Lounze recevait, chaque semaine, sans formalisme. Olive ricana. Il fallait être idiote pour perdre une soirée de vendredi chez un professeur. Il y avait d'autres distractions. Elle sourit, parce qu'elle avait ceci en commun avec ses compagnes de chambre : des tas d'hommes. Elle aurait bien parié qu'à elles trois elles avaient davantage d'hommes que tout le reste de leur classe en bloc. Et elles n'étaient pas non plus idiotes, ni elle, ni Cynthia, ni Win. Il fallait être étudiante d'honneur pour être admise à cette ligue. Et voilà que cela la reprenait...

*
* *

— « C'est tout simplement pour impressionner, » dit Win un peu plus tard, « que l'initiation se fait à minuit. Elles veulent avoir la certitude que nous serons dans l'état voulu. »

Cynthia haussa ses épaules rondes :

— « Eh bien, moi, j'y suis, dans l'état. » Elle se tourna vers Olive. « Tiens ? Pourquoi fais-tu le signe de croix ? Tu n'es pas catholique. »

— « Je chasse le mauvais œil, » aboya Olive, et les deux autres clignèrent de l'œil derrière son dos.

Cynthia se polissait les ongles, se tournant de-ci, de-là, pour les examiner sous l'applique murale. Elle chantonnait, aussi Olive lui hurla-t-elle :

— « Bon sang, ce n'est pas à un mariage que tu vas ! »

— « Ta gueule, » lui dit Cynthia en souriant. « Ce qu'il fait calme ici, » ajouta-t-elle.

— « Trop calme. »

Olive frissonna. C'était étrange de se trouver dans la chambre à pareille heure, au lieu d'être à un rendez-vous, ou de prendre le café à La

Hutte, ou d'étudier dans la bibliothèque. Dans le couloir, le téléphone sonna.

La surveillante générale répondit :

— « Oui, elles sont toutes ici, ce soir. »

Cinq minutes après, elles entendirent quelqu'un à la porte.

— « Mince ! Des invités ! » dit Olive en se précipitant. « Entrez ! » cria-t-elle en ouvrant le battant, puis elle resta plantée comme une imbécile, car le couloir était désert. « Une blague ! Elles veulent nous faire peur. Quelles idiotes ! Si ce n'est pas malheureux ! » Les muscles de son cou frémissaient. Ses doigts se crispèrent et elle gloussa : « La chose la plus bête que j'aie jamais vue. »

Ce fut Win qui trouva le papier.

— « Ecoutez-moi ça. »

— « Qu'est-ce que cela raconte ? » demandèrent-elles en la suivant dans la chambre.

Win prit une expression rébarbative :

— « *Eteignez vos lumières. Quelqu'un entrera chez vous dans l'heure à venir. Ne bougez pas avant qu'on soit reparti.* »

— « Ça alors, » fit-elle, d'accord pour une fois avec Olive. « Et dire que ce sont des étudiantes d'université ! »

— « Oh ! quelle rigolade ! » fit Cynthia en se tordant de rire sur le lit.

Olive s'empara d'une couverture et s'en drapa les épaules, le visage solennel.

— « Il n'y a pas de quoi rire. C'est votre âme qui est en jeu, » dit-elle, puis elle gloussa parce que tout cela était idiot.

Elles s'assirent sur le lit, l'oreille tendue. Etait-ce un pas, dans le couloir ? La porte s'ouvrait-elle ? Ou la regardaient-elles depuis si longtemps qu'elles avaient l'impression de la voir bouger ? Etait-ce un murmure ? Non, seulement des voix qui montaient de la pelouse, seulement la surveillante générale qui froissait des papiers à son bureau dans le couloir, ou un professeur qui fermait sa porte à clef avant de s'engager dans les allées couvertes de gravier.

Mais elle avait entendu quelque chose. Non, ce n'était que ses nerfs.

— « Raconte-nous des histoires, » murmura-t-elle.

— « Chut. »

— « Après tout, autant faire quelque chose. »

— « Tais-toi. Il y a quelqu'un qui entre. »

— « Mais non, tu te l'imagines. »

— « Olive, vas-tu te taire ? »

Un gloussement de rires.

— On devrait se cacher derrière la porte et sortir d'un bond. Ça leur donnerait une leçon. »

— « Tais-toi. »

— « Mais c'est idiot. »

C'était idiot de rester là à trembler, tandis que des pas traversaient le plancher, adoucis par le tapis. Dans l'ombre, on distinguait presque la main

qui s'attardait sur la coiffeuse, les pieds qui se posaient sur le tapis. La porte se referma doucement.

— « Venez voir ce qu'elles ont fait. »

Les mots sonnèrent dans le silence, mais elle n'allait pas rester immobile. Elle se leva d'un bond, se forçant à rire, et, après avoir donné de la lumière, elle fonça la première jusqu'à la coiffeuse.

— « C'est un couteau avec de la sauce tomate dessus, ha, ha ! Cela ne vous en bouche pas un coin ? » Les autres l'avaient rejointe à présent et riaient aussi. Elle lécha légèrement le bord du couteau. « De la sauce tom... » Ses lèvres avaient déjà formé le mot quand elle laissa tomber le couteau. « Ce n'est pas... de la sauce tomate, » murmura-t-elle, puis elle poussa un cri : « C'est du sang de poulet. Ce ne peut être que cela. » Elle se débattait contre la panique. « C'est du sang de poulet et... je vais... *t'attraper !* » gloussa-t-elle nerveusement en pourchassant Cynthia autour de la chambre.

— « Il est temps de s'en aller, » dit Win.

Elles cessèrent de faire les folles et se rendirent au vieux laboratoire scientifique de l'autre côté de la pelouse. Olive sautillait en balançant les bras.

— « Mince, alors, nous sommes réellement bêtes d'aller à un truc pareil. » Personne ne lui répondit. « Vous ne pensez pas ? »

— « Ouais, » marmonna Win, mais d'une voix sans force, et Cynthia en oubliait de tortiller des hanches en marchant. La nuit était douce, trop chaude pour le mois de mai, tandis qu'elles avançaient dans le silence vers le vieux bâtiment qui se distinguait à travers les arbres. Une feuille tomba tristement sur le gravier et Olive s'écria soudain :

— « Allez, je vous bats à la course, froussardes que vous êtes. »

Elle serra les dents. Ses pas retentirent devant les autres, dans les ténèbres. Quand elles la rattrapèrent, elle était immobile, livide, le souffle coupé. La panique tourbillonnait sous son crâne. Haletante, elle se tenait le ventre, secouée d'un rire saccadé.

« Venez... la dernière entrée est une dégonflée, » s'écria-t-elle en ouvrant violemment la porte.

***

Après cela, elles ne se rappelèrent plus, et il n'était pas prévu qu'elles se rappellent jusqu'au jour où, animées d'une fureur, d'un désir et d'une haine indicibles, elles parcourraient les continents. Les silhouettes en cagoule, les cierges et les chants, voilà tout ce qu'elles se rappelaient, et Olive soupira :

— « C'était tellement bête, il n'y avait vraiment pas de quoi s'effrayer. »

— « Qu'est-ce que je t'avais dit ? Mais tu prends toujours les taupinières pour des montagnes, » répondit Win qui avait retrouvé sa voix de psychologue.

Cynthia agita dramatiquement les bras et annonça que l'aube pointait.

Quand elles furent rentrées dans leur chambre, Olive s'assit à la coiffeuse et se peigna, les traits pincés.

— « Alors, qu'est-ce que tu as *encore ?* » demanda Cynthia.

Olive murmura :

— « Rien. » Elle était angoissée comme si elle eût dû se rappeler quelque chose. Elle leva la main pour déboutonner son corsage, mais son geste s'arrêta à mi-chemin. « Où ai-je ramassé ça ? Je ne me rappelle pas qu'on me l'ait donné... D'où cela vient-il ? » hurla-t-elle en se levant brusquement et en arrachant le collier de son cou. « Où diable ai-je pu prendre ça ? » Elle courut vers les deux autres et leur montra le collier. Il était brun, fabriqué entièrement avec des châtaignes. Elle avait la main qui tremblait. « Est-ce que vous en avez aussi ? Vous en ont-elles donné ? Nom de nom, répondez-moi ! »

Cynthia et Win firent des gestes négatifs.

— « Pourquoi m'ont-elles mis ça ? Je n'en veux pas, de leur collier ! » s'écria-t-elle en le jetant violemment sur le lit.

Elle se figea, les yeux fous, tandis que les autres gardaient soudain le silence et détournaient les yeux, prises d'une terreur inexplicable. Comme si elle leur eût proposé un problème qui n'appartenait qu'à elle seule, comme si elles eussent attendu qu'Olive leur donnât la solution.

— « Eh bien, qu'est-ce que vous avez à me regarder ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Que je les mange ?... Probablement que vous n'avez pas le niveau voulu, » dit-elle finalement en riant très fort, le visage convulsé, les poings de nouveau crispés. « Ha-ha ! C'est drôle ? Hein ? » Mais elles continuaient à l'observer, mal à l'aise, sachant qu'il y avait une chose qu'elle devait faire. Elle ramassa le collier et le mit dans son coffre à bijoux. « Voyons, dites-moi que c'est drôle ? » supplia-t-elle.

Elles sourirent, soudain soulagées de leur nervosité.

— « Une rigolade, une vraie rigolade, » acquiesça Cynthia.

II

C'était l'hiver, il neigeait. Miss Lounze, derrière la fenêtre de la cuisine, regardait la rue. Des enfants jouaient à gestes brusques, comme des marionnettes au bout de fils de soie. Derrière elle, dans le living-room, des rires fusaient. Elle se tordit doucement le poignet en écoutant le tintement des breloques accrochées à son bracelet.

— « Où sont les verres ? »

— « Les verres ? » fit-elle en se retournant vers la cuisine.

— « Oui, les verres à eau. »

C'était une voix de fille, ridiculement aiguë. Lounze répondit :

— « Dans le premier buffet. »

Elle attendit un instant, puis passa dans le living-room en souriant, dans le tintement de son bracelet et dans le balancement de son ample jupe.

Les trois jeunes filles firent une irruption joyeuse. Quelqu'un les débarrassa de leurs manteaux. Le living-room était à présent rempli d'étudiantes et d'étudiants, mêlés de quelques professeurs. Un phono usé sur le plancher

débitait de la musique classique, et une pile de disques reposait en bon ordre sur la table pliante, dans le coin.

— « Olive ? »

Olive se dégagea d'un groupe en murmurant : « Excusez-moi, » et se rendit à la cuisine où l'attendait Lounze.

— « Vous voyez ce garçon ? Le grand blond ? »

— « Oui. »

Il se tenait debout, tout seul, l'air mal à l'aise, un martini en main, le visage renfrogné comme s'il regrettait d'être venu.

— Il est de l'Université de Columbia. Un garçon brillant, mais il ne connaît personne ici. Voulez-vous le distraire, pour me faire plaisir ? Vous voulez bien, n'est-ce pas ? » Elle prit doucement Olive par le bras. « Il s'appelle Bill Watkins, » ajouta-t-elle en faisant tinter son bracelet, sur un ton d'intimité qui les liait toutes les deux comme en une conspiration.

— « D'accord, » fit Olive en souriant.

Elle oublia immédiatement un autre garçon qu'elle désirait voir. Il était gentil, ce Bill Watkins, mais il était gêné, riant nerveusement de tout ce qu'elle lui disait, lui observant les yeux et le visage pour devancer tous ses mouvements, comme si c'était *lui* qui cherchait à *la* distraire.

Elle finit par s'échapper, mais en levant les yeux, elle vit Lounze. Soudain, sans savoir pourquoi, elle retraversa la pièce, en souriant. Il était vraiment très bien, songea-t-elle, et c'était vraiment moche de le laisser tout seul.

*
* *

— « N'est-ce pas étrange, » dit-elle plus tard à Win, « si Lounze ne me l'avait pas désigné, j'aurais pu ne jamais le connaître. » Et, sans qu'elles se rendissent compte de la manière dont cela s'était fait, elles prirent l'habitude d'aller aux soirées de Lounze. Elles n'avaient jamais l'intention d'y aller, mais chaque vendredi soir, vers sept heures et demie, l'une d'entre elles commençait à se demander : « Que se passe-t-il chez Lounze, ce soir ? » Et avant de le réaliser, elles étaient lavées, poudrées, habillées et en route.

Les longues rues entre l'université et l'appartement de Lounze leur devinrent aussi familières que la cour de derrière l'est à un enfant. Les rares soirs où elles allaient ailleurs, elles se sentaient troublées, vaguement effrayées, comme si elles eussent visité de nuit un quartier chinois. « Je ne sais vraiment pas pourquoi nous y allons, » disait Cynthia et Olive en riait :

— « Boire pour rien, manger pour rien, et des tas d'hommes. »

— « Nous sommes une bande de parasites, » disait Win, et c'était tout.

Mais il y avait toujours au fond de leur esprit, derrière leurs yeux brillants, la prémonition qu'il y avait quelque chose... d'anormal. Cela s'accrochait à leur conscience comme un fil tombé dans l'œil.

Et il y avait plus. Elles étaient par exemple tranquillement dans leur chambre, et le téléphone sonnait dans le couloir. La surveillante envoyait quelqu'un. C'était pour Olive. Elle se précipitait à l'appareil. « Allô ! Samedi

soir, pour danser ? Oui, j'en serais ravie. » Elle avait ces mots sur les lèvres.

— « Olive ? Olive ? Vous êtes là ? » demandait le jeune homme.

Alors, lentement : « Oui. Seulement je ne peux pas sortir avec vous samedi. Je suis... occupée. Désolée. » Elle restait là, interdite. Elle *voulait* y aller. Pourquoi avait-elle changé d'avis ? Et rapidement, avant qu'elle eût vraiment le temps de s'étonner, la réponse était là. Bien sûr, songeait-elle, il faut que j'étudie, ou j'ai fait une promesse à Bill, ou c'est pour une autre raison parmi des millions. Mais, chose étrange, elle ne se rappelait jamais laquelle c'était.

Maintenant, les appels téléphoniques étaient moins fréquents. Quand elle s'en plaignait, Win riait : « Tous les hommes pensent que tu as une fréquentation régulière. »

— Eh bien, ce n'est pas le cas ! » répondait-elle.

Une fois, elle descendit en courant au fumoir pour annoncer : « Je ne fréquente pas régulièrement le nommé Bill Watkins. Je prends tout ce qui se présente. » Elle espérait que cela se raconterait.

C'était pure coïncidence qu'elle fût toujours occupée quand quelqu'un d'autre la demandait. Plus tard seulement, au printemps, elle commença à soupçonner qu'il y avait autre chose. Mais cela n'avait plus d'importance. Il s'agissait d'un étudiant qui avait changé d'université. John Leggin. Elle l'avait remarqué immédiatement. Il était facile de suivre un cours supplémentaire, aussi s'inscrivit-elle à la classe de peinture à l'huile, car il avait passé un diplôme d'art. Avant longtemps, comme elle l'avait prévu, il se mit à lui demander des rendez-vous. Elle se sentit miraculeusement libre le premier soir, pleine d'audace, comme si elle eût désobéi à quelque commandement inexorable. Quand elle y repensait, elle s'étonnait toujours que la soirée eût fini si lamentablement.

Pendant deux semaines après cela, elle passa la classe d'art à l'observer, décidée à lui parler dans le couloir. Une voix intérieure lui disait que c'était sa seule chance de rompre... ce dont il s'agissait. Mais elle n'en fit rien, et le lendemain, Bill Watkins vint lui porter des fleurs. Il était particulièrement séduisant, avec son costume tout neuf, sa tête penchée et ses yeux bruns souriants.

***

Ils faisaient un beau couple, songeait-elle, dans la cuisine de Lounze, tandis que les invités bruissaient comme des feuilles. Elle s'était isolée un instant à la cuisine. Les gens dans l'autre pièce bavardaient, et la musique lui parvenait par vagues. Elle se tourna, surprise, quand Lounze entra et referma la porte.

Olive l'examina tandis qu'elle s'approchait, en souriant de ses yeux brun-orangé.

— « Que se passe-t-il, Olive ? Cela ne vous ressemble pas, de rester ainsi toute seule, » dit-elle en lui touchant le bras.

Olive s'assit :

— « Il y a trop de fumée, dans l'autre pièce. »

— « Oh ? Je ne l'ai pas remarqué. »

Un silence. Olive regardait le réchaud, le placard, l'évier. Puis elle leva les yeux.

— « Je me sens mieux à présent. Je vais y retourner. »

Mais elle ne bougea pas. Ses mains tremblaient, elle se demandait pourquoi.

— « Vous êtes bien calme, ce soir. Et il y a longtemps que je ne vous ai vue, » dit doucement Lounze, en faisant tinter son bracelet.

— « Je... je n'étais pas très bien. Un rhume, sans doute. En ce moment, avec les changements de température... Tout le monde est enrhumé dans les dortoirs. Oui, c'est là que j'ai dû l'attraper... »

Elle avait de nouveau baissé les yeux et aurait voulu s'arrêter de parler.

— « Non, il y a autre chose, Olive. Qu'est-ce que c'est ? »

Elle savait que la question allait venir. Mais elle ne voulait pas y répondre. Ses anciens sentiments envers Lounze lui revinrent : le désir de s'enfuir le plus vite possible.

— « Il n'y a rien, c'est la vérité, » dit-elle d'une voix qui se brisait.

Les yeux de Lounze devinrent d'un orange pur.

— « Mais si, il y a quelque chose. Qu'est-ce que c'est, Olive ? Peut-être pourrai-je vous aider ? »

Ses mots étaient doux et cotonneux. Elle sourit en tendant la main.

Que faire ? Pourquoi était-elle si sotte ? *Naturellement,* Lounze désirait *l'aider*. Elle n'avait jamais rencontré personne qui fût aussi aimable. Pourquoi la soupçonnait-elle ? Et de quoi ?

— « Il n'y a vraiment rien, » répéta-t-elle en s'efforçant de sourire.

Mais les larmes coulèrent en pluie chaude dans le creux de ses joues.

— « Allons, allons, Olive, vous êtes fatiguée. Pleurez, cela vous soulagera. Vous êtes fatiguée et bouleversée. C'est tout. Cela va passer. »

Lounze restait la main sur l'épaule d'Olive, avec un sourire aimable.

Plus tard, Olive, rit, bavarda et fut le boute-en-train de la soirée. C'était tellement idiot, se disait-elle, de se laisser abattre par ses humeurs. Et puis l'explication en était réellement toute simple. Lounze avait éclairci cela en une minute. Dire qu'elle avait été si inquiète ! Et Bill était si merveilleux. Bizarre qu'elle n'eût pas compris auparavant que c'était lui qu'elle aimait, et que c'était pour cela qu'elle se sentait si... *mal à l'aise* avec les autres hommes. Son soulagement chassa ses angoisses.

Elle se sentait mieux ce soir-là qu'elle ne l'avait été depuis des mois, Elle chantonna en se préparant à se coucher et elle dit à Cynthia que Bill allait bientôt la demander en mariage. Elle le sentait. Il y eut chez elle un instant... non, seulement un demi-instant d'hésitation quand il finit par la demander ; une sorte d'écroulement en elle comme si un morceau de son être se fût détaché. Puis elle sourit et dit : « Oui, » et puis il y eut tout le plaisir de le dire aux autres, de montrer sa bague ornée d'un solitaire, et de remarquer l'air d'envie des autres filles.

*
* *

Le mois suivant, Cynthia fit la connaissance de Ray Williams, le frère de Miranda. Quand l'été vint, il y eut un double mariage, et Win fut demoiselle d'honneur. Win ne se maria pas. Non qu'elle eût manqué d'occasions. Mais elle n'arrivait jamais à dire oui, même une fois où elle le désirait désespérément. Elle en vint à chérir son indépendance, et en définitive, songeait-elle, elle n'avait jamais beaucoup aimé les enfants.

Dans l'ensemble, Olive était une épouse satisfaite, et devint ensuite une bonne mère. S'il y avait en elle un désir d'accomplissement plus profond, il restait enfoui sous le tourbillon de sa vie en société, de ses clubs et de ses œuvres pour la communauté.

De temps à autre seulement, elle éprouvait une panique passagère, une paralysie soudaine, comme si elle se fût trouvée devant un miroir sans y voir son reflet. Cela arrivait à l'improviste, alors qu'elle se préparait pour une soirée, qu'elle cherchait dans son coffret à bijoux une paire de boucles d'oreilles ou un bracelet ; ou quand elle mettait de vieux vêtements, pour nettoyer la chambre, et qu'elle voyait là le collier de marrons. Alors elle était prise de tremblements, comme si un signal furieux eût retenti sous son crâne. Elle s'immobilisait, le front plissé. « Voyons, où diable ai-je ramassé cela ? » s'étonnait-elle. Puis : « Ah ! oui, à l'université, bien sûr. » Et elle souriait avec indulgence envers sa sentimentalité et se détournait.

III

Bill était avocat. Il avait souhaité habiter une petite ville, mais elle avait été prise d'une colère inexplicable quand il l'avait suggéré. Quand il lui en demanda la raison, elle s'écria : « Oh ! simplement parce que... une grande ville est plus avantageuse, d'abord. » En outre, elle ne savait vraiment pas *pourquoi*. « Tu veux qu'on te connaisse comme William Watkins, le jeune et brillant avocat, n'est-ce pas ? Eh bien, il n'en sera pas ainsi si tu vas te perdre dans un trou. » Elle se mit à rire, l'embrassa et l'entraîna vers le lit.

Ils se décidèrent finalement pour Albany, et dès qu'elle sut qu'il y avait là une bonne université, elle cajola Win pour la persuader d'y venir passer son doctorat ; puis elle agit sur Cynthia jusqu'à ce qu'elle vînt habiter tout près, avec son mari.

— « Ce serait amusant, hein, de reconstituer ici un chapitre de notre ancienne ligue ? » leur demanda-t-elle, et devant leur enthousiasme, elle fit passer une annonce dans le journal. Il y eut neuf membres en tout.

— « Quelle coïncidence, n'est-ce pas, que nous vivions toutes les neuf dans la même ville ? » Et elles se sourirent, et elles se réunirent une fois par mois. D'une fois à l'autre, elle répétait à Bill qu'elle allait tout plaquer. Elle était si fatiguée après ces réunions. « Dieu seul sait pourquoi. Nous ne faisons pourtant pas grand-chose. » Parfois, en des occasions spéciales, elle portait le collier de marrons, comme cela, rien que pour rire.

*
* *

La folie de la guerre éclata en 1965. Olive acheta un nécessaire de survie pour la famille et le rangea soigneusement dans la cave avec des piles de conserves.

— « Je sais bien que tu n'aimes pas les haricots, chéri, mais ils sont bourrés de vitamines. »

Johnnie naquit cette année-là et Sue l'année suivante. Et tout le temps les bruits de guerre ferraillaient sur les fils aériens. La télévision montrait des terres stériles et des visages douloureux. « Eh bien... à mon avis, on ne peut plus manger en paix, avec des trucs pareils qui regardent votre assiette de purée. »

Mais elle se fit acheter par Bill un fusil et un pistolet et apprit à tirer dans la cour. Cela fit sensation dans le quartier. Par les soirs d'été, les hommes et les femmes sirotaient leurs verres au-dehors, appuyés à la clôture des Watkins, faisant des commentaires amusés, et riant, de leurs voix qui tombaient comme de petits cailloux dans le patio.

En fait, l'opinion publique tenait Olive Watkins pour la femme la plus complète du voisinage. Elle était membre du club d'escrime et de la compagnie d'archers, et elle avait même appris à faire pousser ses propres légumes dans la jardinière posée sur la fenêtre de la cuisine.

Quand sa petite fille eut six ans et devint membre des Brownies, il ne parut que naturel qu'Olive fût nommée maîtresse éclaireuse. Chaque semaine, elle se joignait à onze fillettes aux yeux étincelants. Elles faisaient des marches de printemps et, en automne, apprenaient à reconnaître les champignons comestibles et cueillaient du pissenlit au flanc de la colline proche de la ville.

— « Vous savez, il faut bien qu'elles sachent tout cela pour gagner leurs médailles, » expliquait Olive à leurs mères, en prenant le thé.

Dans l'ensemble, Bill Watkins n'avait que peu de chose à regretter et beaucoup à apprécier en sept ans de mariage. Olive obtint une citation au titre de la défense civile ; elle donnait des premiers soins à l'hôpital, et cependant elle ne négligeait jamais les enfants ni son mari. Il avait honte de lui-même en la voyant si énergique.

Une excellente mère. Une bonne épouse. Bien que parfois son ardeur effrayât Bill. Quand elle s'accrochait à lui de tous ses ongles, dans le noir, en haletant lourdement, il se sentait... non pas effrayé, peut-être... mais confus, un peu mal à l'aise, comme s'il y eût eu près de lui une chose ténébreuse et affamée, qui n'était qu'une immense bouche. Elle leva les yeux, une fois, et surprit son expression étonnée. « Olive, Olive, ma chérie, » dit-il, et elle bondit du lit, lui lançant un coup d'œil méprisant et malveillant. Elle coucha sur le divan, cette nuit-là.

Le lendemain matin, elle était souriante. Ils ne reparlèrent jamais de cet incident, mais il ne l'oublia jamais. Il y pensait parfois en la voyant regarder les enfants d'un air farouchement évaluateur, comme pour les mesurer en rapport de quelque règle de succès impossible à atteindre. « Olive, ce ne sont encore que des gosses, » disait-il. Alors, elle donnait une tape affectueuse sur le derrière des enfants, et elle embrassait Bill en se dressant sur la pointe des pieds.

Souvent, il s'enfermait dans sa bibliothèque, le soir. Parfois, il lisait des livres de droit, mais il avait à l'ordinaire des clients à recevoir. Il aimait travailler ainsi, en entendant les voix des femmes dans le living-room, leurs rires étouffés, le bruit des tasses sur les soucoupes.

Olive et Cynthia, qui faisaient partie des mêmes groupements, se voyaient le plus souvent dans la journée. Sauf pour le bridge, naturellement, qui les réunissait tous les mardis soirs dans la maison neuve de Cynthia, en dehors de la ville. Win venait le soir, quand elle avait fini ses cours de la journée et qu'elle en avait assez des couloirs sombres de l'université.

Elles ne se quittaient jamais pour très longtemps, toutes les trois. Le dernier été, Win prit de courtes vacances ; mais elle revint plus tôt qu'elle n'avait prévu et se demanda, en retrouvant sa triste chambre à l'université, pourquoi diable elle était revenue si vite. Au fond de sa conscience, elle était mal à l'aise, cette saison, inquiète, nerveuse. Elle avait l'impression qu'une ère était révolue, que quelque chose... de vital était en train de mourir.

— « Je me sens bizarre, » dit-elle, « comme s'il allait se passer quelque chose. »

Olive acquiesça.

— « Je me suis sentie drôle, moi aussi. Et mes rêves ! Je rêve beaucoup depuis quelque temps. »

Il faisait maintenant trop froid pour s'asseoir dans le patio et le vent pénétrait, tout froid, par la porte grillagée.

— « Vous êtes folles toutes les deux, » fit Cynthia en riant, « moi, je me sens merveilleusement bien depuis quelque temps. Je ne me suis jamais mieux portée. »

*
* *

Cela arriva le lendemain, le jour en vue duquel elles avaient été entraînées. Le jour inévitable où des champignons s'épanouirent dans toutes les rues, bouleversant des villes entières de leurs racines monstrueuses ; le jour qui s'abattait sur le monde par la faute des mâles.

IV

C'était la mi-octobre et la chaudière venait d'être allumée pour l'hiver. Olive écarta les rideaux pour guetter le facteur. Elle mit au four trois pâtés de bœuf. Il était presque temps d'aller chercher les enfants pour le repas de midi.

Cynthia se préparait aussi à partir pour l'école, mais elle n'avait pas besoin de prendre sa voiture, car elle n'habitait qu'à une rue de distance. C'était le premier semestre de Bobby en première année. Elle aimait l'attendre dehors, le voir courir avec les autres enfants, et penser : « Celui-là, c'est le mien. » Puis elle le prenait dans ses bras, riant de son bavardage pendant leur retour.

Win déjeunait à la cafeteria de l'université. Elle mangeait une salade arrosée de café.

En même temps, de l'autre côté de la ville, Olive entra dans sa chambre, se peigna et passa une jupe serrée en tweed, un sweater vert et des escarpins de daim.

Elle était raffinée, sûre d'elle, magnifiquement habillée. Elle s'était épanouie aux endroits où une femme doit l'être. Elle se cassa un ongle, poussa un juron, travailla de la lime et glissa ses clefs de voiture dans son sac en crocodile.

***

Olive comprit immédiatement ce qui arrivait. Dès l'instant où elle perçut le jaillissement lumineux dans le miroir de la chambre, elle poussa un cri et se jeta à terre. La lumière blanche et froide frappa la maison comme un éclair d'été. Elle ferma les yeux. Trois secondes, trois secondes. Ces mots la hantaient tandis qu'elle rampait pour se tasser sous la fenêtre. Trois secondes avant l'explosion !

Et l'explosion monta au centre du monde comme un dieu terrifiant et éclatant, au contact duquel les fidèles tombaient en poussière. Elle entendait son cœur battre contre le plancher. Elle avait mal aux seins sous le poids de son corps.

Elle se releva enfin, hébétée, regardant comme de l'extérieur sa propre silhouette qui allait de fenêtre vide en fenêtre vide pour fermer les volets. Des livres et du verre recouvraient le plancher. L'armoire était tombée. Oh ! Seigneur ! Bill et les enfants ! Mais sûrement qu'ils savaient ce qu'il fallait faire, à l'école. Ils avaient fait des exercices. Seigneur ! Pendant tout ce temps, elle bougeait avec vivacité, sans panique.

Elle enfila méthodiquement une combinaison de mécanicien et prit ses vieux gants de jardinage. Elle prit le collier de marrons dans son coffret et le glissa dans sa poche. Les sirènes se déclenchèrent au moment où elle arrivait à la porte de la cave. L'avertissement venait un peu tard, songeat-elle, tout en regardant une élégante lanterne japonaise se soulever dans le ciel et redescendre doucement en planant.

La maison hurla et se pencha de côté. Elle dégringola les marches de la cave et se tassa dans un coin près de la machine à laver. Il y eut encore trois explosions. A la seconde, la maison se fendit. Le toit de la cave était constitué par le sol cimenté du patio. Il résista. Elle alluma automatiquement une cigarette en se demandant s'il était dangereux de sortir.

Ce ne fut qu'alors, après avoir fait tout le nécessaire, qu'elle pensa vraiment à sa famille. Cela lui fit un choc sous le crâne. Ils étaient peut-être morts, ses enfants, démembrés, comme des poupées cassées dont le rembourrage... Seigneur ! Ou bien Bill avait été pris au piège dans quelque restaurant de la ville...

Elle courut à la fenêtre, écartant les débris qui étaient tombés du dehors. Peut-être quelqu'un allait-il les lui ramener à la maison. Peut-être....

Mais son angoisse était artificielle, et elle le savait.

Elle s'efforça frénétiquement de ressentir une frayeur violente, maladive. Mais elle était desséchée. Seul son cerveau fonctionnait. Il lui commanda de

décrocher les fusils du mur et de glisser le pistolet dans la poche de sa combinaison.

C'est pour cela que tu as été entraînée. Pour ce moment et pour le temps à venir. Ce jour que les mâles ont attiré sur le monde. Rappelle tes souvenirs. Invoque les dieux de la vengeance.

Entraînée ? Elle devait être folle. Le choc, peut-être ?

Regarde les marrons. Regarde les marrons.

C'était idiot en un pareil moment. Pourquoi diable avait-elle emporté ce ridicule collier ? Plutôt que de l'argent... ou autre chose ?

Regarde le collier de marrons.

Les mots de son cerveau s'intégrèrent à ses muscles. Elle saisit farouchement le collier.

L'université. L'initiation. Dieu, qu'elle avait eu peur en montant les marches et en ouvrant la porte. Livide, tendue, elle s'était tenue là, au centre du cercle de silhouettes en cagoules.

— « Eh bien, finissons-en, » avait-elle dit d'une voix aiguë, quand Cynthia et Win l'avaient rejointe. Les silhouettes s'étaient écartées pour les laisser passer. Olive tremblait. Où étaient les rires étouffés ? Quelqu'un allait sûrement se laisser aller à rire. Pourquoi les autres étaient-elles à ce point silencieuses ? Bien sûr, pour leur faire peur ! Elle sourit d'un air dégagé pour leur faire voir qu'elle ferait ce qu'il fallait. N'importe quoi, pourvu qu'on rigole, avait-elle songé, et elle avait gloussé une fois dans le silence.

Les silhouettes se plaquèrent au mur. Elles en faisaient partie, à présent, comme un décor sur papier peint. Ce n'était que du coin de l'œil qu'on les sentait bouger. Une femme s'avança au milieu de la pièce. Elle tenait une chandelle qui éclairait son masque figé.

C'était Lounze ! Olive l'avait immédiatement su, sans savoir pourquoi elle le savait. Elle se tourna pour toucher du coude Cynthia et Win. Mais elles n'étaient plus là. Elle fouilla anxieusement la pénombre. Lounze fit un petit mouvement et Olive se retourna. Une tension générale monta dans la pièce. Les autres la laissèrent debout là. L'univers se refermait sur elle. Lounze était le prédicateur, les défilés militaires, la panique, le tout en une personne.

Lounze se mit à parler :

— « Les femmes sont les créatrices. »

— « Les créatrices, les créatrices, les créatrices, » psalmodièrent-elles.

— « Les hommes sont les destructeurs. »

— « Les destructeurs, les destructeurs. »

— « Nous nous sommes unies de tous les coins de la terre. »

— « De tous les coins de la terre. »

— « Pour défendre ce que nous avons créé, pour conserver les secrets de notre sexe, pour nous préparer à la destruction que les mâles attirent présentement sur la terre. A travers les âges, nous nous sommes unies ; les femmes de la jungle, des vallées perdues, des cavernes de ciment des villes gigantesques. Une fois encore il nous sera demandé de nous élever dans la vengeance et dans le sang. Pour recréer l'univers. Seulement après l'achève-

ment de notre vengeance, seulement dans la vitalité terrifiante de notre haine, la nouvelle création pourra-t-elle s'accomplir.

» La création n'est pas un acte de bonté. C'est un acte cruel, un acte de haine contre les ténèbres. Le temps approche où notre haine devra tuer notre amour. Où notre amour ne pourra renaître que des graines pourrissantes de la colère. »

Elles se balançaient au rythme des mots, hurlant, ponctuant les phrases de gestes inquiétants qui les pliaient en deux. Olive leva la tête et lança un regard de défi à Lounze.

— « Nous terroriserons les faibles, » hurla Lounze, et Olive s'humecta les lèvres sans pouvoir détourner les yeux.

— « Terrorisons les faibles, » hurla-t-elle avec les autres. « Les femmes sont les créatrices, les créatrices, les créatrices. »

Les voix se turent et Lounze avança.

— « Ceci, je vais vous le dire, initiées, qui venez ici pour la première fois. Vous avez le choix : vous joindre à nous ou non. De toute façon, vous ne vous rappellerez pas ce qui se passe ici. Mais, le jour venu, celles qui ne sont pas des nôtres seront nos ennemies. »

Olive avait conscience que Cynthia et Win étaient près d'elle. Elles ne dirent rien. Olive ne bougea pas, bien que quelqu'un eût ouvert la porte, sur les paroles de Lounze. Elle sentait un souffle d'air sur ses jambes. Puis il n'y eut plus rien. Une certitude remplaça sa frayeur. Voilà ce qu'elle avait craint, ce qu'elle avait attendu. Elle n'éprouvait qu'un sentiment de triomphe.

Les chants recommencèrent. Elle fut saisie de force et on lui rasa les poils du corps. On lui versa sur la tête des seaux d'eau glacée et on la frotta d'huile solennelle qui lui pénétra tous les pores d'une odeur d'animaux en décomposition et de musc.

Elle n'était plus celle qu'elle avait été ; vêtue d'une robe de coton blanc, elle renaissait dans la congrégation, sous un nouveau nom. Quand ce fut fini, on les poussa devant Lounze, à genoux, et on leur mit sur le visage des masques de bois aux expressions figées.

— « Je suis la Bundu, la Démone. Vous êtes désormais des Digmas, ou initiées. Nous vous enseignerons à vivre sur deux plans, à vous conditionner de telle sorte que chacune de nos réunions demeure secrète pour vos esprits conscients. Vous obéirez aux ordres, en les rendant acceptables pour votre conscience. Ce n'est que le temps venu que vous vous lèverez, rejetant tout mystère, pour vous joindre à nous dans la vengeance. »

Il y eut un silence. On ramena Win et Cynthia dans le cercle. Lounze s'avança et se tourna vers Olive. « Désormais, tu t'appelleras Migma, » dit-elle en lui passant le collier de marrons autour du cou. « Ceci constitue notre promesse réciproque. Un jour tu seras une Bundu. Alors le collier deviendra un symbole de puissance auquel toutes devront obéir. Quand le temps sera venu, tu rejetteras Olive, et Migma, la Bundu, la remplacera. »

***

Dans son refuge, à la cave, Olive leva la tête. Elle examina ce qui l'entourait : la machine à laver, le vieux coffre qui contenait encore les ornements de l'arbre de Noël. « Migma ? » fit-elle, en pleurant sur son mari et ses enfants et le monde finalement perdu.

— « Migma ? » répéta Olive, puis elle se tut.

Migma la laissa dans la cave et partit au-dehors.

V

L'air était lourd et chargé de brouillard. Migma était immobile, les cheveux en désordre, le fusil à l'épaule, et contemplait ce qu'il restait de la ville. Elle en relevait froidement la topographie. La ville était dans une plaine. A l'est coulait l'Hudson. Sa maison avait été construite sur une éminence, et même par la petite fenêtre de la cave, on pouvait tout observer. La poussière redescendait. Quelques silhouettes se déplaçaient, se courbant, entrant et sortant des immeubles encore debout. Elle rassembla tout ce qu'elle put de décombres autour de la cave, en renfonça les murs et entassa le bois de la véranda près de la porte.

Seulement lorsqu'elle fut convaincue que sa retraite était bien camouflée, elle rentra pour attendre un mois comme les plans le prévoyaient. Elle savait que les autres attendaient aussi, dans les cavernes, dans l'ombre des ruines, qu'elles se purifiaient, nourrissant leur haine, tandis qu'au-dehors la poussière des bombes était d'une épaisseur ténébreuse.

Elles ne sortiraient pas avant que tout espoir fût mort ; avant que les faibles eussent été dévorés par les forts, avant que régnât le chaos et que le désespoir fût pain quotidien. Pendant ce mois, Olive et Migma restèrent enfermées ensemble. Olive pleurait le matin et le soir, sanglotant sur un univers qu'elle ne comprenait plus, suppliant pour qu'il lui fût permis de parcourir au moins une fois la ville en criant le nom de son mari.

Cet après-midi-là, elle resta assise, les mains sur les oreilles, pour ne pas entendre les cris. Une fois, Olive entendit la voix d'une voisine et voulut se lever d'un bond. « C'est Mattie, Mattie Lundgren, » s'écria-t-elle, en se rappelant le café du matin, les permanentes qu'elles se faisaient réciproquement, leurs longues promenades, l'accrochage du linge en commun dans la cour.

Migma serra les dents et ne bougea pas. « Je t'en prie, je t'en prie. » Olive se rongea les ongles et s'accroupit sur le sol. « Oh ! Seigneur, » geignait-elle et Migma l'écoutait, méprisante, la lèvre retroussée. *Rejette Olive.* Le commandement n'était-il pas clair ? Avant de pouvoir mener les autres, il lui fallait se conquérir elle-même. Le matin, froidement, elle dressa ses plans.

Olive adorait les animaux. Migma sortit et s'embusqua près de la porte de la cave. Elle sifflait doucement, entre les dents, attendant patiemment. Un petit chien se faufila dans les décombres, et s'immobilisa, geignant. Elle lui tendit une boîte ouverte de steak haché.

— « Viens, viens, petit, » murmura-t-elle, en reculant au fur et à mesure que le chien avançait, alléché par la viande. Elle l'observait attentivement. Vivement, quand le chien s'approcha de la boîte, elle le poignarda et regarda son corps s'affaisser. Méthodiquement, elle prit son mouchoir et se força à regarder quand elle essuya le sang. Olive se mit à hurler. Migma triomphait. A demi furieuse, elle tourna le dos, laissant le chien à découvert, pour ne pas oublier.

Des pillards s'abattirent comme des sauterelles sur la ville morte. Migma réussit à en effrayer deux bandes, mais la troisième était plus désespérée, et les pillards s'engagèrent dans l'escalier de la cave, en criant. Il y avait des jours qu'elle les avait vus, cachés dans l'ombre, pendant qu'ils étudiaient l'emplacement pour évaluer sa puissance défensive. Ils vinrent au crépuscule. Elle entendit leurs voix étouffées, au-dehors, et se cacha derrière la machine à laver, le fusil prêt, retenant sa respiration.

— « Arrêtez, ou je tire, » cria-t-elle.

En l'entendant, un des hommes éclata de rire.

— « C'est une femme, une môme. Sois gentille, la gosse, et on ne te fera pas de mal. »

Il fonça et elle l'abattit. Les autres restèrent immobiles, sans y croire, à regarder alternativement Migma et le cadavre.

— « Sortez, » hurla-t-elle.

Ils se sauvèrent en se bousculant et elle en blessa un au moment même où il passait la porte.

Quand ils furent partis, elle regarda le cadavre, avec ses poils noirs et sales qui sortaient par l'entrebâillement de sa chemise tachée de sang. Qu'avait-il été ? se demanda-t-elle. Chauffeur de taxi, représentant ? Le mécanisme délicat de son anatomie était à jamais brisé. Quelques instants auparavant, il respirait encore. A quoi avait-il pensé ? A elle, qu'il distinguait dans l'ombre, à la nourriture, au bruit de ses pas sur le sol de ciment. Et maintenant, son cerveau était mort. Elle eut les larmes aux yeux. Puis elle se rappela son rôle. « Je ne... hais pas assez, » s'écria-t-elle, et elle lui trancha la tête, avant d'emporter le cadavre à l'extérieur. Elle l'accrocha à un pilier près du chien. « C'est pour Olive, » dit-elle.

*
* *

Bobby attendait déjà devant l'école quand Cynthia arriva. Elle voulut le presser, mais il échangeait des billes et se mit à pleurer quand elle lui prit la main.

Il y avait des voitures le long du trottoir et leurs avertisseurs fonctionnaient. Quelqu'un lança une boule de neige, qui atteignit Bobby. Il se mit à pleurer, lâchant ses billes dans la neige. « Je les veux, je les veux, » sanglota-t-il. En soupirant, Cynthia les ramassa et les mit dans son sac.

— « Viens, il est tard, » lui dit-elle.

Ils étaient en train de traverser la rue, quand quelqu'un hurla et que l'éclair jaillit. Sans penser, elle jeta Bobby dans le ruisseau et le protégea de son corps. Un moment s'écoula, puis l'explosion réduisit la rue en pous-

sière. Un arbre tomba de l'autre côté du trottoir. Cela fit comme un poids au-dessus du corps de Cynthia, mais Bobby fut frappé juste au moment où il se dégageait la tête.

— « Bobby ? Bobby ?... » Il ne répondit pas. « *Bobby ?* » Elle se releva, en hurlant, tandis que des fragments de toiture retombaient lentement et que les maisons tournoyaient comme des toupies. « Mon petit, mon petit, » cria-t-elle, puis elle s'enfuit en le portant dans ses bras vers ce qu'il restait de son foyer. Le living-room était encore debout. Elle éclata d'un rire de folle et courut chercher de l'eau à la cuisine.

L'eau froide le ranimerait. Il le fallait, il le fallait, se murmurait-elle, se refusant à accepter son immobilité. Le plafond de la cuisine s'était écroulé sur le réfrigérateur et sur le réchaud. La porte était bloquée. « Bobby, cela va aller mieux, » cria-t-elle en courant rapidement vers l'escalier.

L'escalier était écrasé comme un accordéon géant sur le plancher de la salle à manger.

— « Je suis là, maman est là, » chantonna-t-elle en ramassant Bobby et en l'emportant vers la cave. « Tout va bien, tout va bien, » répéta-t-elle.

Au-dehors, le monde vibrait, se contractait, explosait de nouveau.

C'est le moment de se rappeler. Le jour de la vengeance. Libère tes souvenirs, lui disait son esprit.

En colère, elle écarta cette pensée. Quelle idiotie, alors que Bobby était malade et avait besoin d'elle. Son bébé avait besoin d'elle. Il n'y avait de temps pour rien d'autre. « Bobby, cela va mieux maintenant ? Bobby ? Tu veux que je te raconte une histoire ? Bobby ? »

Elle le regardait, elle écoutait, elle le caressait, elle chantonnait. Elle le peigna. Elle se pencha pour écouter son cœur. Quand elle le toucha, elle se mit à hurler.

Plus tard, elle l'enterra au-dehors, sous le tas de sable où il jouait.

Deux jours s'écoulèrent. Son mari ne revint pas.

Libère tes souvenirs. Dresse-toi et rejette Cynthia. Libère tes souvenirs, lui disait sa conscience. Elle chantait pour noyer les mots. Elle comptait jusqu'à cent, elle récitait l'alphabet, mais son esprit était le plus fort.

Libère tes souvenirs, lui commandait-il. Finalement, quand elle ne put plus lutter, elle se rappela l'initiation et toutes les réunions qui s'étaient succédé. Mais il y avait si longtemps. Les autres n'espéraient sûrement pas qu'elle prendrait cela au sérieux ? Son monde avait disparu. Ne comprenaient-elles pas ? Il n'y avait plus rien qui valût la peine de lutter.

Elle se peigna gauchement et se dirigea vers la maison d'Olive. Olive saurait ce qu'il fallait faire. Il ne lui restait plus qu'Olive et Win. Si elles étaient encore vivantes. Les rues n'étaient plus que décombres. Des gens l'appelaient, tandis qu'elle courait. Des mains se tendaient vers elle, mais elle pressait le pas et les écartait.

C'était impossible ! Pas à Albany ! Bobby et le petit Billy d'Olive avaient joué ensemble, ici même, dans cette rue. Elle et Olive les avaient surveillés de la véranda, en buvant du café. Où était la maison ? Et comment distinguer un tas de décombres d'un autre ?

Elle cessa de pleurer un moment pour fouiller dans les débris. La porte de la cave était cachée, mais il fallait qu'elle soit là. « Olive ? Olive ? »

Migma se dressa dans la porte, en se raidissant contre cette voix. Elle attira Cynthia à l'intérieur, vivement, sans rien dire.

— « Olive ? Pourquoi ne parles-tu pas ? Olive ? » Cynthia n'avait pas mis de combinaison de mécanicien. Sa robe était en lambeaux, tachée de sang, et son fin visage était livide. « Ne reste pas ainsi à me regarder ! Olive ! Tes... enfants ? Olive ! »

Migma restait immobile, méprisant Cynthia de sa faiblesse, tout en s'efforçant de refouler sa propre pitié.

— « Va-t'en, » dit-elle en tripotant son collier de marrons pour y puiser de la force.

— « Que je m'en aille ? Où ? » Le visage de Cynthia était convulsé, elle se refusait à y croire. « Il n'y a aucun endroit où aller. »

— « A la cave, là où tu dois te cacher. Va et n'en bouge pas. Maîtrise-toi. »

Elle ne put en dire plus. Elle voulait cacher sa propre faiblesse.

Cynthia s'affaissa contre le mur.

— « Tu ne comprends pas ? Mon Bobby est mort ! Olive ! »

— « Je m'appelle Migma. Et toi, tu es Fion, née de nouveau dans la Congrégation sous un nouveau nom. »

Migma tremblait, mais elle gifla durement Cynthia quand cette dernière se mit à hurler, en appelant son mari.

« Tais-toi, idiote, tais-toi ! Retourne dans ta cave. Purifie-toi. Tu es Fion à présent. Laisse ton chagrin se transformer en haine. » Prise de pitié, elle l'avertit. « Rappelle-toi que j'ai juré de purger l'ordre de toute faiblesse, je l'ai juré, Cynthia. »

Elle poussa la jeune femme dehors et ferma la porte au verrou.

***

Au milieu du mois, la radio s'arrêta. Les Etats-Unis, l'Angleterre, la Russie, tout cela n'était plus que des noms, des syllabes sans signification qui se perdraient dans l'esprit avec les légendes d'Atlantis et de Babylone. L'air n'était plus secoué de hurlements de folie. Le silence retomba sur Albany, comme une main étouffante.

Quand le mois fut passé, Migma se trouva prête, purifiée, haineuse. C'était une sorcière et à son cou pendait le collier de marrons.

La création n'est pas un acte de bonté. C'est un acte cruel, un acte de haine contre les ténèbres. Elle prononça ces mots à haute voix et se prépara à partir. L'air était piquant. Tout était calme dans les ruines. Elle prit son fusil, son pistolet, quelques provisions et jeta un coup d'œil vers l'endroit où s'était élevée sa maison, avec les vérandas et les pelouses vertes.

Çà et là se dressaient des tours brisées. Le paysage était parsemé de cadavres en décomposition. Elle marchait vite, froidement, repérant les boutiques encore debout, les magasins qui contenaient peut-être encore de la nourriture ou des marchandises.

C'était une Jeep qu'il lui fallait. Elle mit trois heures à en trouver une qui fût utilisable, dans un garage. Dans les rues, il n'y avait plus que des carcasses vides, de gros scarabées chromés dont les phares regardaient au ciel. Le toit du garage était défoncé, mais elle y trouva de l'essence et fit sortir la Jeep. Le garage s'écroula complètement derrière elle.

VI

Il n'y avait pas eu suffisamment de temps pour qu'un exode s'organisât. Il n'y avait pas de réfugiés sur la route 9 W. Pour la première fois depuis des années, la route était silencieuse. Il n'y avait personne dans les stations-service. Les motels étaient déserts. De temps à autre, des cerfs traversaient la chaussée blanche.

A quinze kilomètres d'Albany, Migma quitta la route et se dirigea vers le fleuve à travers champs. Le lieu de rassemblement était sur une colline. Elle arrêta la Jeep pour observer le paysage. Ses pas écrasaient des feuilles sèches ; de petits animaux se sauvaient devant elle. A travers les pins, elle distinguait des plaques de neige. En bas, dans l'Hudson, une eau grise roulait sous les minces couches de la glace de décembre.

Elle eut la tentation de dormir dans la Jeep, mais les autres seraient forcés de dormir à même le sol, aussi se fit-elle un abri de branches de pins et s'y coucha-t-elle, couverte de son manteau. A présent, et pour la dernière fois, elle pouvait encore être elle-même.

***

Cynthia et Win arrivèrent dans la matinée. Migma aurait voulu se lever pour les accueillir, se rappeler leur ancienne amitié, le cours tranquille de leurs jours. Mais elle resta assise, impassible, le regard fixe, et ne se dressa qu'à leur arrivée devant elle.

— « Les femmes sont les créatrices. »

Les silhouettes s'immobilisèrent. Win se mit à répéter les paroles. Mais Cynthia éclata en sanglots et se jeta contre l'épaule de Migma.

— « Olive, oh ! Olive, que nous est-il arrivé ? Tout a disparu. Tout ! » Elle faisait de petits gestes inutiles et futiles. « Qu'allons-nous faire ? » Elle regarda Migma dans les yeux. « Qu'y a-t-il ? Pourquoi ne dis-tu rien ? *Rien ?* Pourquoi me regardes-tu fixement ? Je... je sais que je ne me ressemble guère. Mais c'est vrai pour nous toutes. » Elle tenta de sourire. « Je suis repartie... comme tu me l'avais dit. J'ai attendu. Olive ? Olive ?

Migma laissa ces mots se perdre dans le silence de la forêt et attendit que le choc qu'elle avait éprouvé en entendant son ancien nom fût passé.

Puis elle la gifla, durement, et demeura immobile tandis que Cynthia s'écroulait.

— « Lève-toi, » cria-t-elle, prise de colère. « Reconnais-toi. Les Olive et les Cynthia sont mortes. Je suis Migma, la Bundu, la Démone. Dis-moi ton nouveau nom, » fulmina-t-elle, livide de rage.

— « Je suis Fion, » dit Cynthia en se relevant maladroitement. « Les femmes sont les créatrices, » ajouta-t-elle en souriant comme une enfant en voyant que Migma s'était calmée.

— « Et toi ? »

— « Je suis Hesta, » dit Win.

Elle se tenait aussi rigide que Migma, le visage marqué de cicatrices, le regard fixe. Elle était complètement chauve, ses sourcils étaient brûlés. Elles se regardèrent un instant, tandis que passait entre elles un courant de force. Les trois femmes s'assirent.

Entre Migma et Hesta, le silence régnait absolu. Elles savaient, sans parler, qu'elles étaient unies dans un même but, dans une même force. Cynthia se mordit les lèvres et épousseta sa jupe sale, où s'accrochaient des brindilles.

Hesta leva la tête.

— « Quand les autres arriveront-elles ? »

— « Bientôt. »

— « Mon enfant a été tué. Il avait presque six ans. Je voulais vous inviter toutes les deux pour son anniversaire. » Cynthia esquissa un sourire. « J'avais même acheté des cadeaux pour lui. »

— « Avons-nous des vivres en quantité suffisante ? » demanda Hesta, qui s'efforçait de rester calme.

— « En quantité. Quand les autres seront là, nous organiserons des équipes de pillage. »

Elles parlaient rapidement, à présent, pour combler les lacunes de silence.

— « Il était joli, pour un garçon. Je lui avais acheté un costume neuf. Vous auriez dû le voir. Son père... »

— « Fais-nous du café. Rends-toi utile, » lui dit Migma. « Et cesse de marmonner. »

Le feu leur illuminait le visage. Elles burent le café dans des tasses de métal et ouvrirent une boîte de porc aux haricots. Quand Cynthia, épuisée, se fut endormie, Migma et Hesta continuèrent à parler, avec réserve, ne sachant trop quelle était leur nouvelle position réciproque.

— « Est-ce que cela marchera pour elle ? » demanda Hesta en regardant Cynthia.

— « Qui sait ? »

Migma frissonna et s'emmitoufla plus étroitement dans sa veste.

***

Les autres arrivèrent, par deux ou par trois, pendant toute la semaine. Elles s'accroupissaient dans la forêt, les yeux fatigués, maigres, échevelées et misérables, ces femmes qui avaient été habillées impeccablement en tant que ménagères, employées, secrétaires, institutrices. Elles buvaient du café dans des tasses de métal, elles avalaient le contenu de boîtes de conserves, elles se faisaient des lits d'aiguilles de pin et elles dormaient à ciel ouvert...

ces femmes habituées à des lits de plumes, à des cuisines immaculées, à des chambres tranquilles.

Elles avaient les yeux inquiets, le visage couturé de cicatrices, les os brisés. Elles étaient venues parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit où aller. Elles étaient comme des feuilles sèches, vides de pensée, que le vent pourchasse, et pourtant les yeux de Migma étincelaient quand elle les regardait. Une à une, pendant une semaine, elles furent mises à l'épreuve. Mais Migma plus que les autres, car c'était elle qui devait leur commander, les courber sous sa volonté. Et celles qui ne réussissaient pas les épreuves étaient lapidées et bannies, et Migma savait que c'était une condamnation à mort, et elle se forçait à jeter la première pierre. Même contre Fion, quand vint la troisième nuit.

Quand la cérémonie commença, Migma se dressa devant elles toutes et psalmodia les mots indispensables.

Nous devons nous purifier et nous battre.
Que la seule haine anime notre sein.
Mangeons nos cœurs, refusons la bonté
Jusqu'à ce que la vengeance nous apporte le repos.

Sang de chauve-souris, et entrailles,
Entre nos dents le fiel amer.
La haine seule fera que la terre
Rendra ses morts à la vie.

Cynthia, tremblante, se tenait au centre du cercle. Dans ses doigts hésitants un couteau luisait, et devant elle, un petit chat attaché crachait sa colère et sa peur. Elle les regardait, ces visages durs, amers, chagrins, et ses mains hésitaient. Elle regardait le petit chat, puis elle les regardait.

Puis, avec un courage étrange, elle lâcha le couteau. « Joli petit chat, joli petit chat, » chantonna-t-elle en ramassant l'animal dans ses bras, comme un bébé. « Joli petit chat. Je dis que c'est un joli petit chat, » s'écria-t-elle d'un ton de défi.

Migma en fut ébranlée, mais elle hurla : « Lapidez-la, » et elle ramassa un caillou pour les mener contre Cynthia.

— « Joli petit chat, » hurlait farouchement Cynthia, les cheveux au vent. Le chat miaula, sauta, lui griffa le visage et s'enfuit. Les yeux de Cynthia s'écarquillèrent d'horreur. Elle porta la main à sa figure et la retira couverte de sang. Elle restait figée, sans y croire, Cynthia qui ne pouvait pas se transformer, et la meute la chassa en se moquant d'elle, jusqu'au bout de la forêt. On lui jeta quelques provisions, et on l'abandonna.

Plus tard, Migma passa devant les quelques huttes déjà construites. Les autres, réunies en groupes, la regardaient. Hesta se dégagea d'un des groupes.

— « Elles savent... que toi et Cynthia, vous étiez amies. »

— « Je sais. »

— « Elles pensent que tu n'épargneras personne. Elles ont peur. »

Migma fit un geste en direction de la ville.

— « Il nous faut être dures et fortes. Il n'y a pas de place pour la faiblesse dans *ce monde-ci.* Il faut que la haine nous purifie. Nous devons exercer notre vengeance contre l'homme, le poursuivre de notre haine. Tu le sais. »

Migma voulait remercier Hesta, mais elle se contenta d'ajouter :

« Il le fallait. Purifie-toi. Et moi aussi, il fallait que je la frappe. »

Mais Hesta hocha la tête.

— « Elles vont te détester, » dit-elle.

Migma fut prise de colère :

— « Tu crois que je ne le sais pas ? Tu crois que c'est facile ? Elles me détesteront, oui, mais elles me craindront encore plus. Et bientôt, elles m'aimeront d'une passion plus forte qu'elles n'en ont jamais éprouvée envers un homme. La congrégation vivra, jusqu'à ce que nous ayons forcé l'homme à retrouver les dieux, jusqu'à ce qu'il nous mérite une nouvelle fois. »

Hesta acquiesça et retourna parmi les autres.

— « Maintenant, le travail peut commencer, » songea triomphalement Migma. Demain, elle donnerait des ordres pour les équipes d'approvisionnement, pour qu'on tendît les pièges. Demain, il faudrait qu'elle fût prête à recevoir les errants, les survivants, et déjà les huttes étaient prêtes, qui abriteraient séparément les hommes et les femmes.

On enseignerait aux femmes, on enseignerait aux enfants et on les aimerait, quant aux hommes, les traîtres, on les enverrait cultiver de nouveau les champs, construire des autels nouveaux pour des dieux anciens, ils deviendraient des serfs jusqu'à ce que la haine des femmes, la haine des sorcières leur eût de nouveau enseigné les vérités anciennes. L'éducation de Migma était terminée. Maintenant, elle était en mesure de conduire ses sœurs vers la vengeance, jusqu'à ce que fussent rallumés les feux des foyers. Et elle restait là seule, Migma, la Bundu, la Démone, à égrener les marrons de son collier.

(*Traduit par Bruno Martin.*)



Marée basse

par JACQUES STERNBERG

Il y a plusieurs Sternberg, qui dérivent l'un de l'autre. L'auteur de science-fiction satirique et sarcastique de « Entre deux mondes incertains » *a été engendré par l'auteur fantastique imperturbablement délirant de* « La géométrie dans l'impossible », *lequel procède à son tour de l'humoriste noir dont la verve s'est exercée dans les colonnes du* « Petit Silence Illustré ». *Autrement dit, si la vision du monde est la même dans les trois cas, c'est quand même l'humour noir qu'on peut considérer comme la veine la plus profonde de Sternberg — et on le verra notamment dans son nouveau roman,* « L'employé », *qui vient de paraître aux Editions de Minuit et est un exemple ahurissant de démence logique.*

Aux amateurs de Sternberg, en attendant qu'ils lisent ce livre, nous offrons aujourd'hui une nouvelle inédite de l'auteur — une nouvelle qui surprend sous sa plume, au point qu'on se demande si elle ne serait pas l'amorce d'une quatrième manière de Sternberg : un fantastique épuré et intime, à la facture rejoignant presque le classicisme.



C'EST à l'aube d'une froide journée de mars que je la rencontrai. Sur une plage.

Depuis quelques jours déjà, j'avais fui la ville, son vacarme et ses lames de fond, pour me réfugier dans cette petite maison enlisée au milieu des dunes, perdue, loin de toute agglomération. A part cet îlot de silence, je ne possédais rien. Mais j'y tenais beaucoup. J'y venais plusieurs fois par an.

Eveillé au milieu de la nuit, je m'étais levé, j'avais écouté quelques disques, puis, vers cinq heures du matin, j'étais sorti. Devant moi, à perte de vue, s'étendait un paysage abstrait qui n'était qu'une gigantesque couleur sans couleur bien définie. Comme si j'avais habité au seuil même du vide. La marée montait. Mais la mer était encore très loin du sable sec et on n'en voyait qu'un mince ruban légèrement plus métallique et plus sombre que le ciel. Tout le reste était, comme toujours, désert de sable et mares d'eau stagnante infiniment étendues.

La jeune femme était là, près de la première mare. Elle semblait tourner en rond, comme si elle avait cherché des coquillages. A moins de supposer qu'elle attendait quelqu'un. Hypothèses plausibles, certes, qui ne pouvaient cependant pas me rassurer : même en été, je n'avais jamais rencontré personne sur cette plage oubliée, trop vaste pour être exploitée.

Alors que j'avançais vers elle, la jeune femme se retourna et me vit. Elle me dévisagea sans surprise, sans frayeur et sans accuser la moindre réaction. On aurait pu croire qu'elle m'attendait là depuis quelques instants et qu'elle

 © 1958, *by Fiction and Jacques Sternberg*

me voyait venir sans rancune et sans joie. Je fus encore plus étonné de découvrir l'étrangeté et la beauté de son visage que je ne l'avais été d'apercevoir une jeune femme errant sans but apparent dans un endroit perdu. Sa présence aussi me frappa ; l'immensité du décor n'arrivait pas à l'écraser ; elle s'imposait dans ce décor avec la force immobile qu'aurait dégagé un objet invraisemblable, déplacé, mais nécessaire.

— « Vous croyez que la mer peut descendre plus loin ? » me demanda-t-elle.

Je lui répondis que non, sauf aux grandes marées, en pensant qu'elle m'avait adressé la parole comme si elle m'avait connu depuis bien longtemps, alors qu'elle me donnait au contraire l'impression d'appartenir à une race qui m'était totalement étrangère. Son profil surtout était surprenant. Un véritable profil d'oiseau de proie, sculpté dans une hautaine expression de fierté et de glaciale intransigeance. Ses yeux avaient exactement la couleur du sable mouillé, comme s'ils n'avaient été que deux minuscules flaques de vase. Même leur expression évoquait cette plage déserte : quelque chose de figé dans une calme désolation, d'irréductiblement accompli en marge de tout espoir d'une flambée de joie.

— « J'habite la maison que vous pouvez voir là, près de la dune, » lui dis-je. « Voulez-vous venir vous réchauffer ? »

Elle ramassa une petite pierre, puis la laissa retomber. Elle en ramassa une autre qu'elle garda. Une suite de mouvements ralentis comme ceux d'un animal lascif qui aurait été tapi dans le repaire d'une insurmontable paresse. Elle me suivit ensuite.

— « Mais je n'ai pas froid, » me dit-elle.

Je le savais et ne le comprenais pas. Elle avait les bras nus, une robe presque diaphane, elle marchait pieds nus et elle ne grelottait pas. Je portais deux chandails et je me sentais transi.

Avant d'entrer, elle se retourna pour regarder la plage.

— « J'aime les endroits sans soleil, » dit-elle en souriant.

Un fait me frappa alors : ses empreintes s'inscrivaient bien plus profondément dans le sable que les miennes. Elle avait pourtant un corps mince, sans aucune lourdeur.

*
* *

Pendant toute la matinée, elle resta lovée sur elle-même, au plus profond d'un grand fauteuil, ses genoux touchant presque son menton. Elle prenait peu de place, elle ne bougeait presque jamais et sa faculté de s'immobiliser, hiératique, aux aguets pourtant, rappelait de très près celle des oiseaux rapaces de la nuit. De la chouette, elle avait également les énormes yeux au regard incertain, fait pour vriller les ténèbres, et aussi cette parenté secrète qui liait les oiseaux nocturnes aux chats. Jamais elle ne paraissait suivre des yeux ce qui bougeait autour d'elle. Au contraire, elle paraissait hantée par un point indéfini qu'elle fixait inlassablement, enlisée en elle-même, hostile à toute volonté de sortir de l'immobilité qui semblait lui servir de cocon. C'est en vain que je me demandais si elle était la proie d'une pensée précise ou si elle ne pensait à rien. En revanche, elle ne

s'occupait jamais de mes réactions, elle ne témoignait aucun agacement et jamais aucune méfiance ne paraissait s'inscrire dans son visage.

Opaque, voilà ce qu'elle était avant tout.

Un bloc indéfini qu'il semblait impossible d'entamer. Et si sa chair, singulièrement lisse et blanche, apparaissait dégagée de toute impureté, on aurait facilement pu admettre qu'elle dissimulait au fond d'elle-même tout un réseau de marécages intérieurs et de tunnels emplis de brumes.

Pendant des heures, elle demeura strictement en marge de tout ce qui pouvait se tramer dans cette maison, mais elle pesait dans cette pièce de toute sa présence.

Elle souriait souvent, très souvent, presque sans cesse. Mais pourquoi ? Et à qui s'adressait ce sourire ? Elle ne le disait jamais. Parfois, elle éclatait même de rire, sans raison apparente. Quand elle riait, les deux rangées de ses dents restaient soudées en un seul rictus assez déroutant. Un rire mat, sans résonance. Un rire qui aurait pu être celui d'un fauve, sorte de glapissement de quelque carnassier avide de retrousser les babines. Cela dit, elle paraissait fort douce, d'une douceur dont le contact évoquait celui d'un velours qui aurait eu le tranchant d'une invisible lame de rasoir.

Vers neuf heures, elle m'affirma qu'elle avait très faim.

Pas une seule fois, elle ne chercha à m'épargner un geste. Elle se laissa servir sans même bouger de son fauteuil.

— « Je n'aime pas les tables, » me déclara-t-elle.

Elle agissait exactement comme un chat qui aurait choisi une fois pour toutes sa place de prédilection, bien décidé à ne pas en bouger sans être forcé par quelque imprévu.

Fait assez paradoxal, j'étais à tel point convaincu qu'elle devait sortir du noyau même de quelque mystère que je ne lui posai pas la moindre question à ce sujet. Les questions avaient-elles le pouvoir d'arpenter les véritables secrets ? Je ne le croyais pas, je préférais les éviter et me dire que l'aube d'une journée banale m'avait mis par hasard en présence d'une jeune femme que je ne connaissais pas, un peu étrange, certes, mais taciturne et fort bien élevée.

En réalité, je ne lui parlais presque pas. Je ne la regardais pas beaucoup plus. Je me sentais plus disposé à l'observer à la dérobée, à l'épier presque. Et je n'avais pas besoin de lui parler pour la sentir envahir mon espace mental. Sans cesse, elle donnait l'impression d'être terrée dans un coin du décor, d'avaler sans effort n'importe quel plan de ce décor. Impression d'autant plus frappante que jamais aucun tic nerveux ne lui parcourait le visage, jamais aucun geste inutile ne la secouait et qu'elle paraissait toujours faire le poids mort entre deux eaux, entre deux hantises impossibles à sonder.

Il m'aurait été difficile de dire si je me sentais très proche d'elle ou, au contraire, rejeté à une infranchissable distance. Ce que je ressentais était plus vague encore. Un coup de foudre ou un coup de glace, je n'aurais pu le préciser. Parfois, quand je la regardais, une sorte de malaise me creusait les entrailles ; parfois j'aurais pu affirmer que jamais je ne m'étais senti

plus tacitement proche d'un être, plus inexplicablement lié à lui, non par les aveux, les affinités ou les sentiments, mais par quelque pacte secret dont toutes les clauses m'échappaient. Je ne savais rien d'elle et je ne demandais pas à savoir. Je crois plutôt que je demandais à ne pas savoir. Pas un seul instant il ne me serait venu à l'esprit de tenter quelque échange d'idées avec elle. Je pressentais que je savais l'essentiel : elle existait vraiment, de façon tragique et cruciale, dans un espace qui lui était strictement personnel. En marge de toute notion d'intelligence ou de sensibilité, l'expression de son visage affirmait avant tout la certitude d'être toujours arrivé à un point immuable, la morne épouvante de le savoir. Et je n'avais pas besoin de mener une enquête pour comprendre que je lui accordais un crédit total, acquis d'avance, sans questionnaire. Elle ne pouvait pas me décevoir, de cela au moins j'étais certain. Son visage me le disait, la lucidité qui creusait ses traits, l'ironie morbide au fond de son regard. Je crois qu'elle me faisait peur aussi. Vulnérable et faible, elle l'était peut-être, mais si étrangement défendue par le simple fait qu'on ne savait jamais à quelle distance exacte elle se trouvait. Je crois surtout que je la haïssais autant que je l'aimais, j'avais envie de la fuir comme de l'emporter au plus loin de mes nuits. Et si vraiment je ne lui parlais presque pas, c'est sans doute parce que j'aurais pu lui parler pendant tout un mois sans jamais m'arrêter de lui avouer tout, en une seule phrase sans mesure, jusqu'à y laisser mon dernier souffle.

Voilà pourquoi, durant toute cette matinée, nous n'échangeâmes que des phrases d'une exemplaire banalité. Une apparente banalité, car jamais dialogue ne me parut plus réellement insolite. Elle m'affirma que je faisais très bien les tartines beurrées, que mon café était excellent et qu'elle se trouvait bien dans cette pièce. Elle m'affirma aussi qu'elle était satisfaite de voir que je ne possédais pas de radio ou de télévision, mais qu'en revanche elle aurait préféré des murs entièrement nus dans cette maison. Elle ne prononçait jamais plus d'une phrase à la suite et son sourire remplaçait bien souvent toute réponse à quelque question. Et jamais ce qu'elle disait ne pouvait servir d'aveu, de message ou de confession.

Savoir ce qu'elle pouvait bien ressentir paraissait impossible. Peut-être un certain bien-être animal parce qu'elle venait de manger, que le fauteuil était profond et moelleux et qu'il ne faisait ni trop chaud ni trop froid dans cette pièce. Elle me regardait souvent, sans curiosité, sans coquetterie. Son visage ne cadrait pas un sentiment quelconque. Il exprimait une vision des choses bien plus qu'une suite de sensations. Ou bien il évoquait l'attente indifférente d'un impossible sentiment. C'était avant tout un étonnant visage d'être humain qui voyait les choses, qui savait sans devoir tâtonner pour trouver et juger.

— « Que cherchiez-vous quand vous m'avez rencontré ? » lui demandai-je tout en sachant que sa réponse ne m'apprendrait rien.

— « Je ne cherchais rien. Je regardais. »

— « Quelque chose en particulier ? »

— « Non. Je regardais tout. Ou rien, si vous préférez. »

— « Et d'où veniez-vous ? »

— « De la plage. J'ai marché longtemps par la plage. »

— « Je crois, oui. Cette côte est longue. Elle a quelques centaines de kilomètres. Que veniez-vous y faire ? »

— « Pas grand-chose. Me promener, simplement. »

C'était simple, en effet. Un peu trop simple, évidemment. C'était de ces phrases qu'elle m'accordait pour ne pas en prononcer d'autres. La vérité était ailleurs, bien sûr. Dans ce qu'elle ne disait pas. De cette vérité je ne savais rien et je ne voyais pas du tout comment la déceler. Insister ne servirait à rien, cela au moins me paraissait formel.

Elle avait d'ailleurs une curieuse façon de parler. Elle paraissait toujours psalmodier les phrases qu'elle prononçait, rejetant chaque mot dans une rythmique qui lui était très particulière. Jamais je n'avais entendu quelqu'un parler aussi lentement, d'une voix à la fois mate et écorchée. Et toutes ces phrases rendaient le son un peu inquiétant des paroles prononcées à contre-gré. Car, de même que son corps semblait appartenir à l'immobilité, son visage semblait appartenir bien plus au silence qu'à la parole.

Vers midi, je lui demandai si elle avait faim. Oui, elle avait faim. J'étais heureux de constater qu'au moins elle ressentait quelques sensations élémentaires, définissables. Je lui proposai d'aller déjeuner en ville.

— « C'est loin ? » me demanda-t-elle.

— « C'est loin. Mais j'ai une voiture. »

— « Je n'aime pas les voitures. Cela m'écœure, » répondit-elle.

— « De toute façon, je suis obligé de descendre jusqu'au village. Je n'ai plus rien à manger dans la maison. »

— « Allez-y. Je vous attends. »

Je n'insistai pas.

Quand je revins, je la retrouvai dans le même fauteuil, dans la même indolence.

— « Heureusement, vous aviez vos clefs, » me fit-elle remarquer.

— « Pourquoi ? »

— « J'aurais dû me lever pour vous ouvrir. »

— « Vous avez si peur des gestes ? »

— « Je les évite. Vous avez rapporté du pain ? »

J'en avais. Elle me demanda quelques miches bien beurrées. Elle ne mangea rien d'autre, d'ailleurs.

— « J'aime bien être chez vous, » dit-elle.

— « Chez moi ou avec moi ? »

— « Je suis bien quand vous n'êtes pas là également. »

Une fois encore, je pensai aux félins. Les chats n'aimaient que leur coin, le confort de ce coin, la chaleur de ce coin. Mais les chats montraient leurs griffes parfois, elle non. C'était sans doute ce qu'elle avait de plus inquiétant, ces griffes qu'elle devait avoir et qu'elle ne montrait jamais. Si calme... On avait même l'impression qu'il devait être impossible de la mettre en colère. L'impression, en même temps, qu'elle devait être dangereuse malgré tout, d'autant plus dangereuse. Et qu'elle le savait si bien.

— « Vous me connaissiez avant d'entrer ici ? » lui demandai-je, me disant en même temps que cette question pouvait paraître absurde.

— « Un peu, » me dit-elle. « Je sais que vous gagnez beaucoup d'argent, que vous n'en faites rien et que vous venez ici plusieurs fois par an. »

— « Qui vous a dit tout ça ? »

— « Personne. Je sais. »

Et parce qu'elle semblait vraiment savoir, je sentis ce malaise me prendre aux tempes. Mais j'arrivai à le nier.

— « Je ne vous avais jamais vue dans la région, » lui dis-je.

— « Non, » murmura-t-elle. « Moi non plus je ne vous avais jamais vu. »

Elle souriait. Jamais elle ne semblait plus triste que lorsqu'elle souriait. On aurait pu croire que, sous son sourire, se dissimulait l'aveu d'une insurmontable incapacité de participer à un échange quelconque de sentiments. Elle n'acceptait jamais. Elle subissait à la rigueur, mais sans jamais s'engager. Même en parlant, elle demeurait en marge. Et, dans cette chambre, elle gardait depuis ce matin l'attitude d'un être encagé dans sa vie intérieure, habitué à vivre au fond des choses, en dessous du niveau normal des incidents, rejeté ailleurs. Elle ne faisait jamais rien pour sortir de cette apathie. Il restait sans doute la solution d'aller à elle, de la forcer à en sortir. Mais comment y parvenir ? Avec quels actes ? Quels mots ? Quels arguments ?

— « Vous ne vous ennuyez pas ? » lui demandai-je plusieurs fois.

— « Pas du tout. Je ne m'ennuie jamais quand je suis avec moi. »

— « Voulez-vous écouter un disque ? »

— « C'est ennuyeux, le bruit, » répondit-elle.

C'est au milieu de l'après-midi que je remarquai son alliance. Ce détail me surprit. Il ne lui allait pas.

— « Vous êtes mariée ? »

Elle éclata de rire à cet instant.

— « Oh ! oui. Je l'ai été souvent. Très souvent. »

Réponse qui, une fois de plus, me laissa un malaise que je ne pus éviter.

Parfois, en la dévisageant, je m'étonnais de constater que, pas un seul instant, je ne l'avais prise pour une folle ou une malade mentale. Même si sa conduite et ses attitudes pouvaient prêter à quelque doute, son visage paraissait s'imposer comme un flagrant démenti à cette hypothèse. Jamais, au contraire, personne ne m'avait paru plus tragiquement en possession de toute sa raison. D'une façon tellement absolue que j'en arrivais à me demander si je n'agissais pas, moi, dans un état de folie. Jamais, de toute façon, je n'avais senti avec autant de précision que je n'étais qu'un être secoué par la nervosité, hanté de questions et de réponses, obsédé par le besoin de mener des enquêtes. Et jamais aussi je n'avais senti avec autant de lucidité ma propre faiblesse, mon incapacité de prendre, d'obtenir, d'arracher.

Car il fallait bien l'avouer : je la voulais. Je la voulais de toutes mes forces, depuis la première minute. Mais entre son monde et le mien se creusait une sorte de vertige impossible à affronter.

Une fois seulement, j'eus ce geste vers elle. Et ce cri.

— « Je ne pourrai jamais me passer de vous, » lui dis-je.

— « Personne ne peut se passer de moi, » répondit-elle.

C'est avec infiniment de lassitude qu'elle avait dit cela. Une lassitude telle qu'on aurait pu jurer qu'elle venait d'échapper à un monde rempli de répugnants mollusques sans cesse accrochés à sa vie, qu'elle venait d'y échapper tout en sachant qu'elle devrait y revenir, subir, supporter.

Vers le soir, elle s'arracha à son fauteuil. Je remarquai qu'elle ne semblait pas du tout engourdie.

— « Je vais visiter les lieux, » me déclara-t-elle.

Je voulus l'accompagner.

— « Toute seule, » ajouta-t-elle.

Elle revint après une demi-heure. Au doigt, elle avait un petit bandage mal enroulé.

— « Vous avez jonglé avec mes lames de rasoir ? » lui demandai-je.

— « Non. Avec le couteau de cuisine, » dit-elle.

Elle ouvrit la porte et, sans rien dire, pendant quelques minutes, elle regarda la mer, la plage.

— « Il est tard, » dit-elle.

C'est alors que je lui demandai de rester, cette nuit, toutes les autres nuits ; de rester vivre avec moi.

— « Nous vivrons ensemble, » dit-elle, « plus longtemps que vous ne pourriez le croire. »

En disant cela, elle s'approcha de moi et sa main avec beaucoup de tendresse m'effleura un instant le cou. Je demeurai sur place, incrédule. Et sa main me parut si froide, si inexplicablement glacée.

— « Il faut que je parte maintenant, » dit-elle.

— « Mais vous reviendrez ? »

— « Oui, je reviendrai certainement. »

— « Demain ? »

— « Demain, sans doute. Très bientôt, de toute façon. »

— « Je puis vous croire ? »

— « Vous pouvez. Je reviens toujours. »

Je la croyais, d'ailleurs. Elle parlait si doucement, si lentement et chaque syllabe avait une telle force de persuasion. Une force intérieure, à la fois brûlante et glaciale, qui pouvait être la température de n'importe quel aveu de passion ou de haine. Et son regard m'affirmait qu'elle ne mentait jamais. Son regard qui s'était changé en une invisible chose dont je devenais la proie, la nourriture.

— « C'est dommage, » murmura-t-elle avant de quitter la maison.

Je voulus lui parler. Mais elle était déjà loin. Elle ne se retourna pas une seule fois.

*
* *

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Je l'attendais, tout en sachant qu'elle ne reviendrait pas avant le lendemain.

Mais le lendemain, elle ne revint pas non plus.

Je passai toute la journée devant le feu à regarder, hébété, les flammes se dévorer. Je ne pouvais que penser à son visage, je ne pouvais même pas murmurer son nom que je ne connaissais pas. Je le lui avais pourtant demandé.

— « Oublions ce détail, » m'avait-elle répondu. En souriant comme toujours. Avec plus d'ironie que d'habitude, m'avait-il semblé. C'est en vain que j'avais essayé de lui inventer un nom. Avec un peu d'étonnement, j'avais dû reconnaître qu'aucun nom de ce monde ne paraissait lui convenir.

Le surlendemain, je me rendis compte que j'étais affamé ; je n'avais rien mangé depuis deux jours. C'est en errant dans la cuisine, d'un objet à un autre, que je vis la tache.

Près du couteau à pain, il y avait une tache. Je ne dus faire aucun effort pour me souvenir. Son doigt. Le bandage. Elle s'était coupée avec ce couteau, elle l'avait dit. Mais la tache n'était pas du sang. C'était de la boue qu'il y avait sur le couteau, sur la table. Un sang de boue... l'image s'imposa dans mon regard avec la rapidité et la force de la foudre. Un sang glacé... de cela aussi je me souvenais puisqu'elle m'avait effleuré de sa main. De boue et de glace... ce qui signifiait que... Je sortis de la cuisine pour ne pas hurler, je me précipitai vers la plage pour ne pas étouffer, pour mordre à pleines dents une bouffée d'espace.

Ce n'était pas possible.

Personne n'était fait de chair et de boue. Ce qui ne pouvait pas être n'avait aucun sens. Je refusais. J'avais vu, mais je me refusais à croire. Mes yeux seuls avaient vu, ma raison n'avait rien à voir dans cette histoire. Elle seule comptait. Il fallait penser, prendre du recul et arriver par quelque détour à un autre aspect des choses. A celui de la logique et de la vérité. Cette vérité qui affirmait en permanence l'extrême banalité de toute réalité de ce monde.

Je me dirigeai vers le garage et je sortis le petit voilier que j'avais acheté l'an dernier. Je le poussai vers l'océan. Le vent soufflait assez fort, brassait de courtes vagues. Le vent avait assez de force pour chasser les hantises et les délires. Après une heure de pleine mer, il n'y paraîtrait plus. Je reviendrais vers la tache et je ne verrais plus que du sang. Mais ce n'était pas du sang, je le savais. Malgré tout, j'avais vu. De minute en minute, cette vision s'étalait en moi, gagnait du terrain. Je serrai les dents, je m'appliquai à pousser le bateau vers l'eau, à ne penser qu'à mon effort, à cette fatigue qui déjà me gagnait.

C'est avant de lancer le voilier dans les vagues que je vis l'état de la coque. Je reculai, incrédule. Puis je touchai du doigt.. Je reculai de nouveau. Pourrie. Cette coque était entièrement pourrie. Comme si le bateau était resté depuis des siècles en cale sèche sous la pluie et le vent. Il aurait suffi d'un seul voyage en mer. Un voyage au bout de la mort.

La mort... Comme tout devenait simple...

Je lui avais en vain cherché un nom. Je le connaissais à présent. Je le

connaissais tellement bien que je m'accrochai au pont du voilier pour empêcher mes mains de trembler.

Je savais. Mais j'en savais trop ou pas assez. La retrouver. Soudain, je ne fus plus que cette hantise. Même si je devais y consacrer dix ans, je devais la retrouver. Oubliant qu'elle avait deux jours d'avance sur moi, oubliant tout, je me mis à courir vers la maison.

Je me ruai vers ma voiture, je la lançai sur la route, à toute allure.

Elle était pieds nus, ses gestes tellement lents, elle n'avait pas dû passer inaperçue. Je la retrouverais. De boue et de mort. Des mains si froides. Froides comme ce qu'elle représentait. « Tout ce que je touche est pourriture... » Qui donc avait dit cela ? Personne sans doute, elle non plus ne l'avait pas dit, elle parlait si peu... Mais elle agissait. Elle avait erré pendant une demi-heure dans la maison, elle avait été jusqu'au garage... « Toute seule, » elle m'avait précisé. Je me souvenais vraiment de tout. « Je reviendrai certainement. Je reviens toujours. » Impossible d'oublier cette phrase. Mais comment oublier le reste ? Son visage, son regard à la fois distant et si proche, le sourire chargé d'amertume et d'ironie qui avait fini par modeler ses traits ? Impossible d'oublier, inutile. De même qu'il était inutile de prétendre que je voulais la retrouver pour lui poser des questions. Quelles questions ? Je savais, jamais je n'avais rien su avec autant de force. La retrouver pour la revoir. Aller à elle pour ne pas l'attendre plus longtemps. Parce que je tenais à elle. Je l'aimais, oui. Je l'aimais, je la désirais. Le lui dire, le lui hurler au moins une fois. Une dernière fois. Et cela en connaissant son nom. Le lui avouer également en lui jetant la vérité au visage, la glaciale vérité.

J'appuyai sur l'accélérateur.

160 km à l'heure. Impossible de monter plus haut.

Pourquoi l'avoir laissée partir alors qu'il aurait sans doute suffi d'un seul geste ? Si calme et douce. Ma vie pour revoir un de ses sourires pendant quelques secondes. Ma vie et lui dire que...

Je vis le camion qui débouchait à droite, au carrefour que je savais si dangereux. Je le connaissais bien, je vis le camion et je pouvais l'éviter. Il suffisait de freiner. De tout mon poids, je me laissai aller sur le frein. Et cette sensation alors de tomber en avant, la masse énorme du camion déjà si proche qui devenait les ténèbres du puits dans lequel je tombais, j'allais donc la manquer d'une seconde, si proche, tombé de si haut... Te revoir une seule seconde et puis... mais si loin, deux jours déjà... et ce bruit qui devenait une fosse lui aussi, le bruit et l'ombre, son sourire et la vitesse, tout en un seul vertige qui cédait, cédait...



Quand on retira l'homme des débris de la voiture, il était mort. Le camion avait assez bien résisté au choc.

On fit une enquête. Pour la forme. Pour passer le temps également.

— « Pas étonnant qu'il se soit tué, » dit un des enquêteurs. « Ses freins étaient complètement pourris. Morts. »

Mystère en trois temps

(*Tripod*)

par LES COLE

Il y avait un certain temps que nos lecteurs n'avaient eu un bon petit « paradoxe temporel » à se mettre sous la dent — et nous savons que beaucoup d'entre eux sont friands de ce genre de choses. Voici donc, à l'intention des amateurs, l'exposé d'une de ces incroyables situations en forme de cercle vicieux, qui n'auraient jamais pu se produire si les voyages dans le temps n'avaient pas été inventés !



HIER I

Le feuillage était dense, bien plus dense que chez lui. Son épaisseur incroyable donnait corps à la théorie selon laquelle c'était là, effectivement, *la* planète à caractère tropical. D'autres conditions confirmaient cette théorie, avec quelque âpreté. La chaleur était intense, intolérable ; la moiteur était omniprésente, l'humidité constamment élevée.

Les mouvements étaient difficiles, aussi, en raison de la gravité. Il avait l'impression d'être poursuivi par une bestiole hideuse et, pour lui échapper, de devoir courir à reculons à travers un fluide extrêmement visqueux.

Cette tentative était ridicule. Les Gens du Bureau étaient peut-être prêts à tenter n'importe quoi, mais cette fois ils étaient allés trop loin. Autant mourir confortablement avec sa race et sa planète que périr ici dans les tortures. Ça ne marcherait pas, le peuplement de cette planète, et il sentait qu'il était de son devoir de le signaler dans son rapport.

« De l'eau, partout. J'en vois n'importe où je porte les yeux, » pensa qur'Olgin. « Des *nuées* d'humidité et de brouillard ! Tout est dégouttant d'eau. Et cette chaleur ! Mais pour moi, le pire c'est cette gravité. On ne s'y fera jamais. »

Gravissant une légère éminence, il regarda une seconde, par inadvertance, un soleil trois fois plus gros qu'il ne paraissait des rouges collines de chez lui, ces collines fraîches... et sèches. Il rabattit ses paupières auxiliaires, maudissant son étourderie, et se retourna, momentanément aveuglé. Lorsque la vue lui revint, il compta la maigre ligne de son équipe — « ... et elle s'amaigrit encore, » pensa-t-il avec amertume. Leurs corps de trois mètres s'accrochaient aux basses branches des arbres ; les thorax gris oscillaient convulsivement dans l'atmosphère dense.

« Il en reste quatre, » médita qur'Olgin. « Seulement quatre, sur huit au départ. Quelle sorte de commandant suis-je, pour en avoir autant perdu ?

© 1957, *by Fantasy House, Inc.*

Mais que pouvais-je faire ? Deux tués par le monstre bipède à grosse tête. Ht'ranld perdu, disparu, à considérer comme mort sur cette planète. L'Archiviste écrasé pendant la confusion dans le marais, par cet animal au volume inconcevable — tellement dénué de cerveau qu'il ne savait même pas qu'il avait fait ce ravage, et ne s'est rendu compte que nous venions de le tuer que lorsqu'il est tombé soudain.

» La moitié de l'équipe ! Quatre membres compétents, qu'il faudra des années pour remplacer et entraîner correctement. La moitié ! Heureusement cependant, nous sommes sur le chemin du retour. Rien ne nous arrêtera quand nous serons à la nef... *qu'est-ce que c'est que ça ?* »

Un cri épouvantable vint frapper son esprit. Il eut un sursaut en l'identifiant, et commanda aux rescapés de hâter l'allure. C'était un autre bipède. Le sort ne pouvait pas lui faire cela ; pas à lui. Ils restaient à peine assez nombreux pour manœuvrer la nef ; une autre perte les bloquerait vraisemblablement ici pour toujours. Ce serait une course vers la nef, avec ce monde entier dressé contre eux.

***

DEMAIN I

— « Nixon à l'appareil ; c'est encore moi, mon Commandant, » fit faiblement une voix à la radio. « Voilà encore du nouveau à ajouter au tableau. Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a eu une sorte d'évolution parallèle, sur un plan culturel tout au moins. Ces créatures avaient des villes, des parcs, probablement des transports en commun, des arts, et nous venons de trouver ce qui semble être un musée. Aucun indice quant à leur disparition, cependant. Je vous rappellerai plus tard ; ce musée s'avérera peut-être important. S'il y a eu une évolution parallèle, nous trouverons peut-être le moyen de comprendre leurs idéographes. Terminé. Nixon. »

Les inflexions de la voix de Nixon transmettaient dans le haut-parleur une tension que le Commandant perçut rapidement. Des rapports de position des autres tandems lui parvinrent dans l'heure qui suivit, mais ils semblaient pure routine en comparaison du silence de Nixon. Pure routine ! Comme si un rapport sur Mars pouvait être considéré comme routinier. Tout de même, pourquoi cet homme ne rappelait-il pas ?

L'esprit d'Elkins passa en revue les événements qu'ils avaient traversé récemment, lui et son équipage. L'excitation semblant progresser sans arrêt en spirale ; n'y aurait-il pas de point culminant ?

« D'abord, il y a eu le départ de la Terre. Les réceptions, les défilés de supporters et de prophètes de malheur, les longs calculs, les soucis causés par les logistiques et l'entraînement intensif, s'étaient combinés pour rendre la vie désagréable et étriquée. A cela s'ajoutait la connaissance du fait que c'était le premier essai d'envol vers une planète. Evidemment, nous avions atteint la Lune, mais ce n'était que notre satellite.

» Et puis, » continua-t-il à penser, « il y a eu l'atterrissage réussi sur

Mars. Et presque immédiatement, la découverte de traces de vie intelligente. Nous ne nous y attendions pas. L'expédition ne comportait pas d'anthropologue. Le désappointement qui s'ensuivit est plus ou moins normal. Il y a des villes sur toute la planète, mais rien ni personne à l'intérieur. Des images, par contre, des tas d'images. Il aurait peut-être mieux valu ne pas les trouver. Ce que ces bestiaux sont laids ! Mais je suppose que je leur paraîtrais affreux moi aussi. Je me demande ce qui leur est arrivé. »

Elkins fut soudain tiré de ses cogitations et se trouva instantanément en alerte. Cette fois *c'était* Nixon.

— « Commandant ! Bon sang, mon Commandant ! Je ne peux pas vous le décrire. Nous avons trouvé quelque chose. Nous l'amenons. Je veux que vous le voyiez, et que vous *me* disiez ce que c'est ! A bientôt. Terminé. Nixon. »

***

AUJOURD'HUI I

C'était un type grand et trapu. Un mètre quatre-vingt-cinq, une masse de cheveux noirs, des yeux absolument pas remarquables, un visage et une mâchoire carrés, et des épaules comme celles du lutteur proverbial. Pas du tout l'allure qu'on attribue à un patageur ès-philosophie scientifique — mais John Travis était un tissu de contradictions.

Il sortait d'une famille plus qu'aisée, et n'eut jamais de souci d'ordre matériel. Ce fait seul était important en ce qui concernait ses aspirations, car il lui permettait de s'y adonner librement. Il n'aurait jamais pu décider une organisation commerciale à financer des recherches dans le domaine très galvaudé du Temps, et Travis s'intéressait au Temps ; il s'intéressait profondément, passionnément au bien vieux concept aristotélicien du Temps libéré de l'espace, le Temps vrai, inaltéré, le Temps « à l'état pur ».

Mais « le temps et le lieu » sont des facteurs bigrement importants dans l'histoire. Voyez Stephen Vincent Benèt ou John W. Campbell. Que serait-il arrivé si la lampe sous vide avait été conçue vingt ans avant que soient atteintes les améliorations obligatoires de la production qui l'accompagnaient ? Et si John Travis était né vingt ans avant que les recherches préliminaires aient été achevées, ou s'il était né au bon moment, mais sans la liberté pécuniaire nécessaire ?

Cela avait commencé avec « *La machine à explorer le temps* », qu'il lut à un très jeune âge. Son imagination enfantine en fut saisie, et la déception s'empara de lui avec un *leitmotiv :* voilà une chose qu'il désirait, et qu'il ne pouvait obtenir. Cela progressa à travers Donne. Il y eut un interrègne de divagation, puis un retour à une solide formation en mathématiques et physique. Nulle part il ne trouva quoi que ce fût de conséquent sur le Temps.

Mais Travis était tenace, et cela expliquait une de ses contradictions. Ce jeune homme, qui aurait dû être en train de découper des photos, contem-

plait béatement au lieu de cela le continuum temporel en cherchant le moyen de le rompre.

Ses préoccupations avec le Temps lui rapportèrent, entre autres, une épouse et une famille. C'était à une soirée, il avait trop bu, il parlait trop fort, et le verre qu'il transportait s'était renversé, Dieu sait comment, sur les genoux de la jeune demoiselle. Il s'était donc assis à côté d'elle et avait annoncé du ton le plus sérieux :

— « Ne vous en faites pas. Je vais inventer une machine à explorer le Temps ; alors je pourrai revenir en arrière, et m'empêcher de faire ça. »

— « Vraiment, » fit-elle, haussant les sourcils. « Voilà le postulat le moins conventionnel que j'aie jamais entendu. »

— « Pardon ? » dit-il en clignotant des yeux.

Elle rit :

— « Mais si vous inventez une telle machine, et que vous reculiez dans le temps, n'allez-vous pas altérer le cours de l'histoire ? Et alors vous ne m'aurez pas rencontrée. »

— « Oh ! non, » dit-il avec enthousiasme, s'échauffant devant cette charmante personne qui le comprenait. « Pas du tout. C'est un sophisme qu'émet le civilisé moyen, mais qu'il ne comprend pas. On peut changer le cours de l'histoire, mais ce n'est pas permanent. Je veux dire, on ne s'en rend pas compte. Laissez-moi recommencer.

» L'univers contient tellement d'énergie. Je crois que, si vous reculez dans le temps, votre simple présence crée effectivement un monde probable légèrement différent ; toutefois vous introduisez une certaine quantité d'énergie dans le système et, au mieux, cette quantité seulement en reviendra. Aussi votre monde probable cesse d'exister lorsqu'il n'y a plus d'énergie pour la soutenir. Ensuite... »

*
* *

HIER II

— « C'est littéralement la pire planète que j'aie jamais vue. Il y a un peu trop de tout à mon goût, c'est la meilleure expression que je puisse trouver pour la caractériser, » dit qur'Olgin. Il avait parlé trop tôt, coupant court aux aménités usuelles et, en manière d'excuse, oscilla du thorax à l'égard de Boscnigh, son aîné, curateur du Musée Royal. « C'est pourquoi j'ai dû adresser au Conseil cette non-recommandation. »

— « Je sais bien ce que vous avez mis dans votre rapport, » constata Boscnigh. « Mais qu'avez-vous à dire sur cette chose que vous avez trouvée ? »

Qur'Olgin marqua une pause, revivant l'aventure avec peu d'enthousiasme.

— « Je venais d'abandonner tout espoir. Il fallait tellement lutter pour nous mouvoir, et le bipède était de l'autre côté de la vallée, s'approchant

rapidement. Nous arrivâmes en haut de la colline, et j'aperçus avec soulagement la clairière et notre nef. La peur l'emporta sur la pesanteur — la peur et le fait qu'il ne nous restait qu'une courte distance à accomplir jusqu'au pied de la colline.

» En quelques instants, mes gens étaient près de l'échelle d'entrée, entre les ailerons du socle. Je ne les avais jamais vus se déplacer aussi vite. Derrière nous s'élevaient les rugissements de la bête, de plus en plus proche. Et mes compagnons qui n'en finissaient pas de gravir cette échelle ! Finalement le dernier commença à grimper, et j'allais lui emboîter le pas.

» Ce fut alors que je remarquai l'objet, debout à côté de moi. Même avec la menace qui s'approchait, je ne pus m'empêcher de penser quel idiot j'avais été de ne pas l'avoir remarqué avant. J'allai le chercher — je n'ai pu m'en empêcher. C'était mon dernier geste de défi scientifique à l'adresse de ce monde. Puis je montai à l'échelle, tout empêtré de l'objet. Le sol trembla sous la masse de la bête qui se ruait. J'étais à mi-hauteur, et me résignai à mourir.

» J'entendis la respiration et le terrible rugissement. Je me retournai sur l'échelon, pour me défendre de mon mieux. A ce moment se produisit un bruit affreux et un choc qui ébranla notre appareil. Contre toute possibilité, la bête était étendue en bas. Regardant au-dessus de moi, je vis mon Navigateur debout dans l'embrasure, l'arme vide. Il était entré le premier et, avec une grande présence d'esprit, avait roulé la lourde batterie à temps pour exterminer le monstre. »

— « Par chance, vous avez pu ramener l'objet. »

La constatation de Boscnigh avait quelque chose de l'éloge. Qur'Olgin acquiesça :

— « Je l'ai ramené, mais est-ce une chance ? Il va falloir un autre voyage pour trouver une explication. »

— « Non ! » La voix de l'Ancien se fit dogmatique. « Toutes nos énergies doivent être réservées à la conservation de la race — et un nouveau voyage sur Ikcos n'y contribuera aucunement. Un jour peut-être pourrons-nous y retourner, et pousser nos investigatoins. » C'était un os à ronger pour l'explorateur, un vague espoir auquel se raccrocher.

« Cependant *c'est* intéressant, » ajouta Boscnigh. « Vous dites que vous êtes sûr que cette planète n'est habitée que par des animaux non-pensants ? »

— « Oui. Je *sais* qu'il n'y a pas de vie intelligente là-bas. »

— « Et pourtant vous en êtes revenu avec un objet manufacturé. Eh bien, nous l'étudierons quand nous aurons le temps. J'aimerais le faire maintenant, mais je n'ai vraiment plus assez de personnel au Musée. Le Conseil m'a pris mes meilleurs collaborateurs pour la Grande Œuvre. Je vais préserver votre spécimen et, dans quelques années... »

Boscnigh était vieux et bavard ; il continua à divaguer. Qur'Olgin n'y prit pas garde ; tout ce qu'il désirait, c'était s'en aller, car il voulait être seul avec ses pensées. Une tristesse soudaine l'avait envahi, et le froid lui paraissait très pénétrant. Sa race *pourrait-elle* se sauver, si elle avait déjà

sombré si bas ? Ils abandonnaient toute recherche scientifique pour suivre une seule idée : sauver leurs propres exosquelettes chitineux.

Il pensa encore à ce paradoxe : il était impossible qu'il y eût un objet fabriqué sur ce monde, et pourtant il en avait trouvé un. Il se le représenta — la boîte rectangulaire sur la triple monture. Puis il secoua la tête, réfléchissant :

— « J'ai bien peur que ce soit un mystère destiné à n'être jamais résolu... »

*
* *

DEMAIN II

En peu de temps, Nixon fut de retour à l'astronef ; présentement, il gesticulait dans la cabine d'Elkins.

— « Où est-ce que vous l'avez trouvé, Jack ? » s'enquit Elkins.

— « Une seconde, » répondit l'autre. « Il y a quelque chose de pas clair. C'était bien un musée. L'endroit était très abîmé, comme tous les édifices que nous avons trouvés. Par contre, les créatures avaient porté des soins tout particuliers aux spécimens. Ils les avaient enduits d'une sorte de plastique transparent. Tous les objets enduits paraissent avoir été abandonnés avant-hier, tellement leur état de conservation est parfait. Eh bien, faisant un tour rapide du bâtiment, nous entrâmes dans une petite pièce. Elle était presque vide, mais au centre, sur un piédestal, reposait ceci. »

Il ouvrit d'un geste la porte de la cabine, et fit signe à l'homme d'équipage qui attendait de l'autre côté. L'homme entra dans la pièce, portant quelque chose. Lorsque Elkins y porta les yeux, il eut un hoquet et devint blanc.

— « C'est une blague, Nixon ? Non, je suppose que non. Comment est-ce que ça a pu arriver sur Mars, alors qu'il n'y a eu précédemment aucun contact connu ? Inutile de me parler encore d'évolution culturelle parallèle. Et... était-ce tout, en ce qui concerne la Terre ? »

— « C'est tout ce que nous avons trouvé, mon Commandant. Regardez bien : c'est complètement enveloppé de plastique. Qu'en concluez-vous ? »

— « Ce que j'en conclus ? » rétorqua Elkins. « Que *peut-on* conclure d'autre ?... »

— « Vous voulez dire... » Nixon s'arrêta de parler en saisissant toute l'implication.

— « Je veux dire que, quoique je ne sois pas expert, j'estime que les créatures d'ici ont disparu depuis longtemps. Très, très longtemps. Peut-être cent mille ans ou plus. C'est le fait A.

» Le fait B est la simple et indubitable constatation que... (il désigna l'objet sur ses trois pieds), « ceci a été fabriqué sur Terre ! »

Elkins secoua la tête.

— « J'ai bien peur que ce soit un mystère destiné à n'être jamais résolu... »

*
* *

AUJOURD'HUI II

Inutile de dire qu'elle finit par épouser l'étrange jeune homme qui, alors que les autres couples se cantonnaient dans les coins sombres, dissertait pendant des heures sur le Temps.

Elle ne crut pas au début qu'il était sérieux au sujet de ce qu'il faisait. Mais, les années passant, elle en vint à partager son rêve et les nombreuses désillusions qui l'accompagnaient. Marge n'était pas une femme ordinaire ; elle acquit rapidement la terminologie. Elle créa même ses propres rêves basés sur la philosophie du temps altéré : elle se demandait, alors que la situation mondiale empirait, s'ils — eux et leurs enfants — pourraient s'échapper suffisamment tôt. Elle ne le lui suggéra jamais, mais s'ils pouvaient retourner assez loin pour que cesse d'exister le monde probable ainsi créé — quand les deux mondes se rejoindraient tout à coup — ils resteraient peut-être, seuls mais tranquilles, au point de conjoncture.

Finalement, il l'appela un jour au labo (lequel, par un fait étrange, ressemblait fort à la conception hollywoodienne du labo d'un *chercheur du Temps*). Il avait trouvé ! Ce modèle particulier, qui les excitait tellement tous deux, leur paraissait très familier.

— « Voilà, » dit-il, une certaine agitation dans la voix. « On le branche ; ça disparaît un moment, puis reparaît, et l'homme a conquis le Temps. »

— « Et où va-t-il ? » demanda-t-elle.

Il se cogna le front :

— « Quel idiot ! J'étais si préoccupé que j'ai oublié de fixer un point d'arrivée déterminé. Nommes-en un. »

Elle rongea son ongle, et risque :

— « Que dirais-tu du Jurassique ? Le point le plus spectaculaire de l'histoire animale. Mince, si seulement il allait... »

Il fut prêt en quelques moments. Il prit une profonde inspiration, exhala lentement, et dit :

— « Je pense que je devrais dire quelque chose de valable historiquement, mais je commence à en avoir plus qu'assez de dire des choses historiques qui n'ont, par la suite, aucune raison de l'être. Espérons que ça va fonctionner, chérie. »

Il poussa les boutons appropriés.

Et sut ce que ressent l'homme qui vient de répondre avec succès à la grande question aux jeux radiophoniques.

La machine du Temps était partie. Seul restait l'appareil — les transformateurs, les tubes, les bouts de câbles bricolés en dernière minute — ainsi que le miaulement satisfait de Marge.

Ce ne fut que lorsque la célébration de la victoire fut passée qu'une grimace intriguée se fit jour sur son visage.

— « Ça devrait être revenu maintenant, » murmura-t-il.

Elle fronça les sourcils.

— « Je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que ça ne doit disparaître qu'un court instant ? Tu ne veux pas que ça reste plus longtemps ? »

— « Si... mais c'est une des beautés des paradoxes du temps. Admettons que nous l'envoyions à un intervalle de, mettons, X moins un temps, dans une belle journée de printemps située dans le passé. C'est une action définie qui se termine à l'arrivée. Au moment X, nous retournons le chercher. C'est une autre action déterminée et séparée, malgré la continuité de durée entre l'intervalle X moins un temps et le moment X. En théorie, nous devrions être capables de l'envoyer, puis de le faire revenir, sans qu'il s'écoule un seul instant ici, au labo. Evidemment, il y a une déperdition de temps absolu pendant le déplacement, mais elle devrait être de l'ordre de presque rien.

» Essaie de comprendre comme ceci, quoique ce ne soit pas tout à fait exact. Imagine un triangle isocèle, dont le sommet représenterait le labo, et la base la durée qui s'écoule entre X moins un temps et X.

» Maintenant déplaçons-nous sur l'un des côtés égaux, et déposons l'objet en X moins un. Puis nous nous déplaçons sur l'autre côté, et nous le ramassons au point X, *sans avoir à voyager le long de la base.* »

Marge essaya d'adoucir le choc.

— « Bon, ce n'était peut-être pas *tout à fait* réussi, mais tu ne vas pas abandonner maintenant. Tu l'as déjà envoyé dans un sens. »

— « Je ne pige pas ; la théorie est parfaite, ça aurait dû fonctionner. J'ai envoyé une vieille caméra montée sur trépied dans le Jurassique, et elle aurait dû revenir. Le voyage dans le temps ne peut pas être à sens unique. »

Il secoua la tête.

« J'ai bien peur que ce soit un mystère destiné à n'être jamais résolu... »

(*Traduit par P.-J. Izabelle.*)

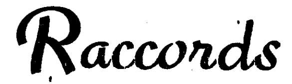
DERNIER NUMÉRO
de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.



(Thimgs)

par THEODORE R. COGSWELL

Dans « Un souhait de trop » (*n*° 38), *Theodore Cogswell manifestait un talent particulier pour traiter avec une fraîcheur et une verve inédites un thème fantastique traditionnel. Ce don de saupoudrer d'une épice imprévue le plat qu'on croyait affadi, vous le retrouverez dans l'histoire qui suit. Cogswell ou la démystification des poncifs !*



... et le sol gelé était dur comme le roc. Il leur fallut deux heures pour atteindre le cercueil de Hawkins.

» « *Vous voyez bien,* » *grogna le coroner en levant le couvercle,* « *il est toujours là. Quand je vous disais que vous aviez des visions.* »

» « *Je veux en être sûr,* » *dit Van Dusen d'une voix blanche et, saisissant une lanterne à la flamme fuligineuse posée à côté de la tombe, il en projeta la lueur dans le cercueil ouvert.*

» *Un cri aigu déchira la nuit et il s'effondra comme une masse... mort ! Au lieu du visage empâté de l'homme qu'il avait tué, Reginald Van Dusen venait de contempler* son propre visage ! »

Un petit air de musique discordante sortit du haut-parleur, puis la voix onctueuse du Vampire se fit entendre.

« *Le coroner conclut au suicide. Et, en un sens, j'imagine que c'était...* » Les derniers mots se perdirent dans un gloussement enroué. « *La morale ? Simplement ceci, mes chers amis : s'il vous arrive un jour de vous promener dans un quartier inconnu de la ville et de tomber sur une petite boutique que vous n'avez encore jamais vue, rappelez-vous L'AFFAIRE DU CERCUEIL TROP PLEIN et n'allez pas, mais courez au plus vite à la morgue la plus proche. HA ! HA ! HA ! HA ! HA !* »

L'éclat de rire démentiel s'évanouit et la musique de fond le relaya un instant avant de céder la place à la voix du speaker. Celui-ci n'avait pas dit trois mots qu'Albert Blotz, propriétaire, directeur et représentant exclusif de l'Agence Mondiale d'Investigations, tendait le bras et éteignait le petit poste de radio posé sur le rebord de la fenêtre à côté de son bureau.

— « Bon Dieu ! » dit-il. « Voilà qui était fameux, pas vrai, Janie ? »

A l'autre bout du bureau crasseux, la jeune infirme, assise devant sa machine à écrire, releva la tête.

— « Quoi ? »

— « L'émission. Vous ne la trouvez pas épatante ? »

© 1958, *by Mercury Press, Inc.*

— « Sais pas, » dit-elle. « Je n'écoutais pas. Il faut bien que quelqu'un travaille ici. » Elle tira une lettre de sa corbeille à courrier et l'agita en l'air. « Et cette lettre de Harris ? Elle sèche là depuis un mois. Maintenant que vous avez dépensé l'argent de ce pauvre type, le moins que vous puissiez faire, c'est de lui répondre. »

Le gros homme la regarda d'un œil vague.

— « Harris ? Qui est-ce ? »

— « Ce type de Denver qui vous demandait de rechercher tous les gens de New York à qui il était tombé une fortune inattendue au cours de l'année dernière. »

Blotz renâcla avec impatience.

— « Ce cinglé ! Oh ! dites-lui n'importe quoi. »

— « Par exemple ? »

— « Dites-lui... » Blotz s'enfonça profondément dans son fauteuil et contempla le plafond. « Dites-lui que l'Agence Mondiale d'Investigations a confié l'enquête à ses meilleurs limiers et que dans huit cas sur dix... Non, mettons plutôt vingt-neuf sur trente-quatre. Comme ça il aura vraiment l'impression d'en avoir pour son argent... »

— « Bon, dans vingt-neuf sur trente-quatre cas de quoi ? »

— « Ne me bousculez pas. » Blotz sortit d'un de ses tiroirs une bouteille de tord-boyaux et considéra tristement le doigt de liquide restant.

— « Vous savez que le docteur a dit que votre cœur ne tiendrait plus longtemps à ce régime-là. »

Le gros homme haussa les épaules et ingurgita le reste d'alcool. Puis il promena son regard autour de la pièce à la recherche de l'inspiration et l'arrêta finalement sur le poste de radio.

— « J'y suis ! » s'exclama-t-il.

— « Quoi ? »

— « Le Vampire ! Pour une fois, le crime rapporte quelque chose à une personne autre que l'acteur ou les auteurs du scénario. Dites à Harris que dans tel ou tel nombre de cas de ce que vous voudrez, les individus dont il s'agit sont entrés dans de petites boutiques qu'ils n'avaient jamais remarquées auparavant et où un vieux bonhomme d'allure bizarre leur a vendu des objets dont ils ont refusé de révéler la nature. »

Janie leva les yeux de son bloc à sténo.

— « Est-ce tout ? »

— « Non, il faut lui en boucher un coin. » Il réfléchit un instant. « Que dites-vous de ceci ? Dans chaque cas, ils ont essayé de retrouver la boutique, mais elle avait disparu. »

— « Vous devriez essayer d'écrire pour la radio vous aussi. »

— « C'est trop de travail, » dit Blotz. « J'aime mieux mon affaire de détective par correspondance. » Il regarda avec mélancolie la bouteille vide, puis reporta les yeux sur Janie. « Pendant que vous y êtes, vous pourriez encore dire à ce péquenot que pour cinq billets l'Agence Mondiale lui trouvera la boutique et lui achètera un de ces machins. »

Janie pinça les lèvres.

— « Votre conscience ne vous chatouille jamais ? »

Blotz partit d'un rire cynique.

— « S'il n'y avait pas des poires, il faudrait que je gagne ma vie en travaillant. Tandis que comme ça c'est le filon. Par exemple, une vieille femme d'un bled impossible n'a plus de nouvelles de son fils depuis qu'il est parti pour la ville et se fait du souci pour lui. Il ne répond pas à ses lettres. Un jour, elle voit mon annonce dans la gazette locale et elle m'envoie cinquante dollars pour le rechercher... Pourquoi me demandez-vous ça ? »

— « Parce que ma conscience me chatouille, moi. Chaque jour que je travaille ici, je me sens plus méprisable. »

— « Alors, laissez tomber, » dit Blotz avec un sourire.

— « J'y ai songé. Je pourrais au moins dormir la nuit. »

— « Mais vous ne mangeriez peut-être pas tous les jours. Il faut voir les choses en face, ma petite : personne n'emploiera un petit moineau bancal comme vous à moins d'être un gars au cœur tendre comme moi. Et on n'en trouve pas à tous les coins de rue. »

Le regard de Janie quitta le gros homme pour se porter sur la paire de vieilles béquilles appuyées contre le mur.

— « Oui, » dit-elle en commençant à taper la lettre pour Harris. « Oui, bien sûr. »

***

Le pouls de Mr. Blotz se remit à battre normalement, mais son regard restait rivé sur le morceau de papier vert qui portait les chiffres magiques $ 500 et le nom d'une banque de Denver.

— « Il a mordu, » dit-il d'une voix émerveillée. « Il a avalé l'hameçon. Puisse-t-il y avoir toujours des miracles et des poires. » Il frotta nerveusement ses grosses mains l'une contre l'autre. « Je ferais bien de porter ça à la banque et de l'encaisser avant qu'il se produise quelque chose. »

Une demi-heure plus tard, il était de retour et rangeait avec soin dans ses tiroirs des bouteilles du meilleur bourbon. Quand elles furent calées à son goût, il se renversa en arrière dans son fauteuil et posa les pieds sur son bureau.

— « Prenez une lettre pour Harris. »

Janie se munit de son bloc à sténo.

— « En-tête habituel. Euh... quelque chose comme ça : « *Comme suite à vos instructions, mes agents dans toutes les grandes villes ont été chargés de rechercher de petites boutiques qu'ils ne se souviennent pas d'avoir vues auparavant. Ils devront penser avant tout à des magasins en sous-sol avec des enseignes poussiéreuses en vitrine et une allure bizarre. S'ils en découvrent une, ils devront entrer immédiatement. Si un petit homme âgé sort du fond de la boutique et les presse d'acheter quelque chose, ils devront s'exécuter. En quittant la boutique, ils devront prendre soigneusement note de son emplacement et faire le tour du pâté de maisons. Si, à leur retour, la boutique a disparu, ils devront vous expédier immédiatement leur acquisition.* »

Blotz s'interrompit, prit une bouteille dans son tiroir et en fit sauter la capsule.

— « Terminez par quelques mots au sujet de gros frais imprévus. Si nous savons nous y prendre nous pourrons encore le pressurer. D'ici là, nous devrions avoir quelque chose de prêt à lui envoyer pour le cas où ce serait nécessaire. »

— « Quelle sorte de quelque chose ? demanda Janie.

— « Aucune importance. Allez faire un tour dans la Troisième Avenue et voyez dans quelque bric-à-brac. Choisissez un objet de petit format — pour réduire les frais d'envoi par la poste — et de vieux. »

La petite secrétaire se mit péniblement debout, jeta un manteau râpé sur son dos voûté et prit ses béquilles posées contre le mur, près de sa table de travail.

— « Ne mettez pas plus d'un dollar, » ajouta vivement Blotz.

Elle se dirigea vers la porte, puis se tourna vers lui et le regarda à travers ses verres épais qui paraissaient doubler le volume de ses yeux.

— « Alors ? » aboya-t-il.

— « Je n'ai pas un dollar. »

Une expression douloureuse sur le visage, il fouilla dans un vieux porte-monnaie. Il en tira à regret une pièce de vingt-cinq cents, puis une autre, et enfin une troisième.

— « Tenez, » dit-il, « voyez ce que vous pouvez faire avec soixante-quinze cents. »

*
* *

Blotz avait déjà mis à mal une de ses bouteilles quand Janie rentra en clopinant et plaça sur son bureau un petit paquet enveloppé dans du papier.

— « Pas de monnaie ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— « C'est bon, ouvrez-le, » coupa-t-il. « Voyons ce que Harris aura pour son argent. »

— « C'était une drôle de boutique, » fit-elle avec hésitation, « je me demande... »

— « Ne vous occupez pas, » dit Blotz. « Allez-y, ouvrez ça. »

Avec des doigts agités d'un léger tremblement, elle déchira le papier gris d'emballage. A l'intérieur se trouvait un petit cylindre en bronze corrodé qui, à première vue, ressemblait à un vieux morceau de tuyauterie. »

— « Vous avez payé ça soixante-quinze cents ? » dit Blotz d'un ton contrarié. « On vous a vue venir, ma petite. » Il prit le cylindre et le retourna dans sa main. A le regarder de plus près, il s'aperçut qu'il s'agissait d'un objet plus compliqué qu'il n'avait cru de prime abord. Sous l'épaisse patine verte, on discernait une série d'étranges caractères. A une extrémité il y avait un bouton moleté qui semblait fait d'un métal légèrement différent du cylindre proprement dit.

— « Qu'est-ce que c'est ? Je donne ma langue au chat, » demanda-t-il.

— « Je voudrais bien le savoir, » dit Janie avec un frisson.

Blotz fronça les sourcils et saisit le bouton. Il allait tourner celui-ci quand une pensée soudaine lui vint. Si le cylindre explosait ou s'il se produisait quelque chose d'aussi déplaisant ?

— « Tenez, essayez, vous, » dit-il à Janie. « Il paraît bloqué. »

Elle tendit une main tremblante, mais elle la retira aussitôt.

— « J'ai peur. L'homme de la boutique a dit... »

— « Prenez-le ! » gronda-t-il. « Quand je vous dis de faire quelque chose, vous n'avez qu'à le faire sans répliquer ! »

Avec une soumission craintive, elle prit le cylindre et tourna le bouton. Sur le moment, rien ne se produisit, puis, dans un étrange flamboiement, elle disparut. Blotz n'avait pas eu le temps de marquer sa surprise devant la pièce soudain vide que, déjà, elle était de retour. Ou sinon elle, du moins un fort acceptable fac-similé.

Elle aurait pu passer pour sa sœur ; il y avait entre elles un air de famille très prononcé. Mais la pitoyable déviation de sa colonne vertébrale avait disparu, de même que la bosse qui allait avec. Elle pesait trente livres de plus et tout ce poids supplémentaire était réparti aux endroits convenables. C'était une des plus belles créatures qu'on pût imaginer et Blotz, frappé de stupeur, ne pouvait s'arracher à sa contemplation.

Le premier geste de la jeune fille fut de retirer ses lunettes à verres épais et de les jeter dans la corbeille à papier. Le premier geste de Blotz fut de saisir une bouteille dans son tiroir. Il but plusieurs rasades, secoua la tête et frissonna.

— « C'est quand on est à moitié noir que les choses prennent une drôle de tournure, » marmonna-t-il. « Je vais rester assis ici les yeux fermés jusqu'à ce que je sois assez saoul pour voir de nouveau normalement. » Il compta lentement jusqu'à vingt tandis que la boule de feu qui était dans son estomac se gonflait en lui distillant jusqu'aux extrémités une sensation de bien-être. Puis, comme le cauchemar se dissipait lentement, il poussa un long soupir de soulagement et ouvrit les yeux.

Elle était toujours là !

Elle avait sur les lèvres un sourire étrange qui lui déplut.

— « Que se passe-t-il... D'où... ? » Les cordes vocales de Blotz cessèrent de fonctionner et il resta assis à trembler comme une feuille. Elle déposa le petit cylindre de bronze sur le bureau devant lui.

— « Tenez, » dit-elle doucement. « Vous pouvez y aller aussi si vous voulez. »

— « Où ça ? » s'enquit Blotz dans un souffle.

— « Je ne sais pas. C'est quelque part ailleurs, un endroit extraordinaire plein de machines qui ronronnent. Il y avait là un homme qui m'a demandé ce que je voulais et je le lui ai dit. Alors, il a procédé à un petit remaniement et me voici. »

— « De la magie, » fit Blotz d'une voix rauque. « De la magie noire, voilà ce que c'est. Mais... » Sa voix traîna et il n'acheva pas.

— « Mais vous ne croyez pas à la magie. Est-ce cela que vous alliez dire ? » Elle n'attendit pas la réponse. « Moi j'y crois. Les gens comme

moi sont obligés d'y croire. C'est notre seule raison d'espérer. Mais la magie a une façon originale d'opérer. Savez-vous à quoi j'ai pensé quand le petit bonhomme m'a demandé ce que je voulais ? »

Blotz humecta ses lèvres épaisses et secoua la tête comme hypnotisé.

— « J'ai pensé que, malgré ce qu'on pourrait croire, il y a toujours une chose sur laquelle on peut compter. »

— « Sans blague ? »

— « On finit toujours par récolter ce qu'on a semé. »

Blotz laissa échapper un rire nerveux.

— « Alors, et moi ? Pourquoi faut-il qu'un type ayant mon intelligence soit obligé de végéter dans une boîte de quatre sous comme celle-ci ? » Il se lança dans une diatribe d'une bonne minute, puis parvint à se contenir. Avec lui, l'alcool agissait comme un calmant. Après deux autres gorgées bues à la bouteille, il ne pouvait toujours pas considérer l'événement bien en face, mais, l'effet de surprise initial s'atténuant, il se sentait redevenir l'homme supérieur que ses qualités de flair et d'autorité avaient fait engager Janie plutôt que quelque dactylo moins expérimentée, mais plus féminine et plus aimable.

A mesure qu'il prenait conscience des changements physiques intervenus dans la personne de Janie, il jetait sur celle-ci des regards de plus en plus concupiscents. Les changements ne s'étaient pas appliqués à ses vêtements. La robe, qui avait suffi amplement pour le petit corps contrefait et décharné qu'elle avait occupé jusqu'à ces dernières minutes, menaçait de craquer sous la poussée des nouvelles courbes contre la fermeté desquelles le tissu se tendait.

— « Vous comprenez, Janie, » dit-il lentement, « du fait que c'est mon argent qui vous a fait obtenir ce que vous désiriez, je deviens en quelque sorte le propriétaire exclusif de votre personne. » Il empoigna le rebord de son bureau, se mit debout et s'élança vers elle. Quand il lui passa un bras flasque autour du cou, elle ne tenta pas de se dégager. Enhardi, il laissa glisser sa main et se mit à tripoter les boutons de son corsage.

— « Je ne ferais pas ça si j'étais vous, » dit-elle d'une voix étrange.

— « Mais vous n'êtes pas moi. C'est ce qui rend la chose si agréable pour nous deux. »

Ses doigts actifs étaient parvenus à défaire le premier bouton et ses lèvres épaisses se mirent en marche comme deux limaces jumelles sur la tendre courbe de son épaule.

Elle ne bougeait pas plus que s'il eût encore été à l'autre bout de la pièce.

— « Il m'a fallu plus de courage que je ne m'en serais crue capable, mais je lui ai demandé de me donner juste ce que je méritais. »

— « A qui ça ? Ah ! oui. C'est moi que vous aviez mérité, voyez-vous, mon enfant, » dit Blotz d'une voix épaisse en s'attaquant au second bouton.

— « Ç'aurait pu être vous, » dit-elle de la même voix distante. « C'est le risque que je courais. »

Le second bouton résistait obstinément. Blotz donna une secousse impatiente et le tissu usé se déchira dans ses mains. Comme si elle remarquait celles-ci pour la première fois, elle se libéra d'un mouvement brusque. Blotz poussa un grognement et chercha à la retenir, mais au même moment il éprouva une soudaine torsion, une douleur aiguë comme un coup de poignard dans la poitrine et, sans aucune transition, il se sentit tomber la tête la première. Il s'effondra contre le bureau et, dans sa tentative pour ne pas plonger à pic dans le noir, ses doigts boudinés, raclant la surface lisse du meuble, rencontrèrent le cylindre de bronze, et se refermèrent dessus. Tout en continuant de glisser, le visage congestionné, les yeux exorbités, il trouva et tourna le bouton moleté, par un réflexe automatique plus que par une volonté consciente. Sa chute cessa aussitôt et il se sentit transporté autre part. Il était de nouveau debout et la douleur avait disparu, mais, à l'exception d'un petit point rougeoyant en face de lui, il faisait plus sombre qu'en n'importe quel endroit où il se fût jamais trouvé.

— « Janie, » pleurnicha-t-il. « Janie. »

Des murs éloignés lui renvoyèrent le son métallique de sa voix. Il se tourna pour fuir, mais il n'y avait aucun endroit où se réfugier ; partout c'était l'obscurité complète. Il eut une vision soudaine de puits et de crevasses invisibles et resta là, comme pétrifié. Enfin, incapable de supporter sa propre immobilité, il s'avança avec précaution vers la minuscule tache de lumière, tâtant du pied, centimètre par centimètre, le sol inconnu qu'il foulait.

Finalement, il put toucher l'objet qui l'attirait et vit qu'il s'agissait d'un cercle froid et lumineux situé à hauteur de sa poitrine dans un mur d'acier poli. Comme il avançait le bras, la main qui tenait encore le cylindre de bronze partit d'elle-même en avant, entraînant son autre bras et le plongeant dans le cercle brillant. Il y eut un cliquetis de relais et des lumières éblouissantes se firent au-dessus de lui.

Il avait été bien avisé d'éprouver le terrain en marchant. Il était debout sur une passerelle qui enjambait à une hauteur vertigineuse une étendue de centaines de mètres carrés occupée par des machines vrombissantes. Il n'y avait pas de garde-fous ; seule une étroite bande métallique reliait quelque endroit perdu dans un lointain brumeux au mur de métal lisse qui lui faisait face. Une porte s'ouvrit devant lui en gémissant. Poussé par une force invisible, il en franchit le seuil et déboucha dans une grande pièce semblable à un caveau, aux murs couverts d'un nombre incalculable de minuscules ampoules clignotantes et de rangées superposées de commandes compliquées. Comme la porte se claquait derrière lui, une petite boule brillant d'un faible éclat bondit sur le sol dans sa direction, se dilata, papillota, et prit soudain la forme d'un petit homme au visage harassé, aux yeux caves et luisants et à la longue barbe blanche.

— « Eh bien, » dit-il impatiemment. « Parlez ! »

*
* *

La gorge nouée, Blotz resta sans voix une bonne minute. Quand il parvint enfin à faire fonctionner ses cordes vocales, tout ce qu'il parvint à émettre fut une série à peu près incohérente de *qui*, de *quoi* et de *comment*. Le petit homme l'interrompit d'un geste impératif.

— « Cessez de bafouiller, » dit-il d'un ton aigre. « J'en ai assez des bafouilleurs. Vous êtes le quatre cent trente-six mille trois cent cinquante-neuvième mortel à avoir mis la main sur une des clés et vous êtes aussi le quatre cent trente-six mille trois cent cinquante-neuvième bafouilleur. Le diable emporte les types des V. M. en tout cas ! »

— « Les V. M. ? » Blotz cherchait à gagner du temps pour mettre en ordre ses propres pensées. Ce qui le réconfortait, cependant, c'était l'idée que, pour fantastique que fût son aventure, Janie l'avait vécue avant lui. Et Janie s'était débrouillée d'une manière ou d'une autre pour décrocher la timbale. La première chose à faire, c'était d'obtenir une idée suffisamment précise de la situation pour faire évoluer celle-ci à son avantage.

— « Les Voies Mystérieuses. C'est un service spécial de notre Siège qui est chargé de rendre la vie plus compliquée aux Gardiens. Je suis un Gardien, » ajouta le petit homme d'un ton lugubre.

» Après que le Service des Récompenses et Punitions eut complètement automatisé son fichier, quelqu'un des V. M. a eu l'idée lumineuse qu'on devait laisser néanmoins aux humains une petite chance de bénéficier d'un traitement particulier. C'est pourquoi on a fabriqué quelques ustensiles comme celui qui vous est venu entre les mains et on les a éparpillés un peu partout. » Il eut une petite toux sèche. « Non pas que vous soyez beaucoup plus avancé une fois que vous en avez trouvé un. Tout ce qu'il vous donne, c'est le droit à un léger remaniement de votre avenir, et même cette opération est sous le contrôle de la Direction Générale. »

Les yeux de Blotz se plissèrent légèrement. Ainsi il avait droit à quelque chose. Il y avait en préparation quelque chose qu'on devait lui donner. Il pensa à la métamorphose soudaine de Janie et passa sa langue sur ses grosses lèvres.

— « La jeune fille qui était ici avant moi, » dit-il d'un ton pressant. « Ce qui lui est arrivé, est-ce cela que vous appelez un remaniement ? »

Le petit homme fit oui de la tête.

— « Et j'ai droit à la même chose ? Je veux dire que vous pouvez me donner l'aspect que je désirerais avoir au lieu de celui que j'ai ? »

— « Oui, mais... »

— « Il n'y a pas de mais, » interrompit brutalement Blotz. « Je veux ce à quoi j'ai droit. Vous allez vous mettre au travail sur mon avenir et l'arranger de manière que je reçoive autant d'avantages du côté masculin que Janie en a reçus du côté féminin. Et ajoutez-y un bon matelas de billets de banque pendant que vous y êtes. Moi, j'aime voyager en première. » Il réfléchit un moment, puis leva la main en un geste restrictif. « Mais ne commencez pas avant que je vous le dise. Ce n'est pas tous les jours qu'un type a la chance de se rebâtir de A à Z et je veux être sûr qu'aucun petit détail ne m'échappe. »

— « Mais, » continua le Gardien comme s'il n'y avait pas eu d'inter-

ruption, « un remaniement dans votre cas n'aurait pas grand sens. Quand votre cœur a flanché, juste avant que la clé vous amène ici, c'était un signe, l'annonce que la bande où sont enregistrés les événements marquants de votre vie touchait à sa fin. Quelques minutes après votre retour dans votre bureau, le rembobinage automatique se déclenchera et votre bande sera enlevée de l'appareil enregistreur et envoyée au Service des Récompenses et Punitions pour subir le traitement adéquat. »

Blotz s'était toujours considéré comme un athée — plus par un réflexe d'autodéfense que pour toute autre raison. La pensée que, dans quelque endroit, quelque puissance supérieure prenait note de chacune de ses mauvaises actions en vue d'un jugement futur était de celles qu'il n'avait jamais daigné envisager. Il préférait de beaucoup le sentiment d'immunité inhérent à la croyance que l'homme n'est rien de plus qu'une machine électrochimique qui revient à ses parties constituantes originales lorsqu'elle est définitivement usée.

Mais maintenant ! L'allusion du petit homme à un examen rétrospectif de ses actes était assez inquiétante pour surpasser le choc causé par l'annonce de sa mort imminente.

— « En quoi consiste le traitement appliqué à cette bande ? » demanda-t-il, mal à l'aise. « Que va-t-on me faire ? »

Au lieu de répondre, le Gardien s'approcha d'un panneau de commande et pressa sur une série de boutons. Aussitôt, un grand écran s'alluma au-dessus de sa tête.

— « La bande démarre d'ici. »

Il se produisit un papillotement sur l'écran, puis la lumière et les ombres se stabilisèrent et l'on vit apparaître une salle de maternité avec une femme en proie aux douleurs attachée sur une table.

— « Quel rapport avec moi ? » demanda Blotz.

— « Il faut bien que le Service des Récompenses et Punitions commence le traitement de votre bande quelque part. Dans votre cas, je suppose qu'on a pris des dispositions spéciales. »

On en avait pris. Quand Blotz se mit à pousser des vagissements, l'homme tendit la main et tourna un bouton. L'écran s'éteignit.

— « Vous en avez eu assez ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dit l'autre d'une voix sans timbre, « mais il faut que je sache. » Il frissonna. « Continuez, venez-en aux points importants. Rien ne pourrait être pire que ce que je viens de voir. »

Le Gardien fit ce qu'il demandait. Il y avait des choses qui pouvaient être pires. De beaucoup.

— « Pourquoi ? » murmura Blotz quand ce fut fini. « Pourquoi ? »

— « Parce que l'univers moral est aussi bien ordonné que l'univers physique. A chaque action correspond une réaction égale et de sens contraire, bien que retardée. »

Blotz luttait furieusement contre la crise de nerfs qui menaçait de l'engloutir. Toujours, dans le passé, quelque chose avait pu être tourné à son avantage. Il devait en être de même dans le présent. Il devait y avoir un moyen de reprendre la direction des opérations. Désespérément,

il passa en revue les événements du quart d'heure écoulé, essayant de trouver le point faible dans le tableau que le petit homme lui avait présenté.

Le remaniement ! La solution était dans le remaniement !

— « Ecoutez, » balbutia-t-il. « Vous *pouvez* changer les choses. Vous l'avez fait pour Janie. Pourquoi ne pouvez-vous revoir ma bande et en enlever tout ce qui est vraiment mauvais ? »

— « Parce que le passé ne peut se changer, » dit le petit homme avec impatience. « Le remaniement auquel vous avez droit ne s'applique qu'à l'avenir. Et comme je vous l'ai déjà fait remarquer, le vôtre est si limité que tout rectificatif que je pourrais y apporter aurait bien peu d'importance. »

Blotz aspira une grande bouffée d'air qu'il garda longuement dans ses poumons. Il ne pouvait se permettre de succomber à la panique. Pas maintenant. Mais comment s'en tirer ? En admettant que le passé ne pût être changé. En admettant que, une fois de retour sur la Terre, il ne lui restât plus qu'une demi-minute de vie. Comment faire alors ? Comment empêcher une bande de se terminer ?

Mettons qu'il ait installé un micro secret dans une chambre pour recueillir des preuves en vue d'une affaire de divorce et mettons qu'il ait tenu à ce que son enregistrement soit absolument intégral. Peut-être que s'il...

Naturellement !

***

— « J'ai un petit travail pour vous, » dit-il d'une voix qui chevrotait en dépit de tous ses efforts pour la contrôler. « Je veux que vous fassiez un petit raccord. »

Le petit homme le regarda, visiblement interloqué.

— « Un raccord ? »

Blotz était encore un peu ébranlé, mais il commençait à s'amuser.

— « Oui. Je viens de penser que si vous raccordiez une seconde bande à l'extrémité de celle qui est près de finir, je pourrais continuer à vivre. » Il fit un geste en direction de l'écran vide. « Et après votre petite séance de cinéma, continuer à vivre, c'est ce que je désire avant tout. Ce raccord, il est faisable, n'est-ce pas ? »

Ce fut le tour du Gardien de bafouiller.

— « Faisable ? Bien sûr. Mais je ne marche pas, » ajouta-t-il sans aménité. « D'abord, votre vieux corps est usé et il faudrait que je vous en trouve un autre. »

— « Et puis après ? La chose à laquelle je tiens, c'est mon *moi*, la partie de ma personne qui éprouve et qui pense, celle qui a la connaissance. » Un grognement perça dans sa voix. « Et ne me dites pas que vous ne voulez pas. C'est un ordre ! » Il agita le cylindre de bronze sous le nez du petit homme. « Je suis venu avec cet ustensile et j'ai eu droit au voyage gratuit. »

Il s'interrompit soudain et une expression menaçante se peignit sur

son visage. « Voyage gratuit ? Et pourquoi *un seul voyage* quand je peux continuer à changer de monture ? » Il éclata d'un rire triomphant. « Pourquoi pas autant qu'il me plaira si vous continuez à faire des raccords ? Ecoutez bien mes instructions. Chaque fois que la bande qui passe dans l'enregistreur sera sur le point de se terminer, je veux que vous en rajoutiez une nouvelle. Et faites en sorte que chaque corps que j'aurai soit robuste, sain et agréable à voir. Comme je vous l'ai déjà dit, j'aime voyager en première. »

Le petit homme semblait au bord des larmes.

— « Vous n'êtes pas chic, » dit-il. « J'ai déjà assez de mal comme ça et s'il faut que... »

— « Mais il le faut, » dit Blotz d'un ton mauvais. « Que ça vous plaise ou non, j'ai vaincu votre système. Moi, le chétif Al Blotz, le pauvre type habitué à vivre chichement de petites combines. Mais ça suffit. Ce qui a été enregistré contre moi dans le passé est de la gnognote comparé à ce qui est en préparation. Et vous savez pourquoi ? Parce que le Service des Récompenses et Punitions ne peut traiter mon cas avant que ma bande n'arrive au bout de sa course. Et elle n'y arrivera jamais. Jamais ! »

— « Mais... »

— « Allez ! Au boulot ! »

Le Gardien jeta les bras au ciel en signe de défaite.

— « Ça va me faire du travail supplémentaire, » dit-il tristement, « mais si vous in... »

— « Certainement que j'insiste, » dit Blotz, serrant fermement le cylindre dans sa main. « Vous pouvez dire au Service des Récompenses et Punitions d'aller se faire traiter lui-même. J'ai trouvé la combine. »

***

La petite machine dans laquelle passait la bande de Mr. Blotz hésita un instant en arrivant au raccord, puis elle fit entendre un fort déclic et se mit à fonctionner sur la nouvelle section de bande.

CLIC !

Il se réveilla en sentant sur sa poitrine quelque chose de lourd qui émettait un sifflement de colère. Blotz — qui n'était plus Blotz à s'en tenir à son aspect extérieur — ouvrit des yeux pleins de sommeil et regarda avec stupeur la hideuse tête triangulaire dressée, prête à frapper.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu attendais de la visite, Carl ? » Une nuance de joie sauvage perçait dans la voix calme venant de l'autre côté du feu de camp.

Blotz voulait plaider avec l'autre, l'implorer de le sauver, mais il n'osait risquer le plus petit mouvement de lèvres. Le serpent était en colère ; le moindre geste et il frapperait.

— « J'allais te tuer, Carl, » continua la voix calme. « J'allais damner mon âme immortelle pour débarrasser le monde de toi, mais maintenant c'est inutile. Je ne suis qu'un spectateur. Avant peu il faudra que tu bouges. Quand tu vas bouger, ce qui se passera sera horrible, mais ça ne durera

pas plus de quelques heures. C'est plus que tu n'en as accordé aux autres. Rappelle-toi ma sœur, Carl ? Et combien de temps elle a souffert. »

Le mouvement involontaire qui était le prélude à l'agonie fut accompagné d'une impression momentanée de soulagement. Avant longtemps ce serait du moins fini. Mais avec la convulsion finale il se produisit un

CLIC !

Il suffoquait. D'un coup de pied nerveux il remonta à la surface et cracha l'eau salée teintée de sang qui lui remplissait la bouche. A sa gauche, des débris dansaient à la surface de la tache d'huile qui marquait l'endroit où son yacht venait de s'engloutir. Il se mit à barboter en tournant en rond sans fin, incapable de nager efficacement à cause de la côte cassée qui lui entrait dans le poumon. Il s'écoula presque une heure avant que la première nageoire dorsale noire vînt décrire un cercle autour de lui.

*
* *

Le Gardien bâilla en cherchant des yeux un autre morceau de bande à ajouter à celle qui touchait à sa fin. Jeune, bien portant, fort et beau... il y avait assez de bouts dépareillés traînant partout pour rassurer Blotz. La machine pouvait bien tourner un million d'années, il ne risquait pas de perdre la vie...

... mais de *ne pas* la perdre. Et cela, c'était différent.

CLIC !

(Traduit par Roger Durand.)

NUMÉROS ANTÉRIEUREMENT PARUS

Nous sommes à la disposition de nos lecteurs qui désireraient se procurer les numéros de « **FICTION** » antérieurement parus pour les leur adresser sur demande.

Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés. N'attendez pas que d'autres le soient !

Envoi contre virement postal (C.C.P. OPTA 1848-38) ou tout autre mode de règlement à votre gré, sauf contre remboursement, au prix de 120 francs par numéro jusqu'au n° 50 inclus et 140 francs à partir du n° 51. (Étranger : 145 F et 165 F.)

Les naufrageurs

par ARCADIUS

Sous le pseudonyme d'Arcadius, se dissimule un jeune auteur français (26 ans) qui débute aujourd'hui dans la science-fiction, après en avoir eu la révélation dans les bandes dessinées des journaux d'enfants d'avant-guerre (comme presque tous les fans *de sa génération !). N'y a-t-il pas d'ailleurs, dans sa nouvelle, comme le souvenir poétisé et enjolivé de Guy l'Eclair ? Il nous semble en tout cas que le genre traité par Arcadius mérite l'attention des amateurs, en tant que spécimen intelligent d'une forme de* space opera *imagée et pittoresque.*



D'ABORD perçue comme un simple point noir dans le ciel immense, la fusée se précisa peu à peu. De la plate-forme où ils se tenaient tous les cinq, ils entendirent le hululement syncopé du moteur. Les quatre hommes essayaient encore d'espérer, mais Richard, le chef de l'expédition, eut un serrement de cœur : cette fois encore, la fusée était perdue.

A mesure qu'elle se rapprochait, en effet, elle accusait un vol irrégulier. Les tuyères crachaient un feu saccadé. Elle sembla un moment foncer vers la base, puis elle fit brusquement volte-face, sembla chercher sa route. Soudain elle s'abaissa vers la surface de la planète. En un éclair, ils avaient eu le temps de voir tout un flanc de la fusée déchiqueté, et comme rongé d'une rouille noire sur les bords de la déchirure.

La gorge serrée d'émotion, ils la virent piquer vers le sol et disparaître dans l'atmosphère épaisse qui stagnait en bas. Une détonation formidable secoua les couches d'air.

— « Décidément, » fit Lionel, « pas de chance. Ça fait la troisième qui dégringole. Il doit y avoir du relâchement dans la fabrication des moteurs. »

Il essayait de cacher sa peine sous une gouaille indifférente. Sans dire un mot, Richard se dirigea avec lui vers la salle d'observation.

Ils descendirent l'escalier et y pénétrèrent. Dans l'obscurité, le téléspectrographe qu'on avait négligé d'éteindre portait encore ironiquement sur son écran brillant en sténo interplanétaire :

« Arrivons dans 6 heures. Tout va bien à bord. Signé : F G-75. »

Richard l'éteignit d'un geste brusque et braqua le périscope à projection vers le point de chute de la fusée. Sur la table blanche qui servait d'écran, se révéla le sinistre paysage qui s'étendait à 200 mètres au-dessous de la base.

© 1958, *by Fiction and Arcadius.*

Comme dans un abîme sous-marin, des champignons monstrueux et des algues croupissaient dans l'atmosphère de gaz carbonique. Rien que de regarder cela donnait à Richard une sensation d'étouffement. Enfin ils virent au fond de cette affreuse vallée le trou béant et noir que creuse une fusée qui s'abat. Richard serra la vis sans fin et l'image s'agrandit : il leur sembla plonger dans le cratère. Au fond, la fusée gisait, contorsionnée. Le matricule F G-75 achevait de s'effacer sous la lente montée de la rouille noire. La déchirure de la coque, d'où s'échappait encore une fumée bleuâtre, révélait un intérieur noir et les appareils noircis eux aussi. Certains avaient subi une étrange transmutation et semblaient être devenus de verre translucide.

— « Cette fois encore, pas de cadavres, » dit Richard. « Si seulement nous pouvions descendre dans la couche de gaz carbonique, nous pourrions vérifier de plus près. Mais il semble bien qu'il n'y ait pas trace de corps. »

— « Oui, cela est curieux, » dit Lionel. « Et aussi ce truc bizarre : ces objets qui semblent vitrifiés. Je me demande ce qui peut provoquer ça. Peut-être un gaz répandu dans l'atmosphère de la planète. »

— « Je ne sais pas. Ce n'est pas la première fois que je vois une fusée naufragée, mais les trois qui ont sombré sur Vénus ne ressemblent pas aux épaves que j'ai vues sur la Terre, ni même sur Mars. Il est vrai qu'on ne sait jamais ce qui se passe exactement dans ces cas-là, » ajouta Richard avec un accent plein de lassitude.

Tous deux imaginèrent en silence les passagers regardant avec angoisse la progression de la catastrophe ; les objets qui commencent lentement à se déformer à l'intérieur, puis cette rouille noire engendrée par les gaz sidéraux quand ils s'infiltrent dans la coque d'une fusée. Et par-dessus tout, l'atroce impression qu'il n'y a rien, strictement rien à faire...

— « Evidemment, » dit Lionel, « ce n'est pas une panne de voiture. On ne peut pas descendre de la fusée pour la réparer. Il n'y a pas de pompes pour ce genre de voie d'eau. Et quand on est au milieu de l'espace, sans relais proche... »

— « Oui, surtout si le pilotage cybernétique est atteint en premier. En ce cas-là, impossible de changer la direction. »

Puis Richard réfléchit, accoudé sur la table-écran :

— « Depuis six mois que nous avons abordé ici, aucune fusée n'a pu parvenir jusqu'à nous. C'est quand même extraordinaire. Je me demande parfois si notre présence ici sert à quelque chose. Poste d'observation sur Vénus paraît-il ! Alors que nous sommes absolument incapables de bouger de notre perchoir ! »

Ils sortirent tous deux du poste d'observation et montèrent vers le bureau de Richard. Dans l'escalier ils croisèrent un petit homme chauve, sanglé dans son uniforme de colon interplanétaire.

— « Charles, » dit Richard, « télégraphie à la Terre la nouvelle. »

— « Même formule que pour les autres ? »

— « Eh ! oui. Même formule que pour les deux autres. Que pourrait-on y ajouter ? »

Ils entrèrent dans le bureau et Richard s'assit découragé dans un

fauteuil. Il regarda par la grande baie l'atmosphère dense de Vénus. La fusée qui les avaient amenés, eux, les cinq hommes envoyés par le Centre de Recherches interplanétaires en expédition pour étudier la planète, se dressait au sommet du rocher au flanc duquel s'accrochait la base. Richard contempla leur situation : l'océan de gaz carbonique où croupissaient 200 mètres plus bas la végétation, la couche d'air au niveau de laquelle se trouvait la base et au-dessus d'eux la couche d'hélium, si dense qu'elle cachait la forme du soleil. Au loin se dressaient les formes énormes, semblables à des menhirs noirâtres, des quartiers de montagne qui parsemaient le sol de la planète, identiques à celui sur lequel se trouvait la base.

— « Evidemment, » dit Lionel, « on aurait pu penser que Vénus était une planète plus intéressante. Dire qu'il y a sur Terre des gens qui nous envient d'être ici ! Moi, j'ai plutôt l'impression d'habiter un chalet en haute montagne. De plus nous sommes immobilisés. Impossible de descendre à la surface, nous n'avons pas de scaphandre contre le gaz carbonique, tout juste ceux qu'il faut pour les espaces interplanétaires ou les gaz comme l'hélium. Et puis cette végétation monotone et monstrueuse. Pas de vie animale, à part quelques mollusques. Et pour autant qu'on ait pu voir durant nos rondes autour de la planète, c'est exactement la même chose partout ! Très distrayant ! »

Richard hésita un moment en tirant sur un gros cigare, puis dit :

— « Il y a une chose qui m'étonne quand même : cette transformation en verre opaque dans les épaves. Je me demande d'où elle peut provenir. De la couche d'hélium ? Peut-être est-ce des bactéries naissant et se développant à la faveur du contact entre le métal des fusées et l'hélium, ou les gaz interplanétaires. J'ai remarqué en outre que les fusées ne doivent pas être loin de l'atmosphère de Vénus quand elles sont endommagées. »

Il réfléchit puis, saisi d'un soupçon subit, il ouvrit un tiroir et en sortit de larges photos qui représentaient les deux fusées échouées précédemment.

Lionel et lui se penchèrent sur les épreuves que Richard avait fait prendre comme l'exigeaient les réglementations interplanétaires.

— « C'est curieux, » dit Lionel au bout d'un moment, « la rouille vitrifiante a l'air de se propager en sillons ! »

Ils regardèrent les photos attentivement, les comparant.

— « Nous aurions dû plutôt comparer ces deux sortes de rouille, » dit Richard. « C'est peut-être un problème chimique bien vain à côté de notre situation et de ce massacre de fusées, mais cela pourrait bien nous éclaircir sur la composition des couches supérieures. »

Il appuya sur le téléphone intérieur. Une voix grésilla :

— « J'écoute. »

— « Robert, voulez-vous prendre au périscope des photos des précédentes épaves ? »

— « Entendu. »

Quelque temps après, Robert montait les nouvelles épreuves. Richard et Lionel se penchèrent dessus avec avidité, les comparant aux anciennes.

La rouille noire avait peu à peu complètement rongé les deux épaves précédentes. Quant à la vitrification, elle était restée stationnaire.

— « Bizarre, » dit Richard. « Il faudrait que nous puissions atteindre ces épaves pour examiner en quoi consiste cette vitrification. Il nous aurait fallu des scaphandres. J'ai aussi remarqué une chose : c'est que le point de chute des fusées s'est rapproché au fur et à mesure. Pourtant le chemin qu'elles empruntent est toujours le même. C'est illogique. »

A mesure qu'ils parlaient, la nuit commençait à tomber. Rien ne bougeait dans la base. Les autres membres de l'expédition avaient dû aller se coucher. Richard s'étira et regarda par la baie les grands quartiers de montagne qui se noyaient dans l'obscurité. En levant le regard, il voyait le fuseau de l'astronef et près de lui, la longue mitrailleuse qui avait été installée à tout hasard, quand ils ne savaient pas encore quels êtres ils allaient rencontrer. Cela se découpait contre l'immense ciel gris et blanc, nuageux. Ils eurent brusquement tous deux l'impression d'être perdus à une époque géologique reculée, quand les hommes n'existaient pas encore. Ce monde étrange semblait écrasant.

— « Et si nous allions regarder la fusée de près ? » dit soudain Lionel. « Si la vitrification s'était opérée en elle à notre insu ? Il y a longtemps qu'on ne l'a pas visitée. »

Dans la pénombre, sa voix résonnait étrangement. Le vaste espace extérieur leur sembla soudain menaçant, l'aspect tranquille du paysage sournois, la familiarité du bureau ridicule et d'une sottise inconsciente.

Richard se leva brusquement, eut une hésitation de respect humain, puis ouvrit la porte. Lionel le suivit.

Ils se retrouvèrent dehors, sur l'immense chemin suspendu qui faisait le tour de la base. La nuit était fraîche et paisible. Ils regardèrent tous deux la fusée qui se dressait au sommet du rocher.

— « Nous allons rarement au faîte de la roche, » dit Richard. « Pourtant il est à la hauteur du toit. Nous avons trop pris l'habitude de vivre dans les étages inférieurs. Fais une tournée d'inspection en haut, Lionel, ce ne sera pas superflu. Je vais aller examiner la fusée. »

Lionel rentra à l'intérieur pour prendre l'escalier qui menait au sommet de la base. Richard suivit le chemin jusqu'à son extrémité et gravit l'échelle qui menait à la fusée.

Elle se dressait comme une tour gigantesque. Rien ne bougeait à l'intérieur quand il y pénétra. Il alluma la lumière. Cela évoquait l'intérieur d'un sous-marin. Richard parcourut la chambre de contrôle, la salle de séjour, et même les soutes à bagages et à vivres. Nulle part trace de vitrification... Il respira et sentit son inquiétude se dissiper. Il sortit et redescendit l'échelle. La base semblait rêver dans la nuit, ses fenêtres brillant sous les étoiles. Au-dessus et au-dessous d'elle, le vide se creusait, Lionel devait être en train d'inspecter les étages supérieurs pendant que les trois autres hommes dormaient. Tout cela était calme et rassurant.

Soudain il entendit un bruit mou qui semblait venir du toit. Il leva les yeux. Quelque chose de lumineux brilla l'espace d'un éclair au sommet de

la base. Que se passait-il ? Un des générateurs électriques qui avait dû se détraquer, sans doute.

Il traversa en courant le chemin, s'engouffra dans la base et monta l'escalier intérieur.

Il se trouva dans les pièces du dernier étage qui servaient de soutes et où se trouvaient les appareils électriques. Il tendit l'oreille pour savoir où était Lionel. Sous la lumière froide des globes, les portes s'alignaient. A un détour du couloir resté éteint, quelque chose bougeait.

— « Pourquoi Lionel n'allume-t-il pas ? » se dit-il. « Il a dû provoquer une panne et être en train de la réparer. »

Il enfila le couloir. Une porte s'entrebâillait sur une pièce sombre. Richard la poussa.

Dans la vaste pièce éclairée par un vasistas ouvert, quelque chose d'immonde, étrangement lumineux, était accroupi, remuant faiblement.

Richard se rua dehors et courut au bout du couloir allumer la lumière. Il appela Lionel tandis qu'il cherchait son pistolet dans sa gaine : il l'avait oublié dans son bureau.

Lionel arriva, alarmé par le cri de Richard.

— « Qu'est-ce qu'il y a dans la chambre ? » demanda celui-ci.

— « Quoi ? Quelle chambre ? »

Ils restèrent immobiles, tendant l'oreille. Dans le silence de la nuit, un bruit mou et régulier, comme d'une masse retombant continuellement, venait de la chambre. Après une hésitation, ils se dirigèrent vers celle-ci.

Ils n'eurent pas besoin d'y entrer. La chose qu'avait aperçue Richard en sortait.

Dans la pénombre du couloir, elle était parfaitement visible, comme si elle eût été éclairée par un projecteur. Un halo de lumière tremblant et glacé l'entourait, semblant être sa respiration, et qui transmuait les objets en une sorte de matière brillante comme du verre. La porte derrière elle était à moitié déformée. Cela ressemblait vaguement à une grosse limace dont on eût pu voir l'organisme par transparence. Cela progressait à l'aide de trois longs membres décharnés qui tâtaient le terrain. L'être se haussait dessus avec effort comme sur des béquilles et retombait mollement, se rehaussait, retombait, avec la lenteur aveugle d'un crabe.

Les deux hommes, un instant pétrifiés d'épouvante, se ruèrent dans l'escalier. Ils virent derrière eux les longs membres tâtonnants ramper sur le plancher du couloir. Puis ceux-ci atteignirent les barreaux de la rampe qui se déformèrent et devinrent transparents. L'animal passa ses membres à travers les barreaux de l'escalier, ils errèrent dans l'espace à la recherche d'un point d'appui. Leurs gestes hésitants barraient le détour de l'escalier que les deux hommes allaient franchir. Ils se plaquèrent contre la muraille. Retenant leur respiration, ils virent les pattes hideuses effleurer le mur au-dessus d'eux. Puis elles saisirent les marches qu'ils avaient déjà parcourues et l'animal reprit sa progression.

Ils se ruèrent vers la voie libérée et dévalèrent au rez-de-chaussée. Levant la tête, ils virent la clarté des objets contaminés qui éclairait la cage de l'escalier. Lionel fit retentir le signal d'alarme, qui fit surgir les hommes

mal réveillés de leur chambre. Richard fouilla fébrilement dans les pièces à la recherche des armes. Ils entendirent le raclement que produisait les membres de l'animal contre les marches de l'escalier au-dessus de leurs têtes.

Tapis dans les encoignures et surveillant le bas de l'escalier, ils attendirent, le doigt sur la détente. Soudain un fracas se fit entendre. L'animal était tombé dans la cage de l'escalier.

Ils le virent apparaître au détour des marches, descendant à tâtons. Son corps tombait à droite et à gauche laissant derrière lui une longue balafre semblable à du verre métallisé. Enfin il arriva sur le sol. Il semblait un peu étourdi. Manifestement, il ne savait où il était. Il était dans un monde nouveau pour lui, un monde qu'il transformait et assimilait au fur et à mesure par son contact et sa respiration.

Un feu nourri éclata. Les balles en passant dans l'auréole se transformaient en gouttelettes rouges qui rebondissaient sur la masse visqueuse. Alors ce fut la panique. Les hommes sautèrent par les fenêtres de la base sur les chemins de ronde.

Richard courait. Où aller ? Sous lui, il devinait le gigantesque précipice tapissé d'algues. Soudain il trébucha et tomba. Il se releva sur les mains. Il avait dû se tordre une cheville. Il se retourna et vit, se détachant sur le gris de la nuit, l'être qui avançait en trébuchant, dans la lueur tremblante des objets contaminés. Un, deux... trois, péniblement les membres s'étiraient lentement, se repliaient brusquement dans la chute du corps. L'être, après avoir tourné lentement sur lui-même, se dirigea vers lui.

Richard vit la zone de lèpre lumineuse progresser vers lui. Le chemin de ronde résonnait sous les chocs sourds de la masse qui retombait. C'était fini... Il pensa avec horreur à son corps se vitrifiant au contact glacé de l'auréole du monstre.

Soudain une voix cria très loin au-dessus de sa tête : « Plaquez-vous au sol, capitaine. » Il se ramassa complètement sur lui-même et attendit. De sa position, il vit le long canon de la mitrailleuse du toit se braquer et son large tambour qui contenait les balles à charge combustible se mettre brusquement à tourner. Le monstre chavira sous la décharge. Il s'éleva dans un sursaut à quelque distance du sol et sembla un moment flotter dans les airs. Puis il s'agrippa à la porte de la base et bondit d'un seul coup à l'intérieur où il disparut. La base resta un moment silencieuse et obscure. Puis le toit s'illumina, se souleva, se troua. Une patte, puis la masse de l'être se jucha sur le sommet du mur, parmi les décombres de la toiture. Les membres se déployèrent et lentement, comme s'il nageait, l'être s'éleva dans l'espace jusqu'à ce qu'on le perdît de vue dans la nuit.

*
* *

— « Tu es sûr de ce que tu racontes ? »

— « Absolument sûr, » dit Robert. « Je suis certain qu'il était quasiment mort quand il s'est envolé. »

— « En tout cas, » reprit Richard en s'adressant aux quatre hommes

qui s'étaient réunis le lendemain matin dans le living-room, « il est évident que la vitrification qu'il a laissée sur son passage est celle même qui se trouve dans les épaves. Les fusées ont donc bien été attaquées par lui, ou par des êtres de son espèce. »

— « Mais comment expliquer ce genre d'alchimie ? »

— « Très simplement, » dit Charles. « J'y ai réfléchi. Je ne suis pas le biologiste de l'expédition pour rien. Nous nous trouvons simplement en présence d'un être qui ne vit pas dans le même milieu chimique que nous. Vous avez vu d'ailleurs qu'il avait l'air complètement perdu. Cet animal respire des gaz et a un métabolisme complètement différent d'un être humain. Cela ne doit pas vous surprendre. Regardez simplement les plantes qui vivent en bas dans le gaz carbonique. Plus simplement, songez aux poissons sur notre vieille Terre. Pour lui, il était dans la position d'un poisson dans l'air. Il étouffait. Que cherche-t-il ici ? Comment s'est-il trouvé à la base ? En tout cas, il se trouvait hors de son milieu. Quand à ce pouvoir de transmutation qui nous paraît effrayant, c'est une simple métamorphose chimique inévitable. »

— « A-t-on analysé les objets vitrifiés ? »

— « Je l'ai fait, » dit Charles. « Autant que j'ai pu voir, car je vous avouerai que je ne m'en suis pas trop approché ; il y a dedans différents gaz rares comme du crypton et de l'hélium. »

— « Ils doivent avoir leur gîte sur un des rochers, » dit Lionel. « Mais où ? Peut-être vivent-ils dans la couche carbonique, si vraiment ils proviennent d'un milieu chimique différent. Mais comment peuvent-ils capter les fusées ? Oui, en volant peut-être. Mais il me semble qu'ils vont chercher cela drôlement loin. Et pourquoi d'ailleurs notre fusée n'a-t-elle pas été attaquée ? »

Richard regarda Lionel comme s'il avait une idée et ouvrit la bouche. Il fixa l'espace qui s'étendait au-dessus des rochers. Soudain ils entendirent un choc mou sur le toit.

— « Encore un ! » cria Jacques.

Ils se précipitèrent dehors. Plusieurs êtres, semblables à celui qu'ils avaient vu la veille, fonçaient lentement à travers l'air épais. L'un d'eux rampait sur le toit. Charles grimpa l'escalier qui menait à la mitrailleuse et s'y installa. Avec de grands mouvements souples, prestes comme des salamandres dans l'eau, les êtres jaillissaient d'un point du ciel et tournoyaient autour de la base. Leur longue queue ondoyait. Bien qu'ils semblassent d'une agilité extraordinaire, leurs mouvements, à mesure qu'ils se rapprochaient, devenaient plus lourds. Celui qui était sur le toit, déchiqueté par une balle, roula et tomba sur le chemin de ronde, où il resta étourdi. Un autre reçut une décharge et sembla se transformer en flamme, ses contours se déchiquetèrent et rosirent sur les bords. Il s'envola brusquement dans les airs avec la rapidité d'une fusée. Les autres êtres le suivirent vers le point mystérieux du ciel d'où ils étaient venus, dans le bruit des coups espacés et réguliers de la mitrailleuse qui semblaient ceux d'un marteau géant qui pilonnait la base. Charles tourna l'arme vers l'être qui se tordait sur le chemin de ronde pour l'achever.

L'alerte était finie. Tout joyeux d'avoir repoussé l'assaut aussi facilement, les explorateurs redescendirent vers le chemin de ronde et s'approchèrent précautionneusement de l'animal qui agonisait. Faisant cercle autour, ils le regardèrent, propageant sa transmutation en souffles saccadés qui, à mesure qu'il perdait la vie, diminuaient de virulence. Puis il se convulsa, ses pattes se raidirent et soudain il décolla lentement du sol.

Tous reculèrent, croyant à un suprême sursaut de l'animal. Mais Richard se précipita vers un rouleau de corde qui traînait près de la fusée et enserra une des pattes dans un nœud coulant en criant :

— « Empêchez-le de s'élever ! »

Tous se ruèrent pour l'aider à maintenir l'animal. Dix mains se crispèrent sur la corde. De la masse du corps, deux bulles rosées sortirent lentement et s'élevèrent dans l'air. Personne n'osait toucher l'animal, bien que celui-ci semblât inerte. La corde elle-même qui aurait dû être transmuée ne présentait que quelques traces de vitrification. Les longs membres ondoyaient verticalement.

Richard attacha l'extrémité libre de la corde à la rampe du chemin de ronde. Les hommes lâchèrent l'animal et la corde se tendit. L'animal ressemblait à un ballon captif.

— « Biologiste, expliquez-moi cela, » cria Lionel. « Il a l'air on ne peut plus mort, et pourtant il vole. »

Charles regarda ahuri. Richard scruta l'horizon comme s'il cherchait le fameux repaire, puis il explosa :

— « Naturellement ! Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ! »

— « Quoi ? Quoi donc ? » demanda-t-on autour de lui.

— « J'ai compris ! C'est lumineux ! Nous avons fait l'erreur de croire que la vie animale ne pouvait se trouver que *sur le sol de la planète*. Or nous n'avons trouvé que des végétations insignifiantes. »

— « Et alors ? »

— « Eh bien mais, réfléchissez : qu'est-ce que la planète, sinon une superposition de couches gazeuses, d'*océans* de gaz l'un sur l'autre ! Nous-mêmes, que sommes-nous ? Des animaux qui vivent au fond d'un océan d'air ! Or qu'y a-t-il juste au-dessus de la couche d'air ? La couche d'hélium ! C'est de là que proviennent les animaux. *Ils vivent dans la couche d'hélium exactement comme un poisson vit dans l'eau.* Pour eux, l'hélium est leur élément, et la couche d'air où nous vivons un océan. C'est pourquoi ils se maintiennent naturellement dans l'espace et que, même morts, ils remonteront dans leur milieu naturel, la couche d'hélium. Avez-vous remarqué comme ils nagent mieux (je dis nager, car ils ne volent pas comme des oiseaux du tout) quand ils sont loin de la base que quand ils s'en rapprochent ? C'est que lorsqu'ils en sont près, ils doivent se mouvoir dans l'air qui est trop dense pour eux. Ils nous considèrent comme nous considérons les crabes qui vivent au fond de l'eau : ils plongent pour arriver jusqu'à nous à travers l'océan d'air. C'est pourquoi ils attrapent si facilement les fusées, puisqu'elles passent à travers la couche d'hélium. C'est pourquoi ils ont un aspect si translucide : ils sont d'une densité moindre,

c'est pourquoi aussi celui qu'on a trouvé dans la base était ahuri : exactement comme un homme bloqué dans une maison engloutie. »

Ils restèrent tous stupéfiés devant l'explication de Richard.

— « Comment nous en défendre alors ? » dit Robert. « Nous sommes en état d'infériorité. Ils doivent cependant avoir un repaire aussi ténu qu'eux-mêmes, puisqu'ils viennent d'un point du ciel. Ils doivent aussi se nourrir de cadavres humains. Ils ont dû à mon avis petit à petit remarquer où se dirigeaient les fusées et finalement ils nous ont rendu visite. Comment les combattre ? »

Richard cependant était allé prendre un scaphandre contre l'hélium et, tout en s'en vêtant, continuait à parler.

— « Je vais aller repérer leur nid. Ensuite nous télégraphierons à la Terre son emplacement pour qu'elle nous envoie des fusées de bombardement. »

— « Et comment y arriveras-tu ? Tu ne vis pas dans l'hélium, toi ; même si tu as un scaphandre qui peut t'y faire vivre, tu ne te soutiens pas dans ce milieu-là ! » remarqua Jacques.

— « Non, bien sûr, pas moi. Mais le cadavre, oui. Et la question est très simple : il tend à remonter dans la couche d'hélium. Je n'ai qu'à m'y fait traîner par lui, ce qui sera facile, car à cinq on a déjà du mal à le maintenir au sol. »

Il s'arrêta de parler, ayant fixé son casque. Puis il s'attacha avec la corde au cadavre. Robert dénoua la corde et l'animal commença à tournoyer lentement puis s'éleva à travers l'espace.

*
* *

Bien que la sensation d'être emporté dans les airs fût extraordinaire, Richard ne laissa pas d'être inquiet en voyant le rocher où se trouvait la base, puis les autres rochers devenir troubles comme des pierres vues sous l'eau et finalement disparaître dans l'épaisseur de l'atmosphère. Il était maintenant dans la couche d'hélium. Juché sur le cadavre flasque comme celui d'une méduse, il scrutait avec angoisse l'horizon pour voir apparaître le repaire.

Il pensa que si un astronaute passait en ce moment, il le prendrait pour Roger chevauchant un hippogriffe et il se mit à rire pour lutter contre sa peur, car à mesure qu'il montait, il ne distinguait rien. Il lui semblait être perdu dans l'espace.

La montée durait et donnait une sensation de rêve. Soudain il lui sembla que le cadavre s'assombrissait. Que se passait-il ? Il leva la tête, vers l'abîme du dessus, et ne put retenir un cri d'étonnement.

A quelques centaines de mètres au-dessus de lui, quelque chose d'énorme flottait dans les airs. Mais à mesure qu'il montait, il distinguait des formes de plus en plus précises. Cela ressemblait à une monstrueuse boucle d'or rouge. Peu à peu des êtres semblables à celui qu'il chevauchait se précisèrent, grouillant autour de l'étrange construction dont l'ombre portée obscurcissait le cadavre qui servait à Richard de monture.

Un coup de vent poussa celui-là de côté et Richard put voir l'étrange chose de flanc.

On aurait dit une immense ville flottant dans l'atmosphère. Elle était en effet semblable à une citadelle, avec ce qui semblait être des remparts, des quais, des bâtisses. Mais une ville réduite à sa carcasse, comme une ville bombardée, car tout y était percé à jour. Cette étrange fourmilière formait comme un anneau : le centre en était absent, des quais y surplombaient le vide. Le tout ressemblait, par l'irrégularité des détails, à la coquille d'un mollusque ou à un rocher de corail qui eût par hasard la forme d'une ville.

Etait-ce vraiment les habitants de Vénus et leur cité ? se demandait Richard, scrutant angoissé le fourmillement intense de la ville, où les êtres grouillaient et tournoyaient comme des guêpes autour de leur nid, ou n'était-ce que des sortes de guêpes ou de castors ? Comment avaient-ils pu créer cette ville ?

Des courants d'hélium roses et safranés serpentaient à cette hauteur. Le cadavre fut pris par l'un d'eux, zigzagua, s'éloigna puis revint vers la cité. Richard vit à quelques dizaines de mètres de lui les murailles, formations irrégulières toutes en arrondis, qui brillaient comme une nacre rouge. Le courant poussa le cadavre sous la cité. Il se coinça sous un des quais. Dissimulé dans l'ombre, Richard se tenait coi. Des êtres opalins plongeant vers les régions inférieures le frôlèrent presque en passant. Il eut un moment d'inquiétude, lorsqu'il vit un des êtres progresser au-dessus de sa tête comme une mouche sur un plafond, furetant comme une fourmi, puis s'éloigner. Richard comprit alors que les habitants de cette étrange cité étaient aveugles.

Il prit la corde et attacha le cadavre à une anfractuosité. La matière dont était faite la cité était irrégulière comme de la roche et avait la consistance du bois pourri. Richard se hissa à la surface d'un rétablissement. Il se trouva assis sur un quai. Autour de lui, les êtres grouillaient. Le sol vibrait sous le choc des habitants qui abordaient ou le repoussaient pour prendre leur élan.

La ville découpait son architecture irrégulière sur le ciel. Les quais étaient lisses comme du verre fondu. Des arches monumentales, des plans inclinés supportaient les êtres, tantôt nageant, tantôt perchés, tantôt se laissant glisser dans la couche d'air inférieure comme des feuilles mortes.

Richard erra quelque temps dans cette formation, ne sachant que faire. Les êtres qu'il croisait semblaient affairés à quelque tâche mystérieuse et urgente, qu'il ne pouvait deviner. Aucun des habitants ne semblait avoir détecté sa présence dans la cité et Richard ne comprenait pas comment les assaillants de tout à l'heure avaient pu trouver la base. Quel intérêt avaient ces êtres à attaquer les fusées et à dévorer les pilotes, ainsi qu'il était évident maintenant ?

Il observait intensément les êtres, à la recherche de l'explication. Soudain il aperçut à quelques mètres de lui l'un d'eux qui semblait opaque, rampant péniblement sur le sol. Son allure lourde contrastait avec la prestesse des autres animaux. Richard le suivit. Il remarqua qu'il pro-

gressait toujours sur la surface, évitant les espaces vides que les autres franchissaient en nageant. Puis il le vit se joindre à d'autres êtres de la même opacité plombée que lui. Ils se dirigeaient en un long cortège vers un des points de la cité. Richard leva la tête et aperçut quelque chose qu'il n'avait pas remarqué au premier abord, tant la ville était hérissée de constructions fantastiques.

Une étrange bâtisse se dressait sur une des murailles, semblable au fleuron de cette couronne fantasmagorique, dans l'atmosphère éblouissante et fraîche comme de la neige. Au contraire du reste de la ville, elle était faite d'une matière transparente semblable à de l'ambre jaune, pareille à un bouchon de carafe allongé. Les êtres opaques s'engouffraient à sa base dans des ouvertures semblables à des soupirails. D'autres en jaillissaient, transparents, portant ce qui sembla à Richard être des fragments mêmes de la matière dont était faite la cité, mais à l'état pâteux. En effet, en observant ces derniers, il put les voir maçonnant des parties d'architecture avec une hâte fébrile.

Richard s'approcha de la bâtisse et colla ses yeux à la paroi. Il lui sembla tout d'un coup regarder à travers un aquarium gigantesque.

A l'intérieur, un être énorme s'y mouvait. Son corps presque transparent, aux reflets violets, était large et mince comme celui d'une raie. Contrairement aux autres êtres, il avait une tête d'une forme vaguement humaine, à peine dégagée du reste du corps et munie d'une bouche immense de requin. Le fond de l'antre où il se tenait était rempli d'un sable micacé où brillaient des cailloux semblables à des saphirs et des marcassites. A demi ensevelis, des instruments, que Richard reconnut pour être arrachés à des fusées, et des débris humains gisaient. L'être se pavanait lentement, puis brusquement s'abaissait et engloutissait un débris. Richard fasciné contemplait le spectacle. D'une ouverture de son ventre dégoulinait un filament ininterrompu de bave rose et élastique, comme la soie du ventre d'une araignée. Ce filament s'agglomérait en un paquet dont s'emparaient les êtres opaques avec des gestes aveugles. La bave était entourée de longs flocons cotonneux que dévorait les êtres opaques qui redevenaient transparents tandis que d'autres apportaient sans cesse des nourritures pour l'être immonde.

Bouleversé, Richard se rejeta en arrière. Dans son esprit égaré, il chercha à comprendre. Puis il se souvint d'une discussion avec le biologiste de l'expédition au sujet des termitières.

Il comprenait maintenant où il était. Ces êtres horribles avaient une reine qu'ils nourrissaient avec les fusées qu'ils captaient. Incapables eux-mêmes d'assimiler la nourriture, ils l'apportaient à cette reine qui pouvait dans son organisme transmuer la nourriture en des éléments propres à nourrir les citoyens et à entretenir la cité. Le processus chimique de la digestion transformait des matières à l'origine plus lourde que l'air en éléments de constructions capables de se maintenir dans l'hélium et aussi en une nourriture qui permettait aux êtres d'y nager. Les animaux opaques étaient ceux qui, affamés, ne pouvaient plus se soutenir dans cet élément.

En même temps qu'il saisissait l'horreur de ce mode de nutrition,

Richard comprit comment l'enrayer. En effet, cette étroite dépendance organique entre les êtres qui formaient la cité lui révélait qu'il n'était pas en présence d'une colonie d'êtres individualisés, mais que la cité tout entière n'était qu'un organisme dont les êtres n'étaient que les cellules et la reine le principe de digestion. Ainsi que dans une termitière, si on tue la reine, toute la cité meurt. Il comprenait pourquoi aussi les êtres ne l'avaient pas attaqué dans la cité, car ils ne pouvaient obéir qu'à la reine qui leur donnait l'ordre d'attaquer les fusées. Ils n'étaient que le corps, incapable de mouvement sans le cerveau.

Il lui fallait coûte que coûte essayer de tuer la reine dans un corps à corps, avant qu'elle eût par un instinct mystérieux donné l'ordre aux autres êtres. Le hasard l'avait placé au cœur de la place, l'avait fait franchir inopinément les systèmes de défense. Il fallait en profiter.

Il s'engouffra dans l'ouverture. Il lui fallait faire vite, gagner de vitesse le système de défense. Il courut un instant dans un boyau obscur plein d'êtres visqueux puis il déboucha brusquement dans la salle. Il resta un instant aveuglé par la lumière indistincte qui tombait des parois jaunes, dont la faiblesse contrastait avec l'éclat du dehors. Ses yeux s'habituèrent peu à peu. Il distingua au-dessus de sa tête l'immense masse de la reine qui passait et repassait. Elle tournait dans son aquarium, en proie à une rêverie étrange et féroce. La bave rose et floconneuse coulait incessamment, s'agglomérant en paquet. Richard scruta le sable à la recherche d'une arme. Il saisit un des longs tranchoirs à manche, pareils à une hallebarde, dont se servaient les pilotes pour se défendre dans la jungle de Mars. Il brandit l'arme qui étincelait, cristallisée. La reine s'arrêta de tourner : elle avait senti sa présence. Elle s'immobilisa, palpitante et inquiète. Richard frappa dans la masse. Il vit l'ombre énorme s'abattre sur lui. Il fit un bond de côté pour éviter la bouche baveuse et armée de dents. Il faucha à grands coups dans l'espace. La pénombre jaunâtre du lieu rendait malaisément visible le corps transparent de l'être qui faisait résonner les parois sous les gigantesques coups de queue qu'il donnait désespérément, étant aveugle comme le reste des êtres de la cité. Le filament rose s'abattit comme une corde sur Richard, s'entortilla autour de lui. Il fit de grands gestes pour s'en dépêtrer avant qu'il se solidifiât. Déjà la bave se déposait sur les débris enfouis dans le sable, le ligotant. Il tomba, se débattant comme dans un cauchemar. La reine tournoyait incessamment au-dessus de lui, resserrant ses cercles et accumulant inconsciemment le filament sur lui.

Richard, aplati au sol pour éviter le contact de la reine qui s'abaissait de plus en plus, jeta un regard angoissé aux autres êtres qui continuaient à se nourrir et à tailler dans le tas de bave précédent. Ils ignoraient manifestement ce qui se passait. Son attaque avait été trop rapide pour que le signal d'alerte fût déclenché. Mais le tas où ils puisaient commençait à baisser rapidement. Dans quelques minutes, n'ayant plus la nourriture, les êtres rechercheraient la cause du désastre et l'attaqueraient.

La masse visqueuse de la reine le frôla, remonta vers la voûte et plongea vers lui. Immobilisé dans la bave, Richard fit un effort pour se mettre sur le dos et pointa le tranchoir. La reine vint s'y empaler d'un

seul coup. Elle rebondit vers le haut, arrachant l'arme des mains de Richard et cherchant à la dégager de son ventre. L'arme retomba sur le sable près de lui. La reine virevolta un instant, égarée, puis elle s'abattit comme un grand voile qui tombe.

Richard saisit le tranchoir, coupa la bave solidifiée qui l'emmêlait et se rua dehors tête baissée.

Les habitants bondirent à ses trousses. C'était le dernier sursaut de l'organisme. Richard se mit à courir. Mais la cité était faite pour des êtres qui volaient : les quais étaient discontinus ; de grands trous béaient par endroits sur l'abîme. Richard sauta de quai en quai. De tous les points du ciel, de toutes les fissures de la cité, les êtres surgissaient dans une réaction de défense désespérée, convergeant vers lui. Il empoigna le bord d'un quai et se retrouva sous la ville, suspendu par les poignets. Il chercha fébrilement le cadavre. Il l'aperçut, collé sous un des quais. Il progressa vers lui, tandis que les êtres sillonnaient la ville à sa recherche. Enfin il agrippa le cadavre, trancha la corde et d'un coup de pied repoussa le quai. Le cadavre tournoya, puis s'éleva par une brèche au-dessus de la ville. Un être saisit le cadavre et le secoua pour lui faire lâcher prise.

Sous ses pieds, Richard vit l'air éblouissant entre les cavités du sol. Il se raccrochait désespérément au cadavre. Lui et son adversaire étaient au-dessus du centre béant de la ville. Puis ils se rapprochèrent des constructions. En foule, les êtres se dirigeaient vers lui. Richard visa l'extrémité d'un quai en pointe sur le vide et lâcha sa monture.

Il retomba sur ses pieds, fit quelques pas en titubant loin du bord et s'affaissa, étourdi.

Soudain il lui sembla que la cité tout entière frémissait. Ses assaillants semblèrent pris de panique et se mirent à tourbillonner partout, épouvantés, la plupart s'agitant follement autour de la chambre de la reine. Richard eut brusquement l'impression que le sol lui manquait, comme dans un ascenseur qui s'abaisse : nul doute, la cité tombait.

Son calcul avait été juste : la nourriture et le matériau frais étaient indispensables pour soutenir tout l'organisme, d'où l'incessante activité de ces êtres et la continuelle sécrétion de la reine. Déjà des êtres s'abattaient sur le sol et y remuaient faiblement, tandis que leur corps se plombait. Etourdis, ils se traînaient encore vers la chambre de la reine, par un reste d'instinct.

La cité fut bientôt submergée de corps palpitants et grisâtres. Puis la cité bascula. La chambre royale chavira à la verticale. Mû par un instinct irrésistible, Richard courut vers elle tandis que le sol s'inclinait. Centre de formation de la densité, elle serait la dernière à tomber et retenait la ville dans sa chute provoquée par sa lourdeur subite. L'autre extrémité de l'anneau, qui lui était opposée, entrerait la première en contact avec le sol de la planète où il s'écraserait probablement.

Cramponné comme sur un navire qui sombre, Richard vit les êtres mystérieux étouffer à mesure que la cité arrivait au niveau de la couche d'air, des chapelets de bulles s'échappant des corps noircissant : c'étaient des bulles d'hélium qu'émettaient les êtres qui se noyaient dans l'air.

La cité tout entière se durcissait, brunissait. Peu à peu l'anneau qu'elle formait se resserrait, tendait à se boucher. Par le vide central qui s'amenuisait, Richard vit le sol de la planète qui se rapprochait lentement.

La ville se balança un instant sous l'effet des courants aériens, puis elle descendit mollement et se ficha dans la forêt carbonique à la verticale.

Richard, qui avait cru qu'elle s'écraserait avec lui, se rendit compte qu'elle n'était nullement atteinte par le choc. Seuls le gaz carbonique et l'air transmuaient son aspect avec une rapidité incroyable, comme si elle flambait. La chambre de la reine près de laquelle il se trouvait devenait opaque, grise. Toutes les architectures et les cadavres eux-mêmes brunissaient, se mêlaient, devenaient monolithiques et indifférenciés. Des lambeaux de matière subtile s'effilochèrent dans l'espace comme de la laine cardée en flocons noirs.

Absorbé par ce spectacle extraordinaire, Richard sursauta à un ronronnement qui passait dans le ciel. Il leva la tête et aperçut la fusée qui arrivait à son secours. Ils avaient dû observer la chute. La fusée tournoya et atterrit sur la cité pétrifiée. Les colons en jaillirent, se précipitèrent pour voir si Richard était sain et sauf.

Celui-ci leur raconta ce qui lui était arrivé et, remis de sa peur, s'amusa beaucoup à voir Charles prodigieusement excité par son récit.

— « Au fait, » lui dit celui-ci, « tu peux enlever ton casque. Nous, nous n'en portons pas. »

Richard, tout à son émotion, ne s'en était pas aperçu.

— « C'est vrai. Je n'ai pas pensé que j'allais sans doute étouffer dans la couche de gaz carbonique. C'est une chance que l'extrémité supérieure de la cité soit dans la couche d'air. Je me demande encore comment j'ai pu me tirer de tout cela. »

— « Il faudra demander du renfort à la Terre pour cela, » dit Charles. « Observer de tels organismes sera passionnant. Je prépare un mémoire sur les êtres plus légers que l'air, qui fera du bruit, je vous le garantis. Mais pour en revenir à ce que tu disais, ça n'a rien d'étonnant. Regarde maintenant la cité. »

Richard la contempla : elle n'était plus qu'un immense monolithe noirâtre.

— « Extraordinaire ! » dit Richard.

— « Oui, » dit Charles. « Ce qui prouve que nous ne sommes pas très malins ; en tout cas peu curieux. »

Et il désigna d'un air triomphant les énormes rochers qui se dressaient dans le paysage, ainsi que celui qui supportait la base :

— « Nous n'avons pas deviné que nous sommes entourés et que nous habitons depuis six mois sur des débris de cités aériennes ! »



Un caractère négatif

(*Obstinate uncle Otis*)

par ROBERT ARTHUR

Un apologue où sont démontrés les dangers du pouvoir de la pensée destructrice.



MON oncle Otis (*nous raconta ce jour-là notre ami Murchison Morks*) était l'homme le plus entêté du Vermont. Si vous connaissez les gens du Vermont, vous comprendrez que cela veut dire qu'il était l'homme le plus entêté du monde. Et l'on ne fait qu'énoncer la pure vérité en disant que mon oncle Otis était si entêté qu'il représentait un danger plus redoutable que la bombe à hydrogène.

(*Morks leva un doigt avec autorité pour prévenir tout commentaire sceptique.*)

Vous avez du mal à le croire (*continua-t-il*). Naturellement. Je vais donc vous dire pourquoi mon oncle Otis était dangereux — dangereux non seulement pour toute l'humanité, mais encore pour tout le système solaire. Parfaitement, et peut-être bien pour l'univers tout entier.

Il s'appelait Morks, comme moi — Otis Morks. Il habitait le Vermont et cela faisait quelque temps que je ne l'avais vu lorsque, un matin, je reçus de ma tante Edith, sa sœur, un télégramme urgent : OTIS FRAPPÉ PAR LA FOUDRE. ÉTAT GRAVE. VENIR DE SUITE.

Je partis par le premier train. J'étais inquiet au sujet de mon oncle Otis et, par ce qu'il taisait plus que par ce qu'il disait, ce simple texte me poussait à ne pas perdre une minute.

Tard dans l'après-midi, je descendis à Hillport, petite ville du Vermont. L'unique taxi, une antique limousine, était conduit par un bonhomme du pays, un nommé Jud Perkins. Jud faisait aussi fonction d'agent de police et, en montant dans son véhicule décrépit, je vis qu'il avait un revolver dans un étui dont la courroie lui ceignait la taille.

Je remarquai aussi, au bout de la place, un groupe d'habitants de la localité qui se tenaient immobiles, les yeux fixés sur quelque chose. Je m'aperçus alors qu'ils regardaient un piédestal de granit maintenant vide, mais sur lequel s'élevait autrefois une grande statue en bronze d'un homme politique local, un certain Ogilby, personnage que mon oncle Otis avait toujours tenu dans le plus profond mépris.

Obstinément, mon oncle Otis s'était toujours refusé à croire qu'Ogilby pourrait avoir un jour sa statue, et il n'avait jamais pu admettre qu'il y eût une telle statue sur la place du village. Pourtant il y en avait eu une, et maintenant elle n'y était plus.

© 1941, *by Popular Publications, Inc.*

Comme le vieux taxi s'ébranlait, je me penchai en avant et demandai à Jud Perkins ce qu'il était advenu de la statue. Il tourna la tête pour me lancer un regard de côté.

— « Volée, » me dit-il. « Hier après-midi, vers cinq heures. Au nez et à la barbe de tout le monde. Oui, monsieur, emportée sans qu'on ait eu le temps de faire ouf ! On était tous dans la boutique de Simpkins — moi, Simpkins, votre oncle Otis Morks et votre tante Edith et quelques autres. Quelqu'un était en train de dire que la ville devrait bien nettoyer la statue d'Ogilby — elle était couverte de crottes de pigeons depuis des années. Votre oncle Otis a projeté le menton en avant.

— « Quelle statue ? » il a demandé, les sourcils en bataille. « Comme s'il y avait une statue à un cornichon de l'espèce d'Ogilby dans cette ville. »

» J'avais beau savoir que c'était inutile, qu'il ne croirait pas à cette statue quand bien même il buterait contre et se casserait la jambe — je n'ai jamais vu un homme aussi buté qu'Otis Morks quand il ne veut pas croire à quelque chose qui ne lui plaît pas — je n'ai pas pu m'empêcher de me tourner pour la lui montrer du doigt. Et c'est là qu'on s'est aperçu qu'elle était partie. Une minute avant, elle était là et maintenant elle n'y était plus. Volée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. »

Jud Perkins cracha par la portière et se retourna pour me regarder d'un air autoritaire.

— « Si vous voulez savoir qui a fait ça, » dit-il, « c'est ces types de la Cinquième Colonne, pas besoin d'aller chercher plus loin. » (Je dois préciser que ceci se passait pendant la guerre.) « Ils ont pris Ogilby parce qu'il est en bronze, vous comprenez ? Là-bas, ils ont besoin de cuivre et de bronze pour faire des obus. Alors ils barbotent les statues et ils les expédient par sous-marin. Mais j'ouvre l'œil pour s'ils reviennent par ici. J'ai mon revolver et ils trouveront à qui parler. »

Nous continuions de cahoter et de brimbaler en direction de la ferme de mon oncle Otis tandis que Jud Perkins me mettait peu à peu au courant des affaires du pays. Il me raconta comment mon oncle avait été frappé par la foudre — à cause de son entêtement, comme je m'en serais douté.

— « Avant-hier, » me dit-il entre deux giclées de jus de tabac, « votre oncle Otis était dans les champs quand l'orage s'est levé. Il s'est mis à l'abri sous un gros chêne. Je lui ai dit moi-même un millier de fois que les arbres attirent la foudre, mais il est trop têtu pour écouter.

» Il a peut-être cru qu'il pouvait ignorer la foudre, comme quand il fait celui qui ignore l'écurie de Willoughby de l'autre côté de la route, ou encore Marble Hill, que son cousin Seth lui a enlevé à la suite d'un procès, si bien que maintenant il ne veut pas admettre qu'il existe une colline à cet endroit. Ou le nouveau barrage que l'Etat a construit pour faire un réservoir, ce qui a inondé des herbages où il mettait toujours ses bêtes ; maintenant, votre oncle Otis fait comme si vous étiez maboul quand vous prétendez qu'il y a un barrage sur la rivière.

» Bref, peut-être qu'il a cru pouvoir ignorer la foudre, mais la foudre ne se laisse pas ignorer comme ça. Elle est tombée sur le chêne, et le chêne a volé en éclats et Otis a été valser à dix mètres de là. S'il n'a pas été tué,

moi je crois que c'est uniquement parce qu'il a toujours été si costaud. Il n'a pas été malade un jour dans sa vie, sauf cette fameuse fois, il y a vingt ans, quand il est tombé de cheval et qu'il a eu son amnésie. Il a cru pendant une semaine qu'il était un marchand d'outils agricoles du nom d'Eustace Lingham, de Cleveland, dans l'Ohio.

» Votre tante Edith a vu l'accident ; elle a couru dehors et l'a ramené à la maison en le tirant comme elle a pu. Elle l'a mis au lit et a appelé le docteur Perkins. Le docteur a dit que ce n'était qu'une commotion et qu'il allait bientôt revenir à lui, mais qu'il allait falloir le tenir au lit deux ou trois jours.

» En effet, votre oncle Otis est revenu à lui, environ à l'heure du souper, mais il n'a rien voulu savoir pour rester au lit. Il a dit qu'il se sentait bien et, ma parole ! hier chez Simpkins je l'ai trouvé en meilleure forme que jamais. Il paraissait rajeuni de dix ans. Il marchait comme s'il avait été monté sur ressorts et on aurait cru qu'il émettait de l'électricité par tous les pores. »

Je demandai à Jud si l'obstination innée de mon oncle Otis s'était tant soit peu atténuée avec l'âge. Jud lança un jet de salive encore plus copieux et me répondit tout net :

— « Aggravée, vous voulez dire. C'est l'homme le plus têtu du Vermont, votre oncle Otis. Bon Dieu ! quand il a dit qu'une chose n'existe pas, elle a beau être là juste devant lui, je vous garantis qu'il le dit avec tant de conviction que vous êtes presque forcé de le croire.

» J'étais assis sur son perron pas plus tard que la semaine dernière, en face de cette vieille écurie de Willoughby qui vous bouche toute la vue, avec votre oncle Otis qui la regardait comme si elle n'était pas là.

— « Belle vue, » je lui dis, « si seulement il n'y avait pas cette écurie. » Alors votre oncle Otis me regarde comme si j'étais devenu fou.

» Ecurie ? » il me fait. « Quelle écurie ? Pas d'écurie ici. Jamais eu. Plus belle vue du Vermont. Voit à trente kilomètres. »

Jud Perkins eut un rire étouffé et évita de peu un chien jaune et un gamin à bicyclette.

— « Il y a des gens qui croient dur comme fer à des choses qui n'existent pas, » dit-il. « Mais votre oncle Otis est si têtu que des choses que tout le monde peut voir et toucher n'existent tout simplement pas pour lui. »

J'étais pensif quand Jud Perkins me déposa à la grille de mon oncle Otis. Mon oncle Otis n'était pas en vue, mais je fis le tour par-derrière la maison et ma tante Edith sortit de la cuisine en courant, son tablier, sa jupe et ses cheveux flottant au vent et ses mains toutes tremblantes.

— « Oh ! Murchison ! » s'écria-t-elle. « Je suis si heureuse que tu sois venu. Je ne sais pas quoi faire. Vraiment je ne sais pas. Une chose horrible est arrivée à Otis et... »

A ce moment, j'aperçus Otis qui descendait l'allée pour aller chercher le journal du soir dans la boîte à la grille. Sa petite taille, son corps sec et son attitude raide, sa mâchoire tendue en avant dénotant son obstination, ses abondants sourcils blancs hérissés... pour moi, il n'avait pas changé. Mais ma tante Edith ne sut que se tordre les mains quand je le lui dis.

— « Je sais, » soupira-t-elle. « Quelqu'un qui ne connaît pas la vérité pourrait croire que d'être frappé par la foudre lui a fait du bien. Mais le voici. Je ne peux pas t'en dire plus long pour l'instant. Après souper ! Il ne faut pas lui laisser deviner... Oh ! je veux espérer qu'il n'arrivera rien de fâcheux avant qu'on puisse arrêter ça. »

Mon oncle Otis arrivait avec son journal et elle se hâta de regagner la cuisine.

Assurément, mon oncle Otis n'avait pas changé, sinon peut-être en mieux. Comme Jud Perkins l'avait mentionné, il paraissait rajeuni. Il me secoua la main avec vigueur et mon bras fut parcouru d'élancements comme si j'avais reçu une décharge électrique. Ses yeux étincelaient. Tout son être semblait survolté et riche d'une mystérieure énergie.

Nous allâmes sur la véranda et restâmes immobiles en face de la vieille écurie délabrée qui, de l'autre côté de la route, gâchait la vue sur la campagne. Cherchant un sujet de conversation tout en étudiant mon oncle Otis pour découvrir ce qu'avait voulu dire ma tante Edith, j'émis l'idée qu'il était regrettable que l'orage de l'avant-veille n'eût pas emporté l'écurie une bonne fois pour toutes.

— « L'écurie ? » Mon oncle Otis me lança un regard sombre. « Quelle écurie ? Pas d'écurie ici, garçon ! Rien devant nous — que la plus belle vue du Vermont. Si tu vois une écurie, tu ferais bien de courir chez le docteur, parce que c'est grave. »

Comme Jud l'avait dit, mon oncle parlait avec une telle conviction que, malgré moi, je dus me tourner à demi pour jeter un autre coup d'œil sur la bâtisse. Je restai un long moment à la regarder sans rien dire et je suppose que j'ouvrais des yeux grands comme des soucoupes.

Car mon oncle Otis disait la vérité.

Il n'y avait pas d'éourie. Il n'y en avait plus.

*
* *

Pendant le dîner, je commençai à soupçonner l'incroyable vérité. Et quand nous fûmes sortis de table et que mon oncle Otis se fut installé au salon pour lire son journal, je suivis ma tante Edith dans la cuisine.

Quand je lui racontai l'incident de l'écurie, elle soupira et me regarda avec des yeux effrayés.

— « Oui, » murmura-t-elle, « c'est Otis. Je m'en suis rendu compte quand la statue... a disparu — hier, quand nous étions chez Simpkins. J'étais en train de la regarder quand Otis a prononcé les paroles qu'on t'a dit et elle... elle s'est volatilisée, juste sous mes yeux. C'est alors que je t'ai envoyé ce télégramme. »

— « Tu veux dire que depuis que mon oncle Otis a été frappé par la foudre, son obstination a pris un nouvel aspect ? » demandai-je. « Jusqu'ici, il pensait que les choses qu'il n'aimait pas n'existaient pas et c'était tout. Mais maintenant, quand il pense cela, par suite de quelque étrange accroissement de sa volonté invroyablement tenace, les choses n'existent vraiment pas ? En les niant, il met fin à leur existence ? »

Ma tante Edith fit un signe de tête affirmatif.

— « Elles *disparaissent,* tout simplement ! » s'écria-t-elle presque comme une folle. « Quand il dit qu'une chose n'est pas, elle *n'est pas.* »

Je dois avouer que l'idée m'inquiétait. Un certain nombre de possibilités déplaisantes me venaient à l'esprit. La liste des choses — et des gens — dont mon oncle Otis n'admettait pas l'existence, était longue et variée.

— « Où se situe la limite, selon toi ? » demandai-je. « Une statue, une écurie... où supposes-tu que cela s'arrête ? »

— « Je l'ignore, » me dit-elle. « Il n'y a là peut-être pas de limite. Otis est un homme *terriblement* entêté et... eh bien, suppose que quelque chose lui rappelle le barrage ? Suppose qu'il affirme qu'il n'y a pas de barrage ? Trente mètres de haut, avec toute cette eau derrière... »

Elle n'eut pas besoin d'achever. Si l'oncle Otis mettait soudain fin à l'existence du barrage d'Hillport en refusant d'y croire, la masse d'eau libérée emporterait le village et pourrait causer la mort de ses cinq cents habitants.

— « Et puis, évidemment, il y a ces pays lointains aux noms bizarres qu'il n'a jamais crus réels, » murmura ma tante Edith. « Comme Zanzibar et la Martinique. »

— « Et le Guatemala et la Polynésie, » ajoutai-je, le front plissé. « Si quelque chose lui rappelait un de ces pays et s'il lui prenait fantaisie de déclarer qu'il n'existe pas, impossible de prédire ce qui pourrait arriver. La disparition soudaine de l'un quelconque d'entre eux... eh bien, des raz de marée et des tremblements de terre, c'est le moins à quoi on devrait s'attendre. »

— « Mais que pouvons-nous faire pour l'en empêcher ? » demanda ma tante Edith, l'air désespérée. « Nous ne pouvons pas lui dire qu'il ne doit pas... »

Elle fut interrompue par un grognement. Mon oncle Otis entrait dans la cuisine, son journal à la main.

— « Ecoutez-moi ça ! » ordonna-t-il, et il nous lut un court entrefilet dont la substance était que Seth Youngman, le petit cousin qui lui avait enlevé son coteau à la suite d'un procès, envisageait de vendre Marble Hill à une société de New York qui y ouvrirait une carrière de pierres. Mon oncle Otis jeta le journal sur la table de la cuisine avec une grimace de dégoût.

— « Qu'est-ce qu'ils racontent ? » aboya-t-il, les sourcils hérissés. « Marble Hill ? Il n'y a pas de colline de ce nom ici, et il n'y en a jamais eu. Et Seth Youngman n'a jamais possédé une colline de sa vie. Quels sont les idiots qui rédigent ce journal, je voudrais bien le savoir ? »

Il nous regarda d'un air menaçant. Et alors, dans le silence, un grondement distant nous parvint, comme si l'on avait déplacé des amas de pierres. Ma tante Edith et moi, nous nous retournâmes en même temps. Il faisait encore jour et, par la fenêtre de la cuisine, nous pouvions voir la campagne en direction du nord-ouest, c'est-à-dire où Marble Hill s'élève au-dessus de la ligne d'horizon, semblable à un chapeau melon cabossé... ou plutôt là où elle s'était élevée.

Les prophètes avaient peut-être, jadis, une foi capable de déplacer des montagnes. Mais mon oncle Otis possédait quelque chose de bien plus remarquable, semblait-il... un manque de foi qui pouvait les faire rentrer sous terre.

***

Mon oncle Otis, qui ne s'était lui-même aperçu de rien, reprit son journal en grommelant.

— « Tout le monde est timbré en ce moment, » déclara-t-il. « Un article ici sur le président Roosevelt. Pas Teddy Roosevelt, mais quelqu'un prénommé Franklin. Même pas capables de citer un nom comme il faut. Tout le monde doit pourtant savoir qu'il n'y a pas de président Franklin Roo... »

— « Oncle Otis ! » criai-je. « Regarde, une souris ! »

Mon oncle Otis s'interrompit et se retourna. Une souris était effectivement blottie sous le poêle et ç'avait été la seule chose à laquelle j'aie pu penser pour distraire l'attention de mon oncle Otis avant qu'il exprime son refus de croire à l'existence de Franklin D. Roosevelt. Il n'était que temps. Je m'épongeai le front. Mon oncle Otis fronça les sourcils.

— « Où ? » demanda-t-il. « Pas de souris. Je n'en vois pas. »

— « Sous le... » J'allais faire un geste pour la lui montrer, mais je m'arrêtai. Dès qu'il avait parlé, évidemment, la souris avait disparu. Je lui dis que j'avais dû me tromper. Mon oncle Otis renifla avec mépris et se dirigea vers le salon. Ma tante Edith et moi échangeâmes un regard.

— « S'il avait dit... » commença-t-elle, « ... s'il avait fini de dire qu'il n'y a pas de président Roose... »

Elle n'acheva pas sa phrase. En franchissant le seuil de la porte, mon oncle Otis se prit le pied dans un trou du linoléum usé et s'étala de tout son long dans le vestibule. En tombant, il alla donner de la tête sur le coin d'une table, et il avait perdu connaissance quand nous arrivâmes près de lui.

Je portai mon oncle Otis dans le salon et le couchai sur le vieux divan au matelas de crin. Ma tante Edith apporta une compresse froide et des sels d'ammoniaque. Nous unîmes nos efforts pour ranimer le corps inerte de mon oncle Otis et bientôt celui-ci ouvrit les yeux et nous regarda sans avoir l'air de nous reconnaître.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il. « Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ? »

— « Otis ! » s'écria ma tante Edith. « Je suis ta sœur. Tu es tombé et c'est ta tête qui a porté. Tu t'es évanoui. »

Mon oncle Otis nous lança un regard farouche et soupçonneux.

— « Otis ? » répéta-t-il. « Je ne m'appelle pas Otis. Qui pensez-vous donc que je suis ? »

— « Mais *si*, tu t'appelles Otis ! » gémit ma tante Edith. « Tu es Otis Morks, mon frère, et tu habites Hillport, dans le Vermont. Tu as toujours vécu ici. »

Mon oncle Otis avança sa lèvre inférieure en une moue obstinée.

— « Je ne m'appelle *pas* Otis Morks, » déclara-t-il en se levant. « Je suis Eustace Lingham, de Cleveland, Ohio. Je vends des machines agricoles. Je ne suis pas votre frère. Je ne vous ai jamais vus, ni l'un ni l'autre. J'ai mal à la tête et je suis fatigué de parler. Je vais sortir prendre l'air. Peut-être que ma tête ira mieux après ça. »

Sans dire un mot, ma tante Edith s'effaça devant lui. Mon oncle Otis sortit dans le vestibule et prit la porte donnant sur le devant. Ma tante Edith jeta un coup d'œil par la fenêtre et me dit qu'il était debout sur les marches du perron, regardant les étoiles.

— « C'est la deuxième fois que cela arrive, » dit-elle d'un ton désespéré. « Son amnésie est revenue. Exactement comme il y a vingt ans, quand il est tombé de cheval et a cru pendant toute une semaine qu'il était cet Eustace Lingham, de Cleveland.

» Oh ! Murchison, il faut aller chercher le docteur. Seulement, si le docteur découvre ce qu'il a d'autre, il va vouloir l'enfermer. Et si quelqu'un veut l'enfermer, Otis va refuser de croire à l'existence de ce quelqu'un, et aussi de l'endroit où on voudrait l'enfermer. Alors on... on... »

— « Mais si on ne fait rien, » fis-je remarquer, « on ne sait pas ce qui peut arriver. Il est forcé de lire encore quelque chose sur le président Roosevelt. On ne peut pas ne pas rencontrer son nom dans les journaux en ce moment même dans le Vermont. Ou bien il va tomber sur un article mentionnant Madagascar ou le Guatemala. »

— « Ou il va avoir une histoire avec les employés des contributions, » dit ma tante Edith. « Il n'arrête pas de recevoir des lettres d'eux lui demandant pourquoi il n'a jamais payé d'impôt sur le revenu. Dans leur dernière lettre, ils lui annonçaient la visite d'un inspecteur, Mais il dit qu'il n'existe rien qui porte le nom d'impôt sur le revenu et que, par conséquent, il ne peut pas y avoir d'inspecteurs pour cet impôt. Alors si un homme se présente ici en disant qu'il est inspecteur des contributions, ton oncle Otis refusera tout simplement de croire à son existence. Et à ce moment-là... »

Nous nous regardâmes, conscients de notre impuissance. Ma tante Edith m'empoigna le bras.

— « Murchison ! » fit-elle d'une voix étouffée. « Vite ! Va le rejoindre. Il ne faut pas le laisser seul. La semaine dernière encore, il avait décrété que les étoiles, ça n'existait pas. »

Elle n'eut pas à me le dire deux fois. Un instant plus tard, j'étais sur la véranda à côté de mon oncle Otis, qui respirait longuement l'air frais du soir et considérait la voûte étoilée du firmament, un air de profonde incrédulité sur le visage.

— « Des étoiles! » lança-t-il, pointant un index osseux en direction du ciel constellé. « A cent millions de milliards de trillions de quadrillions de kilomètres d'ici, toutes sans exception ! Et chacune d'elles cent fois plus grosse que le soleil ! C'est ce que dit le bouquin. Tu veux mon avis, à moi ? Tu sais ce que je dis quand je lis ça ? Je dis : Peuh ! Il n'y a rien de si gros ni de si loin. Tu sais ce que c'est que ces choses qu'ils regardent dans des télescopes et qu'ils appellent des étoiles ? Ce n'est pas des étoiles. En fait, il n'existe pas de choses telles que les é... »

— « Oncle Otis ! » criai-je. « Un moustique ! »

Et, de toute ma force, je lui appliquai ma main sur le sommet du crâne.

Il fallait bien le distraire. Il fallait bien l'empêcher de le dire. L'univers est un gros morceau, c'est entendu, probablement trop gros même pour que mon oncle Otis ait été capable de l'anéantir en refusant d'y croire. Mais je ne voulais pas courir le risque, et c'est pourquoi j'avais crié et je l'avais frappé.

Mais j'avais oublié le retour de son ancienne amnésie, et sa conviction qu'il était Eustace Lingham, de Cleveland. Quand il se fut remis de mon coup, il me regarda avec froideur.

— « Je ne suis pas votre oncle Otis ! » gronda-t-il. « Je ne suis l'oncle Otis de personne. Pas plus que le frère de personne. Je suis Eustace Lingham et j'ai mal à la tête. Je vais fumer mon cigare et aller me coucher, et demain matin je retourne à Cleveland. »

Il fit demi-tour, rentra à la maison et monta l'escalier.

Je le suivis, incapable d'imaginer un plan pour le tirer de là, et ma tante Edith nous emboîta le pas. Nous nous arrêtâmes, elle et moi, sur le palier et regardâmes mon oncle Otis entrer dans sa chambre et refermer la porte derrière lui.

Après cela, nous entendîmes gémir les ressorts du lit quand il s'assit dessus. Puis une allumette craqua et, un instant plus tard, l'odeur du cigare frappa nos narines. Mon oncle Otis se permettait toujours un cigare avant de se coucher.

— « Otis Morks ! » l'entendîmes-nous se grommeler à lui-même, et une chaussure tomba lourdement sur le plancher. « Personne ne porte ce nom-là. C'est un blague d'une sorte ou d'une autre. Je ne crois pas qu'il existe quelqu'un de ce nom. »

Puis il se tut. Le silence dura. Nous attendîmes le bruit de son autre chaussure... et quand une bonne minute se fut écoulée, nous échangeâmes un regard horrifié, nous nous jetâmes sur la porte et l'ouvrîmes.

Nos yeux firent le tour de la chambre. La fenêtre était fermée. Sur la table, dans un cendrier, un cigare envoyait au plafond un mince filet de fumée. Dans le dessus de lit, à l'endroit où quelqu'un avait dû être assis un moment plus tôt, un creux se nivelait peu à peu. Par terre, il y avait une seule chaussure, près du lit.

Mais mon oncle Otis... (*Morks nous regarda avec une expression de profonde mélancolie*), mon oncle Otis, naturellement, avait disparu. En la mettant en doute, il avait tout simplement mis fin à son existence...

(*Alors Morks soupira doucement et attendit que quelqu'un lui offrît un verre.*)

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le Quadriopticon

(*The Quadriopticon*)

par CHARLES BEAUMONT

Les Américains viennent de présenter à l'exposition de Bruxelles un « cinéma en rond », avec image circulaire englobant complètement le spectateur dans un rayon de 360°. *Et récemment, nous est venue des U.S.A. la nouvelle du prochain lancement du « cinéma odorant ». Il n'en est que plus amusant de lire le récit suivant, qui remonte à quatre ans et où Charles Beaumont préfigurait ces deux inventions. Ajoutons que son Quadriopticon est aussi le cousin du « cinéma total » de Barjavel. Mais ce dernier n'avait pas prévu les conséquences impossibles de l'emploi du Quadriopticon — thème qui est pour Charles Beaumont l'occasion de faire une féroce satire de certains films hollywoodiens.*

Rappelons que Beaumont a déjà signé dans « Fiction » deux nouvelles : « Morts en haute fidélité » (*n*° 38) *et* « L'homme effacé » (*n*° 41), *ainsi que deux parodies en collaboration avec Chad Oliver :* « Claude à travers le temps » (*n*° 33) *et* « Claude l'invincible (*n*° 34).

AVEC son odeur de moisi flottant dans l'obscurité, la pièce démesurée rappelait vaguement un caveau de famille. Les plaques d'amiante et de liège pelaient sur les murs comme l'écorce d'un arbre mort, il ne restait que des lambeaux du rideau de scène, et un réseau de crevasses replâtrées courait sur le plafond. Mais la salle de Projection n° 7 possédait un beau tapis : moelleux, épais et cramoisi.

Cramoisi comme le visage de Sherman Boetticher. Il essayait naturellement de le déguiser par un sourire cordial, mais sans y réussir : le sourire avait l'air d'avoir été griffonné là par un gamin armé d'une allumette brûlée. La vérité sautait aux yeux de l'assemblée alignée sur les sièges de cuir beige du studio : Sherman Boetticher allait perdre les pédales d'un moment à l'autre.

Enfin, il regarda sa montre, et dit en gloussant :

— « Tant pis, je pense qu'il faut bien commencer. Je suis sûr que Rock est retenu par un empêchement majeur ; cependant, et par égard pour Mr. Mendel, qui, comme nous le savons tous, est un homme très occupé... Jimmy, allons-y ! »

Les lumières s'éteignirent progressivement. Puis le rayon d'un petit projecteur bleu tâtonna quelques secondes avant de se fixer sur le visage de fouine du *producer*. Boetticher ouvrit la bouche :

— « Mesdames et messieurs, vous allez assister à la démonstration de

© 1954, *by Fantasy House, Inc.*

l'événement le plus extraordinaire, le plus surprenant, le plus incroyablement original de l'histoire du cinéma. Grâce à un procédé révolutionnaire... »

— « Haut les mains, la compagnie ! » Une haute silhouette bien découplée, vêtue d'un imperméable, pénétra dans le rayon lumineux et enfonça un objet argenté dans les côtes de Sherman Boetticher. « Je suis la Brigade des Mœurs. Je vous arrête tous, pour violation de la loi Mann et de la loi pour la Protection de la Femme (1). Et essayez de m'expliquer ce que ce couple fabrique au troisième rang de balcon ? »

La lumière se ralluma. Rock Jason cligna des yeux et remit la gourde argentée dans la poche intérieure de son veston.

— « Navré d'être en retard, citoyens... je pense que ça n'a gêné personne, hein, Mendel ? »

Il grimaça un sourire et tituba légèrement.

Marcus Mendel, le directeur du studio, lui décocha son sourire le plus fugitif, le moins évident et le plus cérémonieux, et retourna la tête vers l'écran.

Boetticher desserra ses poings frêles et prit le bras du grand gaillard.

— « Tu arrives juste à temps, Rock. Tiens, assieds-toi, maintenant... »

Jason libéra son bras et le toisa d'un air hautain.

« Rock, pour l'amour du ciel, » gémit Boetticher.

L'homme, dont le vrai nom était Leroy Guinness O'Shea, cligna de l'œil et assena une grande claque sur un dos nu constellé de taches de rousseur :

— « Vous ne trouvez pas que cette interruption est pleine de suspense, les amis ? »

Sheila Taylor sourit gaiement :

— « Salut, mon cœur ! »

— « Chérie ! »

Jason trébucha sur une rangée de pieds avant d'atteindre son siège. Il s'assit près de la plantureuse reine des Commères, Dolly Dixon, à la figure de ballon dégonflé fendu par un sourire.

— « Rock, espèce de méchant gamin, ma parole, tu es capable d'arriver en retard à ton propre enterrement ! Tu te sens bien ? »

— « En un sens, oui, » dit Jason, sortant sa gourde et la secouant d'un air déçu. Puis il se leva d'un bond. « Je *refuse* de rester assis près de cette femme ! »

Dolly Dixon devint écarlate, et partit d'un rire venimeux :

— « Ça suffit ! Assez ! »

Seuls, les yeux de Boetticher roulaient dans son visage pétrifié.

— « Pourquoi ? » demanda-t-il, martyr du devoir.

— « Parce que, » dit Jason en plantant un baiser sur la joue emplâtrée de poudre, « elle a des mains pleines de doigts. »

— « Tais-toi, Rock, espèce de vieux bandit, menteur sans scrupules ! »

---

(1) Lois sur la traite des blanches, interdisant par exemple de faire franchir la frontière entre deux états par une femme qui n'est ni votre parente, ni votre femme.

Rock sourit et étouffa un hoquet.

— « Bon, d'accord, mais ne me fais pas de genou ! »

— « Ha ! ha ! Voilà qui est à mourir de rire ! »

Il se retourna vivement. Une seule personne au monde osait se montrer aussi ouvertement sarcastique envers lui : Robbie. L'adorable Robbie, sa partenaire dans le film, le visage qui lançait des milliers de revues d'adorateurs.

— « Ah ! » roucoula Jason, « voici la seconde Petite Fiancée de l'Amérique ! (1) Comment vas-tu, mon amour ? »

Robin Summers ne souriait pas le moins du monde.

Il grimaça un sourire et tituba légèrement.

— « Au poil, » dit-elle. « Monsieur l'Idole des Foules aurait-il l'amabilité de la fermer maintenant, le temps de nous laisser voir le film ? »

Elle était d'une beauté positivement indécente, aujourd'hui. Sa peau dorée, dont l'éclat était rehaussé par la blancheur de la blouse sans manches, ses cheveux d'un noir de jais mis en valeur par les simples boucles d'oreilles en argent... et cet étroit ruban noir autour du cou...

— « Du calme, ma chérie, » dit Jason. « Si tu loupes le film cette fois-ci, tu pourras toujours le revoir dans la prochaine prison de filles où tu atterriras ! »

Dolly se liquéfia à cette réplique. Ses plis de graisse tremblotaient, exhalant de puissantes bouffées de musc. Au mélange du musc et du whisky, le cœur de Jason se souleva d'une façon alarmante.

Robin Summers se rejeta en arrière, ses lèvres pleines pincées de fureur contenue.

Jason hoqueta de nouveau.

— « Je cède la parole à la Production ! » déclama-t-il.

Les lumières s'éteignirent de nouveau et le projecteur remit en vedette la silhouette incertaine et désarmée de Boetticher.

— « Je vous disais donc que nous assistions à un événement historique, » psalmodia-t-il. « Vous allez assister à l'innovation la plus neuve et la plus importante depuis le relief, et même depuis le parlant ! Par un procédé secret, sur lequel nos laboratoires travaillent depuis dix ans... »

Jason tourmentait sa moustache. Il eut un grognement silencieux et se pencha vers Dolly.

— « Ce pauvre Sherm est vraiment adorable, » chuchota-t-il. « Vous ne trouvez pas qu'il ment d'une façon vraiment convaincante ? Comme si tout le monde ne savait pas que c'est ce petit type (comment s'appelle-t-il déjà ? Gottfried ? Gottschalk ?) qui a inventé le truc par hasard, pour le vendre ensuite au plus offrant ? »

— « ... et, dorénavant, tous les films de la Galactique seront tournés à l'aide de cette étonnante invention, le Quadriopticon. Mais je ne vais pas vous ennuyer maintenant avec des termes techniques. En un mot, cette machine vous fait littéralement pénétrer *à l'intérieur* du film. Mais oui, c'est bien ce que j'ai dit. Pas besoin de lunettes, avec ce procédé qui sup-

---

(1) L'autre étant bien sûr Mary Pickford.

prime toute gêne et toute fatigue des yeux. La révolution qu'apporte l'écran Prismascopique n'est pas l'illusion de la troisième dimension : elle *matérialise* la troisième dimension. Mesdames et messieurs, les films « plats » en relief appartiennent désormais au passé. Plus besoin de jeter des objets vers le public pour suggérer le réalisme : les choses sont tout autour de vous, mes amis ! Comment cela, me demanderez-vous ? Parce que l'image est décomposée pour vous par le Quadriopticon, qui suit le principe de fonctionnement de l'œil humain. L'écran Prismascopique est composé en fait de plusieurs écrans superposés, dont chaque couche rend l'effet produit sur l'œil humain par un point de l'espace. »

Boetticher tapota ses lunettes pour évoquer l'effet produit.

« Avez-vous jamais essayé de regarder au travers d'une moustiquaire ? Que voyez-vous ? Attention : deux choses totalement différentes. Si vous vous concentrez sur la moustiquaire, vous ne pouvez rien distinguer au-delà ; mais si vous mettez votre « longue-vue humaine » au point, alors, bien sûr, la moustiquaire disparaît, pas vrai ? Eh bien, cette machine étonnante nous permet d'en faire autant avec nos images, exactement de la même façon. »

Boetticher toisa les rangées de visages neutres d'un regard supérieur.

« Mais je vous réserve quelques surprises. Croyez-moi, je vous en prie, je vous en donne ma parole, c'est révolutionnaire, les amis. Du coup, la Galactique va reprendre sa place, la première dans le monde du cinéma ! »

Boetticher s'échauffait ; il perdait son air embarrassé : il parlait de son enfant. Comme un mauvais aboyeur de cirque, son vocabulaire se réduisait peu à peu à « *révolutionnaire* » et « *stupéfiant* ».

« Il était donc naturel, » disait-il, « que le premier film en 4-D... »

Des oreilles se dressèrent, à ces mots magiques : « 4-D » !

« ... que le premier film en 4-D au monde ait pour vedettes l'incomparable couple, Rock et Robbie, ces comédiens consommés, et les Chéris de l'Amérique. Mesdames et messieurs, voici l'histoire la plus captivante jamais écrite, une magistrale exploitation des tendances actuelles de la science-fiction... » (Herman Mancini, le scénariste, se fit tout petit sur son siège) « ... *La Conquête de Jupiter !* Avec Rock Jason et Robin Summers ! En couleurs fabuleuses, filmées avec la fabuleuse caméra 4-D Quadriopticon ! »

Le projecteur s'éteignit, et la salle resta plongée dans l'obscurité. Rock Jason sourit : il avait déjà vu les *rushes* (1). Ce n'était pas mal. Ça commençait par un tour de passe-passe avec un écran à prismes (il pouvait l'entendre descendre des combles dans l'obscurité), et un truc vaporisé dans la salle, « pour ajouter au film, en plus de l'image et du son, la fascination de l'odeur. » Oui, ça n'était pas mal. L'événement attirerait l'attention, laquelle lui rapporterait pas mal de bénéfices ; mais ça ne tarderait pas à tomber en désuétude, comme tout ce qui avait jusqu'à présent succédé à la grande excitation du relief. A ce moment-là, il serait de nouveau seul à supporter la Galactique sur ses épaules. Ce qui n'était pas mal non plus.

(1) Projection chaque jour des scènes tournées la veille et destinées à être montées ensuite.

Il entendait la respiration de Robbie derrière son dos. Quelle petite crétine ; c'est elle qui le détestait le plus. Hé, c'était là le Fardeau de la Gloire. Tous les grands hommes ont eu leurs ennemis. Quelle petite andouille ! Ne savait-elle pas qu'il pourrait la réduire à néant d'un claquement de doigts ? Il n'avait qu'à refuser de jouer dans un de ses films. Et que deviendrait alors l'indépendante miss Summers ? L'indépendante, la belle, l'adorable, la désirable miss Summ... ?

— « Je suis terriblement excitée, » lui chuchotait Dolly. « Si excitée que j'en bondirais. Pas toi, Rock ? »

— « Comme un chien dressé, ma douce. »

— « Ils ont le chic pour créer du suspense, en tout cas. Compte sur Sherman, pour ça. Sherman ne pense pas avec ses pieds. Sherman ira loin. »

— « Sherm, » dit Jason avec conviction, « Sherm est un c... »

La lumière se ralluma. Billy Zelmo, le comique, se leva et lâcha un cri de guerre indien. Dans la salle, on entendait murmurer.

— « Un petit ennui de synchronisme, » annonça Boetticher de la cabine. Il était à l'agonie.

Jason s'extirpa d'une mer de jambes et atterrit dans le couloir, ne prenant que le temps de tirer la langue à Mendel.

— « Ne craignez rien ! » hulula-t-il. « Par chance, en plus de mes nombreux talents, je suis un habile projectionniste. »

La gourde de whisky toujours à la main, il zigzagua vers la cabine de projection.

Il voyait bien que Robbie était furieuse. Pourquoi se fâchait-elle comme ça ? Ses yeux noirs flamboyaient de fureur et d'embarras.

— « Hardi, les gars, laissez-moi faire ! »

— « Ça va bien, Rock, » criailla Boetticher, « ça va bien. Nous l'avons arrangé au petit poil. Va donc... »

— « Absurde. Permettez à un technicien de s'en emparer. »

Il ne savait pas exactement pourquoi il agissait de la sorte. Dans la salle, l'inquiétude se lisait sur les visages des spectateurs : Guy Randolph, le vieux cabot, l'ex-acteur shakespearien tremblant de peur au souvenir des trois années qu'il venait de passer sans un rôle de cinéma ; Burton Mitchell, au bout de son rouleau, se délectant de la chance qu'était ce rôle ; et tous les autres, les gens craintifs sachant que cette bobine de celluloïd les ferait ou les déferait, selon l'accueil qu'elle recevrait. Et voilà que Rock Jason faisait son possible pour tirer le tapis de sous leurs pieds.

— « Rock, c'est important. Il faut que nous mettions Mendel dans notre poche. Je t'en supplie, rassieds-toi. »

Les lumières s'étaient éteintes. Le Quadriopticon, une boîte carrée qui ne ressemblait en rien à un appareil de projection, commençait à bourdonner en chauffant.

— « Ne me dis pas ce que j'ai à faire, espèce de... de sycophante ! J'ai dit que j'allais le réparer, et c'est fichtre bien ce que j'ai l'intention de faire ! »

Jason repoussa un Boetticher blême et s'approcha de la machine. Il ouvrit la petite porte qui se trouvait à l'arrière de l'appareil.

— « N'y touchez pas ! » cria quelqu'un en cherchant à lui agripper les mains. « Il ne faut pas y toucher ! » C'était le petit Mr. Gottschalk, l'inventeur.

— « Arrière ! » cria-t-il au vieil homme chauve en le repoussant à son tour.

Derrière la petite porte, deux électrodes. Les baguettes de métal arrondies crachaient des étincelles blanches. Au-delà du champ se trouvait un bouton denté, vers lequel Jason allongea la main.

— « *Nein, nein !* Attendez que je débranche... ! »

Sa main droite, qui tenait la gourde de métal, reposait sur le coffre métallique de l'appareil ; allongeant la main gauche, Jason sentit les étincelles chatouiller et brûler sa peau. La gourde de whisky toucha du métal au moment même où Jason saisissait le bouton.

Rock Jason sentit une main géante le soulever, et s'envola loin, très loin, vers l'obscurité et le silence...

***

— « Commandant... commandant... je... » bégayait l'homme lamentablement. « Commandant, comment pouvez-vous tenir ? Nom d'une galaxie, cela fait cinq nuits que vous ne dormez pas. »

L'un après l'autre, Rock Jason ouvrit les yeux. Il secoua la tête et fit : « Oooohhh ! » Il essaya, mais en vain, de donner un sens à ce qui se passait ; une torpeur, la plus remarquable depuis cette mémorable virée à Malibu, le terrassait. Le sommeil engluait ses yeux et son esprit.

— « T'as bien raison, Ronnie. Je ne sais pas pourquoi... Suis si fatigué... »

— « Pardon, commandant ? »

Jason leva les yeux vers le jeune homme. Voyons, bien sûr... une saoulographie. Probablement avec Doris Dulane, la garce. Elle l'avait saoulé, ou l'avait laissé se noircir, et maintenant, ils lui servaient une de leurs mises en boîte idiotes. Comme la célèbre chambre d'Eddie Fritz, où tout était la tête en bas.

— « Ronnie, sois un ange : enlève ce bocal ridicule de sur ta tête et pilote-moi vers un lit. Vite. »

Ronald Curtis, produit type du Boulevard du Crépuscule et pleurnicheur incurable, restait au garde-à-vous près de lui. Assez prétentieux, tout bien considéré. Sans le grand cœur de Jason, le gosse serait encore perché sur un tabouret du café Schwab, à rêver de cinéma.

Jason se pinça le bras. Sommeil. Bon sang de bonsoir, quelle cuite !

— « Mon trésor, » dit-il en se contenant à grand-peine, « je n'ai aucune envie de plaisanter. Demain, peut-être. Ce dont j'ai envie maintenant, c'est d'un bon lit. Un lit moelleux. Tu comprends ? »

Le jeune homme avait l'air tout égaré.

— « Mais, mais... Commandant, c'est-à-dire que... »

Bon. Il s'occuperait de ce crétin demain.

— « Ça ne fait rien. Je suis sûr que demain je me tordrai de rire à la seule idée de cette histoire. Mais ça ne m'amuse *pas* en ce moment. Va donc te faire voir ailleurs, et fous-moi la paix. »

La tête de Jason dodelina, et retomba sur le bureau. Le choc du verre contre le verre le fit sursauter. Il leva la main et toucha le verre d'un casque.

— « Qu'est-ce que c'est encore que *ça ?* Merde alors ! Tu vas m'aider à enlever ce truc, et tout de suite, encore ! »

Il commença à chercher les crampons d'attache, tout en sentant une obscurité cotonneuse lui envahir l'esprit.

— « Commandant, attention ! Les avaries ne sont pas encore réparées ! »

— « Ronnie, je t'aime comme mon fils, et du fond du cœur. Mais si tu ne me débarrasses pas de ce truc et si tu ne cesses pas tes andouilleries immédiatement, j'ai bien peur d'avoir à exprimer à Mendel mes doutes sur ta carrière. Je suis malade. Et qu'est-ce que tu jargonnes, avec tes *avaries ?* »

— « Les Mercutiens, commandant. Leur flotte nous a surpris. Nous avons été touchés... »

« *Nous avons été touchés* »... Jason sursauta. Mais oui. Cette monstruosité en forme de science-fiction. C'étaient les répliques du film. Ils avaient transformé la pièce où il se trouvait en décor de la scène 1 : INT. ASTRONEF — CABINE COMMANDANT — PLAN GENERAL.

C'était le passage où le commandant Derek Carlyle était censé travailler jour et nuit, étant le seul à savoir réparer les avaries du mécanisme compliqué. Et le commandant Carlyle, c'était lui, Jason.

— « Benson et Carstairs sont morts, commandant. Leur provision d'air était épuisée. »

Charmant. Quelle était donc la réplique suivante ? Ah ! oui. « *Très bien, lieutenant. Faites-moi du café noir. Je vais ressortir pour finir le boulot.* »

— « Oui, commandant. »

— « Ta gueule ! »

— « Commandant ? »

— « J'ai dit... dis donc, trésor, qui a eu l'idée de cette farce charmante ? Doris ? »

Le jeune homme gardait son air perplexe ; il restait debout devant lui, l'air tranquille et perplexe. Fichtre, quel acteur. On pouvait lui accorder ça. Trop bon, peut-être.

Bizarre, pensait Jason, de ne pouvoir *rien* se rappeler de la veille. Certes, il était censé assister à la séance de Boetticher en l'honneur du Quadriopticon. Mais... ah ! oui... il s'était d'abord arrêté avant à « l'Inferno » pour boire un petit verre. Après... hé oui, et *après ?*

— « On a eu le dernier, commandant. »

— « Le dernier quoi ? »

— « Le dernier Mercutien. Johnson a saucé ses réacteurs avant. Du coup, les voilà tous liquidés. Commandant... si nous pouvons réparer les avaries à temps, nous voilà partis, destination Vénus ! »

— « Ronnie, pour l'amour du ciel... ma tête ! »

— « Je vais chercher le café, commandant. »

Le jeune homme salua, tourna les talons et quitta la pièce d'un pas martial.

C'était certainement Doris. Qui d'autre était assez riche pour réaliser une pareille copie du décor ? La cabine était parfaite, jusqu'au dernier détail. Ils l'avaient même engoncé dans ce monstrueux vidoscaphe, pondu par cette chère ordure de Carpenter. Jusqu'où peut aller la décadence ! Pour un peu, ils le drapaient dans une couverture indienne. Un vidoscaphe. Pauvre Thespis !

Oooh. Sa tête. Eh bien, il aurait le temps d'y penser plus tard. La première chose à faire était de dormir.

Il s'attaqua avec acharnement aux attaches du casque. Elles cédèrent, et il put ôter le globe de verre.

Il se sentit étouffer ; le noir cotonneux prit des proportions alarmantes dans sa tête : il tourna de l'œil.

Quelle obscurité... quel calme...

— « Commandant... commandant... Je... » bégayait l'homme lamentablement. « Commandant, comment pouvez-vous tenir ? Nom d'une galaxie, cela fait cinq nuits que vous ne dormez pas. »

Jason fit un effort pour revenir à lui. Qu'est-ce que c'était que cette nouveauté ? La même idiotie, encore une fois ? Il se tapota la tête d'un doigt inquisiteur. Le bocal était de nouveau sur sa tête. Mais il venait tout juste de l'enlever, non ?

— « Tu me paieras ça, Ronnie Curtis, intérêt et capital. »

— « Benson et Carstairs sont... »

Bon, ça devait faire partie du guignol. S'il s'évanouissait, on le ranimait, et tout recommençait, *ad nauseam*.

— « Je sais, je sais, ils sont morts. C'est merveilleux... C'est parfait. Au moins, on leur fout la paix, à Benson et à Carstairs. Pourquoi arbores-tu cet air idiot ? Et, au nom du ciel, ne dis plus « nom d'une galaxie » à tout bout de champ ! C'est vraiment une réplique à la noix. »

— « Bien, commandant. Et les avaries, commandant ? »

— « T'as qu'à les réparer toi-même. Mais qu'est-ce que je suis en train de raconter ? Dis donc, tu n'étais pas là, il y a un moment ? »

— « Non, commandant. »

— « Et ne m'appelle plus « commandant ». » Jason tapota le casque qui reposait sur ses épaules. « Je suis tout bonnement en train de crever, » dit-il. « Tiens, aide-moi à me lever. Et va me chercher un Bromo-Seltzer. Je m'en vais dire deux mots à Doris. »

Le jeune homme l'aida à se mettre debout. Ils sortirent de la cabine.

— « Bon Dieu ! » s'exclama Jason, les yeux écarquillés. « N'est-ce pas pousser la plaisanterie un peu loin ? »

Il se trouvait dans un astronef, parfaitement imité. Mais les rambardes, au toucher, n'avaient rien du plâtre argenté. Elles semblaient des plus réelles..

Le jeune homme lui passa quelques objets bizarres.

— « Bonne chance, commandant. »

Sans autre préambule, on l'aidait déjà à gravir une échelle. A ses pieds, un tas de figurants, qu'il n'avait jamais vus, le contemplaient avec une admiration incrédule.

— « Ça, c'est un homme ! » chuchota quelqu'un.

— « On ne m'y traînerait même pas de force, moi, » commenta un autre.

— « Hé, attendez un peu ! » cria Jason.

Au-dessus de lui la paroi déchiquetée laissait échapper un fouillis d'instruments. La nuit semblait très noire.

Un arôme puissant imprégnait l'air du casque, agaçant ses narines : l'odeur de la sécheresse et des déserts, mijotée par les techniciens du studio de façon à imiter les senteurs de l'espace lointain. A supposer que les odeurs existent, dans l'espace.

Il se sentait drôle. Qu'est-ce que c'était que ce cirque, de toute façon ? Peut-être se trouvait-il de nouveau sur le plateau, pendant le retournage d'une scène ? Il cherchait l'équipe de l'œil : James, le réalisateur ; Bolana, l'opérateur, mais il ne retrouvait que l'astronef, ces personnages délirants, et les étoiles.

Soudain, une idée le terrassa : c'était donc ça, le delirium tremens ? Le docteur Morris l'avait assez prévenu qu'il buvait trop !

Jason s'était retrouvé dans la cabine extérieure de l'astronef. Tout comme dans la première scène de « *La Conquête de Jupiter* ». En fait, tout se déroulait conformément au scénario. C'est là qu'il était censé réparer un sas, ou un truc du même genre ; et un Mercurien... pardon, un Mercutien (et où donc ces scribouilleurs de science-fiction plaçaient-ils la planète Mercutio ?...) un affreux Mercutien était censé le surprendre par-derrière, et...

— « Attention, commandant ! »

Jason, qui fixait le mécanisme endommagé d'un œil morne, détourna son regard et aperçut une gigantesque créature orange affligée d'écailles et d'yeux prêts à tomber de leur orbite, qui lui faisait face.

— « Pinkie, pour l'amour du ciel, ne fais pas ça ! »

La créature approchait lentement, bâillant des trois bouches qu'elle arborait à l'endroit où ses yeux auraient dû être mais n'étaient pas (les gars des effets spéciaux n'en étaient pas peu fiers). Elle marmonnait quelque chose comme : « *Ouba, ouba, figouf, ou !* »

— « Qu'est-ce que tu racontes, Pinkie ? Je n'en comprends pas un mot, avec ce truc idiot que tu portes. Répète un peu ? »

— « *Ouba, ouba, figouf, ou !* »

— « Arrête de grogner. Enlève cette relique moisie de « *Guy l'Eclair sur la planète Mars* », et dis-moi quand vous daignerez mettre une fin à cette foutue comédie ! »

La Créature n'était plus qu'à quelques pas, soufflant du feu liquide par les pores gigantesques qui s'ouvraient sous chaque écaille. Elle répandait une odeur à mi-chemin entre l'œuf pourri et une fabrique de colle de poisson, avec une bouffée de charogne en plus.

— « Feu, commandant, feu ! »

— « T'as vu s'il a du sang-froid, le commandant Carlyle ? C'est un dur ! »

— « Dis-donc, Pinkie, j'aimerais... Pinkie ? »

— « OUBA, OUBA, FIGOUF, OUBA, OU !!! »

— « Bon Dieu ! »

Jason s'élança, mais ses souliers magnétiques freinèrent énergiquement sa fuite. Il se retourna et resta béat de surprise : les bras de la créature commençaient à l'enlacer.

— « Enfin, Pinkie ! Je t'ai répété mille fois déjà que je n'en étais pas. Surtout comme ça, devant... Pinkie ? Je te ferai foutre à la porte, ma parole. »

Machinalement, Jason dégagea un bras et pressa la détente de l'arme qu'il avait complètement oubliée. Un rayon de lumière frappa le visage du monstre, qui dit : « *Ouba, ouba, ou-ba, fig...* », puis s'écroula et partit doucement à la dérive vers les profondeurs de l'espace, suivi, trop lentement au gré de Jason, par sa puanteur.

— « Formidable ! Carlyle savait bien que son arme n'agirait qu'à bout portant. Il est vraiment gonflé ! »

Sans qu'il puisse les contrôler, les doigts de Jason parcoururent le mécanisme endommagé. Il en béait d'admiration lui-même. Puis, ses jambes prirent le commandement à leur tour et lui firent descendre l'échelle.

— « Ça ira, maintenant, les gars, » dit sa voix.

— « Hourra, hourra ! »

— « Denton et Marchelli ! » dit la voix de Jason. » Il ne vous reste qu'un peu de stoppage à faire sur la coque. Je vais aller prendre un peu de repos. Réveillez-moi à sept heures précises. »

Ses jambes le propulsèrent le long de la passerelle et lui firent regagner sa cabine. Il s'allongea sur la couchette. « Le delirium tremens, ça vous liquide drôlement un gars, » dit-il à haute voix.

Et le sommeil vint enfin au courageux commandant de « *l'Etoile Flamboyante* » ; un sommeil bien mérité, après une bataille de cinq jours et cinq nuits, la plus meurtrière de tous les temps.

Jason, au moment de sombrer, sentit quelque chose le tracaser.

— « Ça vous liquide... » marmotta-t-il en fermant les yeux.

*
* *

— « Aldridge, vous n'êtes qu'un traître méprisable ! La cour martiale, c'est vous faire trop d'honneur ! »

— « Vous voulez dire... »

— « Parfaitement. »

Jason se gratta la tête. Combien de temps ce cauchemar allait-il durer ? Après tout, le delirium tremens n'a qu'un temps, n'est-ce pas ? Mais était-ce bien vrai ?

— « Qu'as-tu l'intention de faire, misérable Terrien ? » cracha l'astrogateur en uniforme. C'était l'ex-spécialiste de Shakespeare, Guy Randolph.

Un petit rôle, mais combien dramatique. Bon, il n'y avait qu'à continuer. Scène deux, n'est-ce pas? On venait de découvrir que l'astrogateur, Aldridge, était en fait un Vénusien déguisé, et que c'était lui qui avait alerté les Mercutiens et provoqué (oh ! Mancini, tomber du Prix Pulitzer à *ça !*), et provoqué l'embuscade et l'agression. Et, de plus, il venait de dérouter « *l'Etoile Flamboyante* » qui se retrouvait en train de foncer vers Jupiter, la Planète de Mort. Sublime. Quelle merveilleuse intrigue. Digne d'un « Oscar ».

— « Quelles sont tes intentions, misérable Terrien ? »

Bon ; là venait la scène de bagarre. Une grosse bagarre. Mais, de toute façon, le delirium tremens ne causait que des rêves. Tombons la veste. Roulons nos manches. Ricanons.

— « Prépare-toi, Aldridge. A moins que tu aies peur ? »

— « Vous voulez conquérir notre monde et l'affliger de la pestilence de la guerre qui a déjà ruiné le vôtre ? » déclama Randolph. « Jamais ! »

— « Attrape ça, ordure de Vénusien ! » dit Jason en lançant son poing.

Il manqua soigneusement la mâchoire de Randolph. L'homme ricana sauvagement et sauta, ses mains allant agripper la gorge de Jason.

Jason se dégagea et reprit son souffle.

— « Hé, dis donc, trésor, à quoi penses-tu ? »

Il s'éloigna, massant la chair meurtrie. « Voilà un rêve bien réaliste, » pensa-t-il.

L'astrogateur s'élança sur le dos de Jason et l'entraîna au sol. Tout en distribuant les coups, Randolph se transformait peu à peu en une sorte d'amibe géante, d'un vert gluant...

— « Jamais plus je ne boirai ! » jura Jason, qui aurait pourtant accepté un verre avec reconnaissance. Il se dégagea, franchit la porte en courant et la claqua derrière lui. Tout son corps était douloureux. Il haletait. « Y'en a marre ! » Il s'approcha du sas et se mit en mesure de l'ouvrir.

L'obscurité de nouveau. Dans sa tête.

Si noir... si tranquille...

— « Aldridge, vous n'êtes qu'un traître méprisable ! La cour martiale... »

Comme les rushes d'un film que le monteur repasse dans sa moviola. Il était revenu à l'endroit de cette foutue réplique. Et Randolph qui se retournait sur sa chaise :

— « Vous voulez dire... »

Jason se souvenait de la façon dont la scène s'était interrompue. Pour quelle raison ? Bien sûr, le changement dans le scénario. Tout allait bien, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose dont le commandant Derek Carlyle était incapable, quelque chose qui contredise la structure de l'histoire. Alors, fffuitt ! Tout recommençait. L'idée lui vint que, s'ils voulait s'en sortir, il lui faudrait *suivre* le scénario jusqu'au bout. Mais était-ce possible ? *Non.* Pas avec ce qui allait suivre !

— « Parfaitement. »

Scène 3 *:* Après avoir assommé Aldridge, le commandant Carlyle découvre un passager clandestin. Une ravissante poupée. Au parfum épatant, ce qui ne gâche rien. Robin Summers. L'habituelle histoire de « j'te-bouffe-le-nez, et-puis-après-j't'adore... » Robbie est amoureuse de lui. Baisers. Nous courons vers le danger. Jupiter, la planète inconnue, hostile, peut-être. Pouah !

— « Qu'as-tu l'intention de faire, misérable Terrien ? »

Ce cher Mancini. Que racontait donc ce film à la gomme ? La Terre est rôtie par un rayon de mort venu de l'espace. Les autorités envoient un astronef enquêter sur Vénus. La nef est affligée d'un espion. Bagarre avec les Mercutiens. Atterrissage sur Jupiter. Découverte que le vrai danger se trouve sur Jupiter. Ce sont les Joviens qui ont pondu le Rayon de la Mort. L'éteindre, rentrer à la maison, la Terre est sauvée, fin.

— « Vous voulez conquérir... »

Heureusement, on avait fait sauter les scènes du début. Bonne chose que les batailles dans l'espace coûtent si cher. C'est *ça* qui aurait été mignon !

Scène 4 *:* Atterrissage sur Jupiter. Apparition des Joviens, bagarre du tonnerre de Zeus. Deux jours, le tournage avait duré. Affreux.

Scène 5 *:* Robbie est capturée en otage.

Scène 6 : Le commandant Carlyle s'introduit dans le temple et se laisse capturer.

Scène 7 *: Le Rakana !*

— « Attrape ça, ordure de Vénusien ! »

Jason se battit sauvagement. Après tout, Randolph avait bien soixante ans et c'était facile de briller à ses dépens.

Il piétina la masse verdâtre jusqu'à ce qu'elle se dissolve en gelée (voilà qui plairait aux gosses des matinées) et l'envoya dans un coin d'un coup de pied magistral.

Ses narines s'emplirent de la puanteur de la chair brûlée. Pourquoi de chair brûlée ? On se le demande. Il étouffait. Ces odeurs. Toujours ces odeurs !

— « Commandant, le cap a été changé ! »

— « Ronnie, quel gosse adorable tu fais ! Et combien observateur. Comme tu es merveilleusement observateur... Je veux dire : Très bien, lieutenant, je suis au courant. Aldridge était un espion. Il va falloir tenter un atterrissage forcé sur Jupiter. »

— « Jupiter ? Nom d'un astéroïde, commandant, cette planète a pourtant l'air dangereuse ! »

— « Le danger, c'est notre métier, lieutenant. »

— « Oui, commandant. Cap sur Jupiter. »

C'est tout. Il n'y a qu'à suivre le nouveau coup et atterrir sur Jupiter. Mancini, ô génie méconnu, même un écolier ferait mieux que ça ! Bon, passons.

Le jeune homme passa la tête par la porte entrouverte.

— « Un passager clandestin, commandant. »

— « Très bien, je vais voir. »

D'un geste las, Jason se frotta la tête et suivit le lieutenant.

— « Robbie, ma chérie, » dit-il, à la vue de la prisonnière qu'on lui amenait. « Comme c'est agréable de voir un être humain, pour changer. Je suis en train de faire un rêve, tu sais ? » Jason eut un gloussement amusé. « Tu as l'air formidable. Ton parfum aussi est formidable. »

— « Je t'ai dit que je ne te quitterai jamais, Derek, » dit Robbie, les yeux brillants. « J'ai tenu parole. »

— « Pourquoi cette folie ? »

— « Parce que je t'aime. »

Jason sourit. Petite menteuse. Ce qu'elle mentait bien. « Répète ça, chérie. »

— « Je t'aime, Derek. »

— « Je devrais me fâcher, être furieux... mais je ne peux pas. Je pense que tu sais que nous avons des ennuis. »

— « Je sais. »

— « Et si nous ne nous en sortons pas vivants ? »

— « Ça n'a pas d'importance. Pas tant que je suis avec toi. »

Jason hésita. Le commandant Derek Carlyle prendrait-il la fille entre ses bras ? Mais au fond, si l'on ne changeait que des détails, ça n'avait pas l'air d'avoir d'importance. Après tout, on est toujours en train de reviser un scénario, même en cours de tournage.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa ; il s'attendait à voir l'étourdissement familier le gagner, mais il ne se passa rien.

— « Chérie ! »

Elle avait vraiment l'air formidable. Et Carpenter, le costumier, s'était surpassé : elle ne portait que le minimum exigé, sous forme de trois ou quatre disques ornés de sequins, leur taille variant autour de celle d'une feuille de vigne. Une tunique diaphane ne servait qu'à rehausser la splendeur de sa peau bronzée et des ses courbes déliées. Et le parfum... comment diable les labos de la Galactique étaient-ils arrivés à reproduire le parfum de la peau fraîche d'une femme ? Ses yeux, ses yeux noirs et riants, traduisaient des pensées d'une alarmante sincérité.

Il allait lui suggérer d'aller bavarder ailleurs, par exemple dans sa cabine, où il pourrait lui montrer ses cartes du ciel, mais... Mancini avait réglé la question pour lui. Le commandant Carlyle, ou le parfait crétin. Le nonagénaire dans le harem. Le Devoir avant tout !

En la contemplant, Jason ressentait une étrange tristesse ; c'était la façon qu'elle avait de prononcer le mot « *amour* ». Non pas d'un ton conventionnel et morne... mais... comme si elle le pensait vraiment. Voilà un aspect du rêve qui n'était pas si désagréable, décida-t-il. Peut-être cela rachetait-il même le reste.

Absurde, Jason.

Absurde, mon œil. Pourquoi te leurrer ? Tu aimes cette fille, n'est-ce pas ? Avoue-le en rêve, au moins. Au réveil tu pourras de nouveau te cacher dans ta coquille imbibée de gin, si tu veux, sans qu'elle en sache jamais rien.

— « Jupiter droit devant, commandant. »

— « Dites à Michaels de préparer le freinage. »

Jason entoura les épaules tremblantes de Robbie d'un bras protecteur. Il ne put se résoudre à la regarder dans les yeux.

— « Nous nous en sortirons, les gars, si nous gardons la tête sur les épaules. »

***

— « Ça m'est égal. Reste ici, Jeff, si tu veux. Moi, j'y vais. »

— « Mais c'est du suicide ! Tu n'as pas une chance sur un million de sauver ta peau... »

— « Je dois risquer cette chance. »

— « Derek, écoute-moi. Ces vilains cocos sont des milliers et tous cherchent la bagarre. Ils te provoqueront... et tu sais ce qui est arrivé à Fontaine, non ? »

— « Oui, je... sais. »

— « Alors, sois *raisonnable,* Derek ! Il est encore temps de nous sauver... »

— « Désolé, Jeff. Pas question. Ma décision est prise. »

— « Espèce d'idiot. Je me demande si cette fille sait à quel point tu l'aimes ? »

— « Ce n'est pas seulement pour Cynthia, Jeff. Ne comprends-tu pas que c'est notre seule chance d'arriver jusqu'au Rayon de la Mort ? »

— « Alors, j'y vais avec toi. »

— « Non, seul, je peux réussir. Pas à deux. Retourne à la nef, Jeff ; et c'est un ordre. »

— « Oui, commandant.»

— « On se serre la main ? »

— « Je... bonne chance, Derek. Bonne chance. Nous t'attendrons. »

Jason suivit des yeux la silhouette de Jeff Manning, le mécanicien, qui regagnait « *l'Etoile Flamboyante* ». C'était Burton Mitchell, naturellement, ne gardant aucune trace des jours anxieux passés près du téléphone, à attendre l'appel de l'Agence Centrale de Placement. Après tout, ce n'était pas un mauvais bougre. Ils se conduisaient tous en chics types. Assez, espèce d'âne bâté. Tu délires. Burton Mitchell est un raté pitoyable et ennuyeux ; s'il ne t'avait pas cassé les pieds comme il l'a fait... et pourtant... vas-tu laisser cette espèce d'épopée à la noix fausser ton jugement ? Pourtant, deux fois, dans le courant du film, Mitchell-Manning lui avait sauvé la vie. Des épisodes secondaires. Mais il était touché. Il ne pouvait s'en empêcher. Ils prenaient tous leur rôle tellement au sérieux. Ce space-opera mangé aux mites, épelant la gamme des émotions bon marché simplifiées jusqu'à l'absurde... Mais c'était la première fois que Jason était touché, ou se laissait toucher, par des émotions réelles. A Hollywood, il vous *fallait* faire fond sur les rêves pour les valeurs durables. Les rêves y étaient la seule chose valable.

Il n'y avait qu'à le regarder, lui, en ce moment. Au point culminant du film. La grande scène, héroïque sur toute la ligne. Et pourtant, Rock Jason le quittait à chaque instant un peu plus, laissant la place au commandant Derek Carlyle, la créature de Herman Mancini. Ou bien n'était-ce pas

plutôt Leroy Guinness O'Shea qui revivait, comme au bon vieux temps, quand la scène était un endroit magique, et que l'amour et l'honnêteté avaient encore un sens...

Jason sentit la colère l'envahir et n'essaya pas de la réprimer. Déguisements ou pas, figurants boutonneux ou pas figurants boutonneux, il *haissaït* les Joviens pour ce qu'ils avaient fait. Robbie était la prisonnière de ces salopards. Eh bien, ils ne la garderaient pas longtemps, par tous les dieux !

Il traversa la place au sol inégal à grands bonds et s'accroupit près du mur de marbre du temple. Un garde se glissa vers lui, sifflant comme un serpent. Il lui régla son compte, et, s'enveloppant de la cape écarlate, il pénétra dans la grande salle sans se faire remarquer.

La puanteur animale l'y asphyxia presque. Tout droit de la cage aux reptiles, se souvint-il. Mélangé, pour plus d'effet, à du concentré d'étable.

Sur son trône, l'Empereur de Jupiter poussait des gloussements joyeux :

— « Je pensais bien que notre petite ruse réussirait, commandant. Ah, et n'essayez pas de me tirer dessus : je suis protégé par un champ de force. Et cinquante pistolets *Kranek* sont braqués sur votre cœur. »

C'était Toby Bowles. Ce vieux Toby qui avait gagné une fortune à jouer les traîtres de mélodrame, à cause de son visage impossible. Même sous le maquillage terrifiant, on reconnaissait l'aimable acteur de composition. Mais, une fois de plus, était-ce bien vrai ?

— « Ordure ! » ragea le commandant Carlyle.

— « Ordure, hein ? Nous allons bien voir si l'héroïque commandant chantera toujours la même chanson après avoir vu... cela ! »

— « Cynthia ! Robbie ! »

— « Derek ! »

— « Quelle touchante réunion ! » L'empereur eut un rire guttural.

Robbie était enchaînée au mur, les membres écartelés. La tunique diaphane avait disparu ; elle était aussi nue que la censure le permettait. D'étroites lignes rouges striaient ses épaules et autres parties décentes de son corps.

Le commandant Carlyle cracha un juron et s'élança. Il se heurta au champ de force, qui le fit tomber.

— « Cynthia, que t'ont-il fait ? »

— « Rien, » ricana l'empereur ; puis, sérieux, il ajouta : « ... encore. »

— « Je te tuerai, infâme Jovien ! » lança le commandant Carlyle. « Et puis après, je te ferai foutre à la porte du studio, tu m'entends ? Je te ferai mettre sur la liste noire de tous les studios, d'ici à... »

— « Voici d'étranges paroles, Terrien. Des paroles hardies. Mais nous avons autre chose à te montrer. Viens. »

Deux gros esclaves, tous deux semblables à de gros lézards, lièrent les bras de Jason et le poussèrent brutalement en avant. Ils traversèrent de nombreuses salles avant de pénétrer dans une immense rotonde.

Une machine démesurée rappelant un phare ronronnait et bourdonnait follement au centre de la pièce.

— « Le Rayon de la Mort ! » s'exclama le Commandant Carlyle. La fureur étrangla ses répliques suivantes.

— « Je vois que vous reconnaissez notre petit joujou. J'ai bien pensé qu'il vous intéresserait. Son action est lente, mais durable. La chaleur dont souffre votre planète augmentera bientôt jusqu'à l'insupportable, et toute vie deviendra impossible sur Terre. »

— « Et vous en profiterez pour emménager, pas vrai ? »

— « Comme vous le dites, c'est vrai. Nous commençons à être plutôt surpeuplés, par ici. »

— « Monstre au cœur de pierre... Ecoute, Toby. Eteins cet engin. Et relâche Robbie. Immédiatement. C'est clair ? »

— « Préparez le prisonnier pour le *Rakana !*

— « Oh ! est-ce bien la peine de jouer cette comédie pénible jusqu'au bout ? » Jason ne se sentait pas très bien. Rien qu'à voir la doublure opérer, il était devenu vert, pendant le tournage de cette scène. *Feue* la doublure, pour être précis.

— « Nous allons éprouver ton courage, guerrier valeureux. » (Celle-là venait tout droit de « *Gunga Din* ».)

— « Ne pourrions-nous pas un peu discuter la question ? »

L'obscurité cotonneuse recommençait à s'amonceler dans sa tête... Assez. La fin était trop proche. Si tu continues, tu vas te retrouver de nouveau au début de la neuvième bobine.

— « Faites de moi ce que vous voudrez. Mais libérez Cynthia. »

— « Ah, » fit l'empereur. « Suivant la loi, je peux te faire une promesse qui est tout à ton avantage. Si tu es victorieux dans l'arène, la fille et toi serez libres de partir tous les deux, sains et saufs. »

Il eut un rire sournois.

Le commandant Carlyle eut un grand sourire.

— « D'accord, espèce de vipère lubrique. »

— « Emmenez-le. »

Jason partit heureux. Le « vipère lubrique » était de son crû.

Mais à l'idée de ce qui se préparait, il se sentit soudain beaucoup moins heureux.

***

L'obscurité de la cellule l'oppressait. Les gars préposés aux odeurs s'étaient vraiment déchaînés, sur cette séquence. Une effluve de laiterie, une bouffée d'abattoir, des arômes délicats d'étables, de porcheries et d'huile de foie de morue... toutes les odeurs repoussantes de la terre. Jason tour à tour serrait les dents, ou s'abandonnait à un tremblement nerveux. Ça faisait réfléchir.

D'une part, peut-être souffrait-il d'une crise de delirium tremens et dans ce cas il finirait bien par se réveiller et tout s'arrangerait au petit poil. D'ailleurs, d'après le scénario, Carlyle terminait vainqueur. Mais il y avait l'autre alternative, illustrée par le grand cascadeur Ralph Laurie, qui, après avoir dans sa carrière franchi d'un bond des cerceaux enflammés, sauté dans des ravins et bravé la mort de mille et une façons, avait péri en

doublant Jason au cours du tournage de cette scène. Le gorille avait tué Laurie. Quelle c..nerie aussi de se servir d'un gorille ! Comme s'il y avait des gorilles sur Jupiter ! Comme s'il y avait quoi que ce soit, sur Jupiter !

Jason se représenta le grand gorille Bobo, barbouillé d'un rose bonbon écœurant, et cessa aussitôt d'essayer de serrer les dents pour trembler tout à son aise.

Il avait presque décidé de renoncer à toute cette histoire quand le portail de bois s'ouvrit tout grand, laissant pénétrer des flots de lumière. Il laissa également pénétrer deux hommes-lézards joviens. Ils traînèrent Jason jusqu'au centre de la vaste arène circulaire. La foule clama son enthousiasme.

Les Joviens s'éloignèrent en rampant.

Puis Jason se souvint. Se retournant d'un bond, il aperçut Robbie, ligotée à un poteau au centre même de l'arène de sable. Sa beauté lui coupa le souffle. Il s'approcha d'elle.

Elle avait l'air terrifié. Les cordes qui la liaient étaient disposées avec art. (Lila, l'habilleuse, avait passé presque une heure à les enrouler aux bons endroits.) L'une au-dessus des seins, l'autre au-dessous, une autre autour du ventre, et une dernière... juste au-dessous.

— « Robbie, ma chérie ! »

— « Derek. Quoi qu'il arrive, je t'aime, je t'aime, je... »

Jason lui ferma les lèvres d'un doigt.

— « Ne dis pas cela, » murmura-t-il. « Pas après la façon dont je t'ai traitée. Mais Robbie, si nous nous en sortons, je réparerai, je te le jure... »

— « Derek, attention ! »

Au hurlement de la foule, il se retourna d'un bond. Jason avala sa salive.

C'était Bobo, le gorille, avec son regard terrifiant.

— « Gentil Bobo. Tu te souviens de moi ? « *La déesse de la jungle* », tu te rappelles ? »

Le singe, à quatre pattes, fit deux fois le tour de Jason. La foule se tut.

Bobo s'arrêta pour se gratter. Jason soupira. Son cœur battait la chamade. Il aperçut la lance dérisoire que le garde lui avait mise dans la main, avant de l'abandonner à l'horrible créature.

— « Bobo, va-t'en. Allons, va-t'en. Fais pas de bêtises. »

Quelqu'un lança une grossse pierre qui frappa le derrière du singe.

— « RRRahh ! » Le singe rugit son mécontentement et se jeta sur Jason.

Au galop, ils firent quelques tours de piste, le singe collant aux talons de son adversaire. Jason entreprit de grimper au mur. Aussitôt la vieille impression d'obscurité cotonneuse lui revint. Il se laissa retomber. La créature géante fonçait sur lui.

Il ferma les yeux, mais il ne se passa rien.

Il rouvrit les yeux.

Bobo se frappait le poitrail hirsute en beuglant des compliments à l'adresse de Robbie.

Jason s'élança, et administra un coup de pied bien senti au derrière encore endolori du singe. Bobo se retourna, prit le temps de gratter et bondit en hurlant : « *Rraahh ! Rrraahhh !* »

Ils tombèrent sur le sol avec fracas. Les bras du gorille lui broyaient la poitrine.

Jason gargouilla :

— « Pour l'amour du ciel, tu m'étouffes, espèce d'idiot. »

Ils roulaient en tous les sens sur le sol. La foule grondait. Le gorille grondait. Jason grondait.

Puis Bobo poussa un cri inhumain (et pas jovien non plus) dans le silence soudain qui avait envahi l'arène.

Jason vit le singe secouer et tirer la hampe de la lance qui s'était plantée dans la chair tendre de son poitrail. Il entendit le fracas d'une tonne de viande s'abattant sur le sable. Puis, lorsque Bobo se fut immobilisé, il s'inclina en direction de la loge impériale, et retira la lance. En s'approchant de l'empereur, il se demandait ce qui avait bien pu se passer. La foule se déchaîna. Des gardes envahirent l'arène au grand galop, sifflant des menaces, et la voix grinçante de l'empereur domina le tumulte :

— « *Tuez* le terrien ! Tuez-le ! »

— « Ainsi, » s'écria le commandant Carlyle, « voilà comment le maître de Jupiter récompense la bravoure et tient ses promesses ! »

— « Tuez-le ! »

Un pistolet *Kranek* tira, et le commandant Carlyle porta la main à son épaule. Il tomba sur un genou, essayant de surmonter sa douleur.

Il vit alors pourquoi la foule s'était déchaînée de la sorte. L'équipage de « *l'Etoile Flamboyante* », occupant les points stratégiques, arrosait ses adversaires de rayons zam ; les Joviens tombaient comme des mouches. La puanteur de la chair brûlée emplit l'air lourd de Jupiter.

Mais bien sûr. C'est dans cette scène qu'ils accouraient pour le sauver !

Le commandant Carlyle se leva et courut à la loge impériale. Il saisit le gros empereur par le cou, et le fit tomber sur le sable.

Toby fit un geste vers son arme.

— « Pas de ça, mon vieux ! » dit le commandant Carlyle, en plongeant sa lance déjà ensanglantée dans la gorge palpitante de Toby. Puis il rejoignit le poteau en courant pour trancher les liens de Robbie. Elle s'écroula entre ses bras : son épaule blessée lui arracha une grimace et il la confia au loyal Jeff qui attendait à ses côtés.

— « Merci, mon vieux ! »

— « De rien, cap'taine. »

Il saisit un *Kranek* et se fraya un chemin parmi les Joviens affolés, jusqu'à la rotonde.

Le lézard qui montait la garde eut un sifflement de mépris et saisit son désintégrateur. Le commandant Carlyle évita le rayon mortel et bondit sur le Jovien enragé.

Se souvenant vaguement que ce rôle était tenu par un figurant particulièrement osseux, il dirigea la plus grande partie de ses coups vers la pomme d'Adam, en réservant toutefois quelques-uns, soignés aussi, pour le ventre. Le Jovien s'écroula en gémissant.

Le commandant Derek Carlyle visa soigneusement et fit feu de son pistolet *Kranek.* Le rayon atteignit la machine en plein centre. Il fit feu, encore et encore. Bientôt l'appareil des Rayons de la Mort ne fut plus qu'un tas de ferrailles fumant.

Il eut un sourire mystérieux, et se retourna à temps pour balayer de son feu les gardes qui se pressaient sur le seuil. Puis il agrippa une corde de velours disposée là à propos et s'élança à travers la salle, décrivant un gracieux arc de cercle au-dessus de la tête des Joviens qui envahissaient la rotonde... enfin, au grand jour, il se frayait à coups de feu un chemin vers la liberté.

Des Joviens l'attendaient près de l'astronef. Jeff, le loyal, le bon, le fidèle Jeff agonisait sur le sol volcanique et un serpent à pattes visqueux s'éloignait, serrant Robbie dans ses bras rabougris.

— « Un instant, l'ami ! »

Le Jovien se retourna, et reçut la décharge en pleine figure. Il hurla. Le commandant Carlyle aida Cynthia à gagner l'astronef, puis ressortit.

— « Jeff, » dit-il. « Allons, viens, Jeff ! »

— « Navré, Derek. Pour cette manche, je vais être obligé de faire le mort. Tu... dois... partir sans moi. La comédie est terminée. »

— « Jeff ! »

Un nombre croissant de Joviens approchait de l'astronef. Des rayons *Kranek* déchiraient l'air. Une décharge atteignit l'épaule de Jason. Hé, minute... la script n'aurait pas dû laisser passer ça ! Bon sang, cette épaule était déjà blessée, non ? Tant pis. Fonce vers l'astronef ! Vite !

Les hommes-lézards cherchaient à enfoncer la porte, entamant l'alliage de leurs rayons *Kranek.*

— « En avant toutes ! »

Les réacteurs se mirent à vrombir.

Le commandant Carlyle gloussa de joie :

— « Voilà qui devrait les réchauffer ! »

Il avait retrouvé le sourire.

« *L'Etoile Flamboyante* » s'enleva, tel un phénix géant, et bientôt ne fut plus qu'un point argenté dans le ciel de velours noir.

Le commandant Carlyle se tenait au hublot de tribord. Ses yeux étaient tristes, son bras était passé autour de la taille de Cynthia. Elle se blottit contre lui.

— « Adieu, » dit-il, « adieu, Jeff, Harry, Don... tous ceux d'entre vous qui n'ont pas réchappé. Vous êtes morts, mais votre sacrifice n'a pas été inutile. La Terre ne vous oubliera jamais ! »

— « Et la Terre n'oubliera pas non plus, » dit le jeune lieutenant, « un homme nommé Carlyle. Que Dieu vous bénisse, commandant. Nous vous aimons tous. »

— « Oui, » dit Cynthia, se serrant plus fort encore contre lui, « nous vous aimons tous, commandant Carlyle !

— « Robbie, » dit Jason, la pressant contre son cœur, « Robbie, Robbie ma chérie. »

Lorsque l'obscurité l'engoutit de nouveau, Jason ne lutta pas ; il essaya seulement de retenir le petit bras doré le plus longtemps possible...

***

Applaudissements. Trépignements. Cris d'enthousiasme. Jason cligna des yeux, craignant de se retrouver dans l'arène du *Rakana*.

Il se raidit.

Il ouvrit les yeux, s'attendant à voir Bobo le gorille.

Il aperçut Sherman Boetticher.

Il referma les yeux : c'était presque aussi moche que Bobo.

— « Rock... tu vas bien ? Parle-nous. Dis nous quelque chose... »

— « Envoyez les danseuses, » dit Jason. Le rêve était fini. Il se souvenait de tout, maintenant. Enfin presque.

— « Ah ! on te retrouve, Rock. Dis donc, tu nous a fait une de ces peurs ! »

— « Qu'est-ce que j'ai fait ? Je me suis évanoui ? »

— « Je ne sais pas... tu es resté simplement planté là, à regarder le film. »

Boetticher avait l'air intrigué.

— « Qu'y a-t-il d'anormal à ça ? »

— « Ben, ce que je veux dire, c'est que tu as mis ta main avant que Hymie puisse débrancher le Quadriopticon et puis.... bon, tu n'as pas dit un mot. Tu restais planté là à regarder le film. »

— « C'est fini, maintenant ? »

— « Fini ? Ecoutez-le parler ! C'est une vache de sensation, oui ! Ce sont ces odeurs qui ont remporté le morceau. Une vraie idée de génie, ces odeurs ! » Boetticher arborait un vaste sourire. « Excusez-moi, maintenant. Je vais voir notre public. »

Il quitta la cabine, ronronnant d'aise. Tout le monde parlait très fort.

— « Et votre main, Mr. Jason ? » demanda le petit Mr. Gottschalk d'un air anxieux.

— « C'est bien la main d'un artiste, » répondit Jason en pensant à autre chose.

— « J'avais peur que vous ne vous soyez blessé. C'était un mauvais coup à prendre. Personne, pas même moi, ne connaît cette machine à fond. Et puis après ? Peut-être toutes les grandes inventions sont-elles nées de la sorte ? » Le petit homme triste continuait à débiter son discours, saupoudré d'un fort accent allemand. « Je vais vous dire un secret : ce n'est *pas* à une caméra que je travaillais, du tout. D'abord, j'avais cru avoir

trouvé le secret de la *quatrième dimension*. Magnifique ! Mais... ça ne marchait pas ! J'ai essayé mille fois... rien à faire ! » Il soupira. « Alors, je l'ai transformé en caméra. Pas mal, hein ? »

Jason approuva de la tête, préoccupé de plusieurs choses à la fois.

La porte de la cabine de projection s'ouvrit. Dolly Dixon haletait sur le seuil.

— « Chééri ! » hululait-elle. « Tu es le champion ! Je te le jure, c'est fou ! Mon chéri, dis-moi, qu'est-ce que tu vas faire de tout ton argent, je me le demande ? »

— « Pardon. » Jason fit le tour des journalistes excités, parcourut la salle du regard et sortit à grands pas, s'arrachant à l'adoration de la foule.

Elle marchait vite.

— « Robbie, attends-moi ! »

Robin Summers se retourna.

— « Pourquoi faire ? » dit-elle. « C'est ta fête, non ? »

Ses yeux noirs n'avaient plus l'air si fâché. Pourquoi ? Jason leur retrouva presque l'expression qu'ils avaient sur Jupiter.

— « Robbie, j'ai des choses à te dire. Veux-tu m'écouter ? »

— « S'il le faut... »

Sa peau dorée était encore plus belle aux lumières.

— « Je voudrais... Robbie, je voudrais que tu me pardonnes. Je ne sais pas plus que toi pourquoi je te raconte ça, mais je suis sérieux. Si c'est une lubie, elle peut disparaître. Alors, je redeviendrais le même personnage égoïste, jaloux et solitaire que j'étais depuis tant d'années. Et tu ne saurais jamais... Je ne veux plus le redevenir. » Jason l'attira dans l'embrasure d'une porte. « Je me suis conduit avec toi comme un salaud. J'avais peur de me conduire différemment. J'avais peur qu'on se moque de moi, de trouver un miroir dont je ne puisse détacher mes regards. Mais c'est fini. Pardonne-moi, Robbie. Je sais que c'est beaucoup te demander. Mais fais un effort. Pour moi. »

— « Pourquoi ? » fit-elle.

— « Parce que je t'aime. »

Elle regarda Jason attentivement. Puis elle plongea son regard dans ses yeux.

— « Fais-moi sentir ton haleine, » dit-elle.

Jason obtempéra.

— « Je ne suis pas saoul. Parole. »

— « Mais... Qu'est-il arrivé ? Je ne... »

Elle lui toucha l'épaule.

— « Moi non plus. C'est idiot, je te jure que je n'en sais rien. Mais Rock Jason a mis bien longtemps pour retrouver Leroy O'Shea. »

— « Qui ça ? »

Jason sourit en voyant combien son secret avait été bien gardé par le Département de la Publicité.

— « Un gars que j'ai connu dans le temps. Il est capitaine d'astronef, à l'heure qu'il est. Je l'ai rencontré dernièrement sur Jupiter. »

— « Rock Jason, tu es cinglé. »

Jason rit.

— « Possible. Très possible. Si tu me psychanalisais un peu, devant un verre de limonade ? »

Du doigt, il frotta la cicatrice encore fraîche sur son poignet gauche. La robe d'été de Robbie se gonflait à la brise tiède.

« S'il te plaît, » dit Jason.

(Traduit par Catherine.)



Vous pouvez vous abonner à "Fiction" en Suisse et en Belgique

TARIF DES ABONNEMENTS payables en francs suisses

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.	10	13,40	13	16,40
1 an..	19,50	26,25	25,50	32,25

NUMÉROS ANTÉRIEURS : *F 1,60 des nos 1 à 40*
F 1,85 à partir n° 41

pour envoi recommandé ajouter 0,50 F par paquet de 1 à 5 exemplaires.

RELIURES : réduction 10 % aux abonnés.

1 reliure : 5,10 F ; 2 reliures : 5 F l'unité; 3 reliures : 4,90 F l'unité.
Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-du-Crest, GENÈVE
C. C. P. GENÈVE I-6112

TARIF DES ABONNEMENTS payables en francs belges

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.	115	153	145	183
1 an..	223	300	283	360

NUMÉROS ANTÉRIEURS : *F 18,50 des nos 1 à 40*
F 21,50 à partir du n° 41

pour envoi recommandé ajouter 6 F par paquet de 1 à 5 exemplaires.

RELIURES : réduction de 10 % aux abonnés.

1 reliure : 70 F; 2 reliures : 135 F; 3 reliures : 200 F
Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser :

AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
57, avenue des Citrinelles,
Auderghem - BRUXELLES
C. C. P. Bruxelles 612-51

Le physique de l'emploi

(*Gorilla suit*)

par JOHN SHEPLEY

Ce petit épisode goguenard et saugrenu est l'œuvre d'un jeune écrivain encore peu connu. Lisez-le et vous reconnaîtrez que John Shepley a cette faculté rare en littérature fantastique de n'imiter personne. Cette voie, s'il y persévère, pourra le mener loin.



On demande homme possédant déguisement gorille ou gorille pour publicité nouveau film technicolor « En route pour Bali » *avec Bing Crosby, Bob Hope, Dorothy Lamour. Emploi d'une journée. Se présenter Service Bali. Films Paramount,* 1501 *Broadway,* 11ᵉ *étage, lundi matin.*

(Extrait des Petites Annonces du « New York Times » du dimanche 25 janvier 1953).

TOTO trouvait ce numéro du dimanche du *Times* terriblement insipide. Il avait lu les pages des spectacles et partagé avec regret l'opinion des critiques : Broadway connaissait une nouvelle saison décevante. Il n'avait rien remarqué de sensationnel dans la critique des nouveaux livres : l'horreur et la banalité alternaient comme d'habitude en ce domaine. Les échos et les reportages l'avaient laissé froid. L'air renfrogné, il avait finalement attaqué le problème de mots croisés, au grand amusement de la foule qui se pressait de l'autre côté des barreaux. Elles le dérangeaient et l'irritaient, ces foules du dimanche : sombres messieurs promenant leur famille avec dignité, grosses femmes ridiculement chapeautées, gosses turbulents au visage barbouillé de sucre d'orge, désignant tout de leurs doigts poisseux. Néanmoins, il réussit à s'absorber dans son problème... jusqu'au moment où il en arriva au VIII horizontal : « *Pièces d'or américaines de* $4,00, *de circulation provisoire,* 1879-80. » Un mot de sept lettres, la sixième étant un « A ». Mais qui pouvait connaître ce mot, à moins d'avoir étudié tout spécialement l'histoire financière des Etats-Unis ? La spécialisation s'infiltrait jusque dans les passe-temps dominicaux les plus anodins.

Debout au premier rang des spectateurs, tenant la ficelle d'un ballon rose, se trouvait une femme a l'air aimable qui fixait sur lui le regard trouble de ses yeux bleus. Peut-être cette femme était-elle une spécialiste de l'histoire financière. Toto s'approcha d'elle d'un air résolu. Avec un cri aigu, la femme laissa échapper le ballon, et tandis que celui-ci prenait lentement son essor, les enfants poussèrent des exclamations et certains se mirent à pleurer. Toto n'insista pas ; il jeta son crayon et son journal

© 1958, *by Mercury Press, Inc.*

et se réfugia sur le perchoir le plus élevé de sa cage, où il resta à bouder jusqu'à ce que, lasse de le voir inactif, la foule se dispersât peu à peu. Alors il redescendit au sol et, avec un sentiment amer d'impuissance, il se mit à feuilleter les pages de petites annonces.

Et c'est alors qu'il tomba dessus. Se refusant à y croire, il écarquilla les yeux, se gratta la tête, puis sous les aisselles, relut l'annonce une seconde, puis une troisième fois... Mais non, il n'y avait pas d'erreur : là, noir sur blanc, on offrait du travail à un homme possédant un déguisement de gorille *ou à un gorille* pour faire connaître au public le dernier film de Dorothy Lamour. Toto redressa le buste, réfléchissant qu'il n'avait pas besoin d'un emploi, puisque, en somme, il en avait déjà un. Mais les quelques lignes de cette petite annonce étaient trop pleines de promesses pour qu'il pût la chasser de son esprit. Comme ce serait amusant ! Quel titre de gloire (il pourrait même être photographié avec Dorothy Lamour !), même si cela ne devait durer qu'une journée ! Il se surprit à se balancer et à sauter de joie d'un bout à l'autre de sa cage.

Cependant, lorsque, avec une certaine circonspection, il reprit le journal pour examiner l'annonce une quatrième fois, son esprit fut assailli de légers doutes. Peut-être que ce qu'on demandait, c'était un homme avec un déguisement de gorille *ou un homme* avec un gorille — auquel cas il était inutile qu'il se présentât seul. Ce que voulaient les producteurs du film n'était pas très clairement exprimé et Toto se gratta longuement tout en essayant de s'en faire une idée plus nette. Pourtant, s'il fallait un gorille, faux ou vrai, pourquoi ne pas tenter la chance ? Et puis il y avait une solution bien simple : s'ils tenaient à ce que le gorille fût humainement escorté, pourquoi ne montrerait-il pas l'offre d'emploi à son gardien, Mr. McCready, en lui désignant avec une insistance particulière les mots : 1501 *Broadway, 11e étage, lundi matin ?*

Mais non, ça ne marcherait pas ; il comprit aussitôt que ce projet ne pouvait être mis à exécution. Non pas que Mr. McCready s'y refuserait — certainement pas — mais il n'accepterait pas non plus. Il adopterait une attitude dubitative ; il aurait un petit rire supérieur, toussoterait nerveusement et prendrait un air étonné et offensé, si bien que, finalement, se sentant coupable, Toto n'aurait plus qu'à retirer purement et simplement sa requête. Ou bien, en admettant que Mr. McCready acceptât, ce ne serait que sous réserve de demander d'abord l'autorisation du directeur, et il différerait si longtemps cette démarche que (même à supposer que le directeur donnât son consentement) il serait alors trop tard pour solliciter l'emploi. Un autre aurait déjà connu la joie de passer quelques instants merveilleux sous le feu des projecteurs avec Dorothy Lamour. Non, la seule chose à faire, conclut Toto, était de mettre Mr. McCready et les autorités du zoo devant le fait accompli.

Il eut du mal à contenir son impatience en attendant l'heure de la fermeture des portes et du départ des visiteurs, afin de pouvoir, dans une tranquillité relative, élaborer un plan d'action. Certainement, se dit-il tout en regardant les employés balayer les détritus laissés par la foule, certainement qu'on l'engagerait de préférence à tout homme déguisé en gorille.

Il ne devait rien avoir à craindre de cette concurrence-là. Mais si *d'autres gorilles* se présentaient, des gorilles ayant déjà l'expérience du cinéma ou des rôles publicitaires pour des maisons quelconques ? Cette perspective l'effraya au point qu'il décida de renoncer à son projet. Il se coucha, replié sur lui-même dans une obscurité fétide, caressant mélancoliquement ses orteils et écoutant les bruits familiers : objets métalliques raclant le ciment quelque part, grondements mécaniques lointains en sous-sol, respiration sifflante de son voisin asthmatique, un vieux mandrill qui ne cessait d'arpenter sa cage comme un affamé. Toto ferma les yeux, se boucha les oreilles et continua de raisonner avec lui-même... qu'avait-il à perdre ? Rien, vraiment rien. Il n'était même pas question d'un risque quelconque, car le pire qui pût lui arriver était de ne pas obtenir l'emploi. Cependant il ne lui serait pas facile de sortir de la cage.

Qui ne risque rien n'a rien. Il était pénible de devoir puiser du courage dans des truismes. Néanmoins, Toto se mit de bon cœur à éprouver ses barreaux l'un après l'autre. Il fit toute la cage sans en trouver un seul disjoint. Il grogna en se rendant compte du temps déjà perdu, car il devait être non seulement sorti de la cage et du zoo avant l'arrivée de Mr. McCready le lendemain matin, mais encore se trouver au 1501 de Broadway assez tôt pour prendre rang parmi les premiers postulants. Il essaya alors, non sans mal, de se glisser entre les barreaux, tout en remarquant que le mandrill avait cessé de marcher de long en large pour se coucher sur ses hanches et contempler son manège de ses yeux verts phosphorescents avec la morne curiosité qui caractérise la sénilité. Toto continua de se pousser et de s'étirer, mais il ne réussit qu'à râper sa fourrure par endroits sur ses avant-bras et ses côtes. Et cela alors qu'il lui fallait se préparer à produire la meilleure impression !

Décidément, c'était inutile ; l'espace entre les barreaux était trop étroit. Dans un dernier geste, désespéré et presque frénétique, il essaya la porte... Elle s'ouvrit facilement. Mais cela montrait qu'on lui faisait confiance ! Stupéfait, il resta immobile, tenant le loquet et se demandant si ce ne serait pas faire preuve d'ingratitude que de profiter d'une telle confiance pour s'échapper. Oui, mais s'il obtenait cet emploi, comme Mr. McCready serait fier ! Ou se faisait-il des illusions ? Il hésita... le mandrill se remit à respirer comme un asthmatique... bruits habituels. Mais alors un bruit inhabituel, un frôlement de feuilles de la jungle, noya tous les autres dans son esprit et l'image de Dorothy Lamour lui apparut, inondée de soleil. Toto s'élança avec assurance hors de sa cage.

Mais il avait oublié que la grande porte du bâtiment serait verrouillée. Il la tira, la frappa du pied et du poing, mais ne réussit qu'à réveiller les singes araignées, petites créatures malveillantes qui entrèrent dans une folle agitation, caquetant et le montrant du doigt. Puis un tintamarre indescriptible se déchaîna : les chimpanzés se réveillèrent et se mirent à crier ; un chœur de babouins hurla et le mandrill lui-même se joignit à ce concert.

— « Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? » La porte s'ouvrit, coinçant Toto contre la cloison, et le gardien entra, jurant à voix basse et promenant la lueur de sa torche électrique dans les cages. Chacun se tut, clignant des

yeux à la lumière, et Toto n'eut que le temps de contourner le battant de la porte pour courir se cacher derrière un petit mur de ciment avant que le gardien reparût et tournât la clé dans la serrure. Toto n'osait respirer, mais le gardien s'éloigna en sifflotant et en balançant sa torche éteinte.

Toto resta immobile jusqu'à ce que les battements de son cœur eussent commencé à se calmer et que le gardien eût disparu. Alors, avec une cabriole de joie, il se mit en route à travers le parc.

***

Il était neuf heures moins le quart quand il prit l'ascenseur pour monter au onzième étage du 1501, Broadway. Il se sentait de nouveau inquiet et mal à son aise. D'abord il avait faim, et il avait peur d'avoir pris froid pendant les deux heures de sommeil furtif qu'il s'était accordées dans des buissons près de la patinoire. Et puis, pendant tout le chemin depuis le parc et le long de Broadway jusqu'à la 44e Rue, il s'était reproché de n'avoir pas emporté les pages des offres d'emploi du *Times*. Celles-ci lui auraient été d'un précieux secours pour expliquer sa présence dans la rue si un policeman ou quelqu'un l'avait arrêté. Mais heureusement personne n'avait eu cette idée : tous les gens qui l'avaient croisé dans la rue avaient sur leur visage leur expression du lundi matin.

Dans l'ascenseur bondé, il vérifia sa tenue, chassant de ses épaules et de ses jambes les brins d'herbe sèche qui y adhéraient depuis qu'il avait dormi dans le parc. Mais un murmure de protestations s'éleva : « Hé là ! Arrête de gigoter, vieux, » dit, à sa droite, un homme qui, Toto s'en aperçut soudain, tenait un costume de gorille roulé sous son bras. Il se résigna à garder l'immobilité, espérant fermement s'être débarrassé de la plus grande partie des brins d'herbe.

L'ascenseur se vida au onzième étage, tous ses occupants prenant la même direction, et, à l'étonnement de Toto, tous portant un costume de gorille. Il y avait des costumes pliés avec soin, les mâchoires bâillant sous le bras de leur possesseur, d'autres jetés en travers d'épaules humaines, et dont la tête se balançait ridiculement à quelques centimètres du sol, d'autres encore qui n'étaient visibles que par de la fourrure sortant des déchirures de misérables valises en fibre ou de boîtes en carton. Il ne s'était pas attendu à une telle concurrence, mais il avait du moins une raison de se réjouir — il n'avait pas vu d'autre vrai gorille en sortant de l'ascenseur et il n'en apercevait pas non plus dans la foule qui attendait déjà à la porte du Service Bali. Il se joignit à la cohue de plus en plus dense qui se pressait devant le bureau encore fermé.

Il avait beau se rendre compte que ce n'était pas très charitable de sa part, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque mépris pour cette foule. Non seulement ce n'étaient pas des gorilles, mais ces hommes avaient vraiment l'air minable — pâles, maigres, vieux. Il surprit une conversation ; un homme disait à un autre :

— « Dis donc, je t'ai déjà vu ! Tu faisais pas le Père Noël dans Herald Square l'année dernière ? »

— « Si. Mais je me souviens pas t'avoir vu. »

— « J'y étais pourtant, mon vieux, t'as mal regardé. J'ai essayé de me faire embaucher chez Macy ou chez Gimbel, n'importe où il aurait fait chaud, mais j'ai rien pu dégoter de mieux qu'un boulot dans la rue. La vie est pas marrante. »

— « Tu l'as dit, » acquiesça l'autre. « J'espère qu'on me prendra pour faire le lapin à Pâques, mais je sais pas ce que je ferai si je décroche pas ce boulot-là. » Il tapota son costume de gorille tandis que l'autre le considérait d'un œil jaloux. « Même si ça doit durer qu'un seul jour. »

A ce moment, Toto commença à ressentir de la pitié pour ces gens. N'était-ce pas cupide et présomptueux de sa part d'être venu solliciter cet emploi ? Lui, à qui l'on fournissait généreusement le gîte et la nourriture, qui avait même une fonction sociale reconnue, il s'était abaissé à tenter d'enlever le pain de la bouche à ces malheureux. Il devrait peut-être faire demi-tour... Mais à cet instant, la porte de l'ascenseur s'ouvrit de nouveau et une seconde fournée d'hommes émergea de la cabine, chacun d'eux portant son costume de gorille. Ils étaient suivis d'une jeune femme qui, après avoir fouillé dans son sac, s'avança, une clé à la main, et ouvrit la porte.

— « Entrez, vous tous, » dit-elle. « Prenez place sur ces sièges le long du mur. Mr. Phineas va arriver d'un instant à l'autre pour vous examiner. »

Toto la trouva très séduisante, avec ses cheveux blonds et son allure énergique, mais d'une beauté nullement comparable à celle de Dorothy Lamour. Cependant, songea-t-il, il pourrait être amusant de l'enlever et de grimper avec elle jusqu'au sommet de l'Empire State Building pendant que la foule s'assemblerait et que des hélicoptères de la police viendraient tournoyer au-dessus d'eux (1) ; mais il chassa cette idée fantasque et pénétra respectueusement dans le bureau avec les autres candidats.

Il n'y avait pas assez de chaises pour tout le monde. Toto se joignit à un petit groupe impatient debout près du mur tandis que la secrétaire blonde s'occupait à son bureau.

— « Je ferais peut-être bien d'ouvrir la séance, » annonça-t-elle, « pendant que nous attendons Mr. Phineas. Je ne pensais pas qu'il y aurait tant de monde. Laissez-moi vous préciser tout de suite que nous voulons quelqu'un de sérieux et ayant l'expérience de ce genre de travail, avec des références si possible. Il y a de fortes chances pour que miss Lamour demande à être photographiée avec le candidat que nous aurons choisi. »

Le cœur de Toto frémit et se mit à battre plus vite. Il n'avait ni expérience ni références à offrir, mais il se plaisait à penser qu'il était sérieux. Et comment ne lui donnerait-on pas la préférence sur ces pauvres imitateurs ? Et être photographié avec... avec...

— « Je vais prendre vos noms, » entendit-il la secrétaire annoncer. « Vous d'abord. »

L'homme qui était à côté de lui s'avança.

— « Non, non, l'autre. Celui qui a déjà son costume. »

(1) Les amateurs de cinéma comprendront que Toto connaît « King-Kong »...

Lentement, craintivement, Toto s'approcha du bureau.

— « Nom ? » dit-elle, le crayon levé.

...

— « Parlez plus fort. Ne marmonnez pas comme ça. Quel nom ? »

...

Elle reposa son crayon.

— « Oh ! et puis peu importe. D'ailleurs, je ne peux pas prendre le nom de tout le monde ; vous êtes trop nombreux. Pourquoi diable ce stupide Phineas n'a-t-il pas fait appel à un bureau de placement ?

Toto, honteux de n'avoir pas réussi à communiquer avec elle, se torturait désespérément la cervelle. Il aurait pu, évidemment, lui fournir la preuve de son authenticité en se livrant à quelques-unes des grosses pitreries qui ne manquaient jamais de réjouir les visiteurs du zoo... Mais non, cela risquait plutôt de lui faire du tort. En fait, cela lui ôterait toute chance d'être considéré comme sérieux. Mieux valait rentrer dans le rang en attendant Mr. Phineas.

— « On ne peut pas dire que votre costume soit très convaincant, » lui dit-elle comme il s'éloignait du bureau à reculons. « Cependant, c'est à Mr. Phineas de décider... Oh ! *Mr. Phineas* ! »

Un petit homme aux jambes torses venait d'entrer en coup de vent, tout haletant, et de se débarrasser de son chapeau et de son pardessus.

— « Ma chère Eloïse, je suis vraiment désolé de vous avoir imposé une telle corvée, » s'écria-t-il. « Je ne m'étais pas rendu compte, je vous assure. La prochaine fois, ma petite, je m'adresserai à un bureau de placement et ce sera à lui de faire un premier tri. »

— « Oh ! cela n'a pas d'importance, Mr. Phineas, » répondit-elle avec un brave sourire.

— « Voilà au moins une fille courageuse ! » dit-il en lui donnant une petite tape sur l'épaule. « Voyons maintenant à quoi vous ressemblez, vous autres ! Mettez-moi ces costumes de singes en vitesse ! »

Toto s'efforça d'attendre patiemment que les autres se fussent mis en tenue.

— « Alignez-vous là ! » commande Mr. Phineas.

Ils se placèrent tous comme pour une revue et Mr. Phineas passa devant eux en les examinant d'un œil aigu et soupçonneux.

— « Regardez-moi *ça* ! » s'écria-t-il, désignant un individu particulièrement minable qui se tenait près de Toto. « On voit même les boutons. Pendant qu'il y était, il aurait pu aussi bien venir en caleçon long ! Je parierais qu'il n'y en a pas un seul qui ait une fermeture métallique. »

Toto fut sur le point de s'avancer pour lui montrer qu'il n'avait ni boutons ni fermeture d'aucune sorte et que, ce qui était le plus important, il n'en avait pas besoin, mais avant qu'il eût pu réfléchir à une façon convenable d'attirer sur cette particularité l'attention de Mr. Phineas, celui-ci était passé à un autre candidat.

— « Vraiment, Eloïse, » dit-il en se dandinant, les mains sur les hanches, « avez-vous jamais vu une bande de gorilles à ce point pelés et mangés des mites ? Celui-là, là-bas, » (il eut un geste bref de la main pour

désigner Toto) « n'est pas trop mal, à mon avis. Qu'en pensez-vous, ma petite ? »

— « Ma foi, je ne sais pas au juste, Mr. Phineas, » dit-elle, en leur jetant un regard déconcerté. « Voudriez-vous que j'appelle un bureau de placement, tout compte fait ? »

— « Non, nous n'avons pas le temps. Il va falloir en prendre un de ceux-ci. » Et il posa sur Toto un long regard critique.

Le cœur de Toto se souleva d'espoir et de joie, mais il fit tous ses efforts pour rester calme. Et c'est alors que la chose se produisit, dans toute son horreur ; la porte s'ouvrit pour laisser entrer un autre *véritable gorille,* une créature arrogante portant une valise en aluminium bien astiquée.

— « Je regrette, monsieur, mais nous avons déjà trop de candidats... » commença Eloïse, mais le nouvel arrivant se contenta de la regarder avec un sourire grimaçant et impudique, la bave au coin des lèvres. Il posa sa valise, l'ouvrit, et — pour la plus grande humiliation de Toto — en tira un costume de gorille soyeux qu'il entreprit d'enfiler prestement. Cela fait, et les fermetures métalliques bouclées, il fit une petite révérence à Mr. Phineas et à Eloïse et leur tendit son bras à examiner.

— « Mais, ce n'est pas du tout de la fourrure de gorille, » s'écria Mr. Phineas en tâtant le costume. « C'est du *véritable* acétate, tissé fin et peigné. »

— « Il est magnifique, » murmura la secrétaire. « Tout simplement divin. »

— « Et si *chic,* » dit Mr. Phineas d'un ton émerveillé. « Eh bien, voilà l'affaire réglée. Nous l'engageons ferme. Tous les autres peuvent s'en aller. Veuillez sortir par la porte de côté. »

Dépités, les hommes se dépouillèrent de leur déguisement et gagnèrent la sortie. Toto entendit Eloïse dire à l'heureux élu :

— « Ce n'est que pour une journée, mais vous devrez remplir une formule pour le versement d'office à la sécurité sociale... » et alors il se trouva dans le corridor, se dirigeant tristement vers l'ascenseur.

— « Pas de chance, hein, vieux frère ? » dit l'homme qui était à côté de lui. « C'est toujours comme ça. » Mais Toto ne répondit pas, ignorant si ces paroles s'adressaient à lui.

Il sortit de l'immeuble et, la mine déconfite, remonta lentement Broadway. Les passants pressés le frôlaient, mais c'est à peine s'il les remarquait. Il essaya de trouver un réconfort à l'idée qu'il n'avait pas vraiment besoin d'un emploi et il se prit à espérer que Mr. McCready ne se mettrait pas trop en colère quand il se présenterait au zoo. Au coin d'une rue, il s'arrêta soudain devant un kiosque à journaux, le regard attiré par un titre en caractères d'affiche dans le *Daily News :*

LA POLICE RECHERCHE LE GORILLE ÉCHAPPÉ

Le *Journal American,* lui, exhibait une énorme manchette en lettres rouges :

TERREUR SUR LA VILLE : UN SINGE FÉROCE ERRE EN LIBERTÉ !

Dessous, il y avait une photographie, la sienne, avec la légende : « *Avez-vous vu ce gorille ?* » et le numéro de téléphone à appeler en cas de découverte. Les gens se pressaient autour du kiosque, essayant de voir la photographie ; des femmes tenaient leurs mains crispées sur leur poitrine et l'une d'elles marcha sur le pied de Toto. « Oh ! pardon, » dit-elle en le regardant droit au visage.

Quelqu'un, pourtant, ne pouvait manquer de le reconnaître bientôt — ce n'était qu'une question de temps. Il se demanda s'il devait continuer de remonter Broadway d'un pas assuré ou essayer de se cacher dans une rue latérale, et comme il restait immobile, hésitant, au coin de la rue, une voiture de patrouille s'arrêta et un policeman en descendit et vint le frapper doucement sur l'épaule.

(*Traduit par Roger Durand.*)



■ *Triomphe de Jules Verne.*

D'une enquête effectuée il y a quelque temps par l'UNESCO, il ressort que l'auteur français le plus traduit de 1948 à 1955 dans le monde entier est Jules Verne. Qui disait que l'anticipation scientifique était un phénomène mineur ?

Jules Verne est au septième rang de la liste des auteurs traduits plus de cent fois, après Lénine, la Bible, Tolstoï, Gorki et Dickens.

■ *Des nouvelles de S. F. inédites.*

Au sommaire du second numéro « Ailleurs Hors-Série » publié par le Club Futopia, six nouvelles de science-fiction signées des meilleurs auteurs américains : Cleve Cartmill, Ray Cummings, David Grinnell, Jack Lewis, Wilson Tucker, A. E. Vogt.

Toutes ces nouvelles sont inédites en français. Le prix, pour les non-abonnés et non-membres de Futopia, sera de fr. français 150 (à adresser à Mme A. Belzanne, 55, rue de la Procession, Paris-XV. C.C.P. 15 233-10) ou fr. suisses 1,40 (à adresser à Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne, C.C.P. 11 84 22).

La fusée fantôme

par CHARLES HENNEBERG

Trois nouvelles dans « Fiction » ont consacré le beau talent de Charles Henneberg : « La sentinelle » *(n° 28) ;* « L'évasion » *(n° 39) et* « Les non-humains » *(n° 56). Celle que vous allez lire appartient au même cycle que* « La sentinelle ». *Charles Henneberg ambitionne en effet d'écrire toute une série d'aventures dans ce domaine. Ces aventures pourraient être les péripéties d'une vaste chanson de geste sur les « périls infinis de l'espace », mêlant la poésie, le ton épique et la terreur.*



(Annexe au dossier sur les relations interraciales galactiques).
Cours spécial à l'Ecole Supérieure d'Astronavigation.
Conférencier : Rollo Stranger.
Licence et grades universitaires : aucun.
Compétence : capitaine d'astronef au long cours.
Sujet de conférence : la fusée fantôme.

Le robot de service (magnéto-interprète) a enregistré ce qui suit :

MES gars, je ne vais pas vous faire du boniment. Votre P. C. m'a autorisé à vous affranchir. Professeur, moi ? Mon œil ! D'avoir bourlingué vingt ans sur des cargos interstellaires ne donne droit qu'au respect.

Il paraît que certains petits malins parmi vous réclament l'emploi illimité d'androïdes supérieurs sur les vaisseaux de l'espace. Comme je les comprends ! Confier le graviplan au collègue électronique et roupiller ensuite tout le long du raid, c'est idéal.

Seulement il y a des aléas.

Un androïde supérieur n'est pas une machine, c'est un ensemble biologique. Je ne vous apprends rien : voyez vos manuels. Au XXe siècle, on conserva dans le sérum un certain cœur de poulet. Puis on fabriqua des pièces détachées, pour les greffes, et l'on bombarda les ovules de simiens, dans l'évolvotron. L'étincelle de vie, dont on nous rebat les oreilles depuis cinq mille ans, fut remplacée par l'énergie électrique.

Mais pour les savants autorisés, qu'est-ce que la vie ? Une synthèse. « Tout organisme végétal ou animal comprend une foule d'éléments passifs, gouvernés par une minorité d'éléments catalytiques ». Le reste dépend du milieu de culture. Ou des circonstances qui le transforment.

Ce qui vaut pour l'homme vaut pour les androïdes, n'est-ce pas ?

On m'a servi une autre explication : la nature ne souffre pas de vide.

© 1958, *by Fiction and Charles Henneberg.*

Or qu'est-ce qu'un A. S., sinon un corps en parfait état — et vacant ? A défaut de l'âme, il est possible que quelque chose s'y loge. Quoi, au juste ? Je n'ai aucune envie de le savoir. Surtout maintenant.

Je ne défends pas ici une thèse « de l'utilité ou du danger des androïdes ». Je viens vous raconter l'histoire d'un cauchemar.



C'est arrivé il y a un bon moment : je n'étais que second sur Essor 8 — et la série date d'avant la Charte Inter-galactique. Si vous voulez, ce fut le bon temps. On vous dira que c'était celui des Flibustiers. C'est possible. En réalité, on venait seulement de découvrir les possibilités de l'hyperespace, chacun faisait à peu près ce qu'il voulait, et tout le monde trouvait des vaisseaux pour aller n'importe où. L'humanité vivait dans une ivresse, un vertige. Quand on avait gagné le gros lot, on achetait un astéroïde et l'on y faisait la culture de navets intelligents. Ou l'on décrochait une mission fédérale, pour expérimenter, dans le continuum, une catégorie de vibrasons. Cela donnait quelque chose — ou rien. Cet état d'âme idyllique ne pouvait durer ; on aurait fini par ravager la Voie Lactée. Mais à l'époque tout le monde se croyait génial. Et le savant foisonnait, avec ou sans peaux d'ânes. Il y avait tant d'instituts et tant d'académies au monde qu'on s'y perdait.

Le professeur Stibor, lui, possédait plus de parchemins qu'il n'en fallait, et sa femme Cynthia aussi. Lui était biologiste et elle cybernéticienne. Je ne connais rien d'affreux comme une femme-savant de la variété rose-thé hâtive ; quand elle circulait dans l'entrepont, l'équipage en perdait le souffle. Surtout Max Illinsky, le mécanicien, un charmant garçon (nous n'avions droit à bord qu'à un seul mécano terrien de 1re classe).

Bon, il y avait encore le commandant Gormas, une estimable baderne alcoolisée ; Jick Kazis, un petit sournois de stéréo ; et un second pilote — moi. On vous dira que c'est l'équipage exact d'un bateau-pirate. Ce n'est pas sûr. Jick et Max totalisaient bien une centaine d'années de relégation, mais pour des rixes au port ou de menues infractions au code douanier ; le reste n'a jamais été tiré au clair. Nous possédions également des robots de contrôle en pagaille ; il n'y a jamais eu de quota pour les machines-outils.

Cette fois, en plus de l'équipage, nous avions encore à bord Horacius Stibor et sa sirène. Plus un stock d'androïdes, parce que ledit Stibor partait justement pour expérimenter une technique nouvelle sur D. d'Agéna. Vous savez, un satellite de ce petit soleil argenté — Beta du Centaure.

Et l'Essor 8 était un bon petit cargo qui ne craignait rien, sauf l'usure des plaques et un peu la police fédérale.

C'est Stibor qui nous a frétés, je ne sais dans quel bar de Vénus. Si Gormas m'avait consulté, avant même qu'on apportât à bord les bagages, je lui aurais dit qu'un savant qui s'embarque avec une cargaison pareille pour un système mal connu est un individu dangereux. Parce que la constellation du Centaure, c'était encore le bout du monde. Il est vrai que nos

papiers de bord demandaient aussi une certaine distraction de la part de nos passagers.

Donc, un beau soir, tandis que Max et moi, nous regardions mélancoliquement l'herbe pousser sur le cosmodrome, Gormas monta à bord tout frétillant et le teint enluminé. Je me demandais qu'est-ce qu'il avait pu ingurgiter encore ? C'était le plus grand ivrogne qui eût détenu entre Mercure et Pluton un brevet de spacionaute, et depuis un certain temps, il se mettait à toute sorte de drogues planétaires — le shraouï de Vénus, le seghir martien, et tout ça.

— « Gars, » il nous a dit, « on tient la fortune ! Cinquante millions de crédit et des primes du gouvernement ! Chacun de nous pourra ensuite prendre sa retraite sur un astéroïde décemment aménagé. Il y a bien longtemps qu'on guette, hein, une occasion pareille ?... Et pas de contrebande, non ! » Il posait la main sur son cœur. « Un titulaire de l'Institut des Recherches Biologiques demande simplement à déménager ses labos sur Dekka V de l'Agena, pour y cultiver des melons en serre ! »

Je demandai suavement pourquoi ce brillant agronome éprouvait le besoin de fréter un cargo libre et un peu suspect, quand de bons astronefs fédéraux tenaient l'espace. Gormas bafouilla quelque chose — et les ténèbres s'illuminèrent. Les yeux gris-vert de Max, entre ses cils de jeune fille, s'ouvrirent larges et il témoigna de ravages sensuels évidents. Cynthia venait de paraître — or et miel — en nous accordant un éblouissant sourire. Les bagages suivaient.

Il s'agissait apparemment de bulles en plastique gonflables, avec des embryons à l'intérieur. J'en ai compté une demi-douzaine, mesurant cinquante centimètres de diamètre, mais il y en avait peut-être dans les caisses, de modèle réduit.

Stibor venait ensuite. De prime abord, ce n'était qu'un grand diable un peu transparent, aux manières douces. Des cheveux gris floconnaient à ses tempes, comme les cornes d'un satyre ou bien... Cependant, il leva les yeux et ce fut assez désagréable : imaginez un vide pâle. Et soudain — un éclair jaunâtre. Comme si quelqu'un s'était penché à la fenêtre d'une maison inhabitée — quelqu'un qui ne fût pas précisément le maître de cette maison. Mais ces impressions à part, il était d'une courtoisie exquise. Il m'expliqua que Cynthia et lui emmenaient sur le Dekka quelque chose comme de la semence d'androïdes expérimentaux. En période d'incubation, ceux-ci ne demandaient qu'un peu de calme et une température égale — « la chaleur du sein ». Leur sérum fournissait leur part d'oxygène et une alimentation d'acides aminés et de glucose. La paroi des bulles, résistante autant que coque d'astronef, était mate ; tout ce que j'entrevis, ce fut des taches blêmes et quelque chose comme des algues : probablement des cheveux. Cela donnait la nausée. Mais le savant les regardait avec tendresse.

Je me suis demandé, bien sûr, ce que Cynthia faisait dans tout cela. Energisation de tissus, activation. Son rôle primerait, quand ils toucheraient Dekka V.

En somme, ils fabriqueraient des super-androïdes !

— « Si je vous entends bien, » fis-je (pour lui montrer mon intérêt), « vous leur donnerez toutes les facultés humaines — et un peu plus ?... »

Stibor me regarda, interloqué. Sans doute n'avait-il pas l'habitude d'entendre raisonner un astronaute de ligne !

— « Je... » commença-t-il, puis il s'arrêta aussitôt. « Cynthia et moi faisons des essais. Tout dépend du milieu ambiant, vous comprenez. »

Nous le comprîmes, mais plus tard. Beaucoup trop tard.

*
* *

Du début de notre raid, il n'y a vraiment rien à dire. Les machines carburaient. Toutes les douze heures terriennes, Cynthia — combinaison translucide et jambes à ravir un Plutonien — descendait vérifier si ses petits chéris étaient bien irradiés et Stibor leur fournissait, par tuyau étanche, leur ration d'oxygène et de glucose. Les bulles gonflaient doucement, comme des melons en serre pour reprendre le mot de Gormas. Une chaleur égale régnait dans les cales. Gormas vidait régulièrement son quart de rhum. Max et Jick faillirent s'étriper pour savoir qui porterait les éprouvettes de la sirène. Et des soleils rouges et verts, des géantes et des naines venaient périodiquement éclater à l'écran périscopique.

Oui, un raid tout ce qu'il y a de plus ordinaire, jusqu'à ce que...

C'est étrange à quel point la tâche des conteurs qui voulaient nous préparer à quelque événement sensationnel, était jadis facilitée par les couleurs, par les variations climatériques de la Terre ! Le ciel devenait rouge ou livide. Les étoiles changeaient de dessin. A la rigueur, une chaleur d'enfer, une odeur de soufre s'infiltraient dans le paysage. Mais comment exprimer l'angoisse progressive, dans une carlingue à gravité artificielle ? Je dirai tout de suite qu'une situation à peu près impossible fut créée par le fait que Max et Jick tous deux guettaient Cynthia dans les couloirs. Ils ne s'apercevaient pas, les malheureux, qu'elle les considérait juste bons à servir de sujets d'expériences. Elle s'amusait à les lancer l'un contre l'autre, avec art. Je me demandais si Stibor s'en moquait.

A la hauteur de Proxima Centauri, nous eûmes avec lui une conversation intéressante.

Vous savez qu'en principe, l'écran radiant est réservé aux astronautes de métier et que l'on considère que la vue du Vide Infini est pernicieuse pour les autres catégories de Terriens. C'est une règle qui se défend. J'en ai connu — surtout des passagers clandestins — qui tombaient raides, face aux ténèbres. Mais, Stibor étant notre armateur autant que notre passager, quand il monta inopinément dans le poste, je tardai à éteindre l'écran. Il s'en approcha d'une façon incertaine, un peu comme un crabe, et assura ses oculaires ; je m'apercevais pour la première fois qu'il était myope à faire frémir. Une naine blanche venait juste d'exploser comme une grenade, pendant une fraction de seconde, et il n'y eut plus de ténèbres. Puis le viseur s'éteignit. Stibor le regardait. Il dit :

— « Alors, c'est cela, être un dieu ! »

Je demandai :

— « C'est... quoi ? »

— « Vous comprenez, » fit-il, assurant laborieusement ses oculaires qu'il avait au préalable essuyés, « nous sommes portés à minimiser l'effort de la Terre, ses générations de savants et leurs obscures découvertes. Il semble bien... » (j'avais l'impression qu'il parlait pour lui et non pour moi — un astronaute de 2e classe), « qu'ils aient retrouvé l'essentiel, mais leur cheminement nous échappe, ils sont venus de loin, et d'un autre côté que nous. Mais cette basse époque qu'est la Médiévale du Quaternaire savait déjà ceci avant nous : il y a le macrocosme et le microcosme ! »

— « Bien sûr, » dis-je pour lui faire plaisir.

Il continua, comme fasciné :

— « Nous nous sommes hallucinés sur la matière. C'est une spécialisation, mais à un certain stade, cela ne doit plus exister. Un homme que j'ai rencontré autrefois, dans un désert de Mars, m'a dit que nos œuvres étaient mort-nées. C'était un missionnaire... »

— « Ils ont quelquefois des idées bizarres. »

— « Celui-ci m'a dit, » continua Stibor avec un mince sourire, « que vouloir créer la vie, donner la vie à une matière inerte, c'était vouloir s'égaler à... Oui, le péché de Satan... Pourtant, à considérer ces pitoyables créatures — les hommes — n'a-t-on pas envie de faire mieux ? Du point de vue biologique, nous le pouvons. Vous trouvez ma femme, Cynthia, très belle, n'est-ce pas ? »

— « C'est-à-dire... »

— « Je ne vous demande là qu'une opinion académique. Oui, Cynthia est très réussie : et il y a surtout ce ton chaud de sa peau qui fait merveille. Mais nous pouvons faire mieux, vous verrez. Votre camarade Illinsky est une brute superbe. Mais dans un de mes flacons... Passons. Maintenant, à un autre point de vue, le cerveau électronique, sa mémoire, ses facultés de synthèse n'ont rien d'approchant dans le domaine humain. Toutes nos grandes industries sont commandées par des cerveaux androïdes. Par conséquent, je ne vois pas — non, je ne vois absolument pas ce qui manque... »

— « A qui ? »

— « A personne, » fit-il, avec un étrange sourire. « Sinon cette perception intuitive du macrocosme, ou — dans le domaine microcosmique — un intérêt passionné pour la minute présente... Non, je ne vois pas. Si l'on vous donnait cette définition : « un corps parfait qui suit son orbite sans déviation ni défaillance, » comment la traduiriez-vous ? »

— « Mon Dieu, » dis-je pour ne pas le chagriner, « mettons un satellite ? Ou une fusée en bon état ? »

Il quitta le poste, sans me regarder.

*
* *

Deux faits jalonnèrent encore notre voyage. Le premier, au point de vue de l'astronavigation, fut très important. Je ne sais si Gormas s'était trompé dans le calcul des coordonnées, mais notre carburant tirait à sa

fin ; je fis le rapport, suggérant une escale, dans le but du réapprovisionnement, sur Alpha du Centaure. Stibor qui fut consulté s'y opposa vigoureusement.

— « Comme vous voulez, » dis-je, « c'est vous l'armateur. Seulement je vous préviens que nous ne fabriquons pas de matières fissiles, et qu'au-delà de ce soleil, c'est l'inconnu. Nous ne savons même pas si les planètes d'Agena possèdent du thorium ou de l'uranium. Alors ! »

— « Et, » dit Stibor pensif, « pourquoi n'en fabriquons-nous pas ? »

— « Parce que nous ne sommes pas outillés et que l'Essor 8 n'est pas un tacot de première jeunesse... »

— « Cependant, d'autres vaisseaux le peuvent ?... »

— « Oui, des spatio-croiseurs de la Fédération tiennent l'espace, théoriquement, jusqu'à l'usure de leurs machines : ils ont tout pour ça. En réalité, pendant le dernier conflit stellaire, ils ont même cherché leurs matières premières en plein vide. »

— « Où ? »

— « Sur les astéroïdes, » répondis-je, outré. Moi non plus je n'aime pas qu'un profane discute de mon métier. Mais Stibor ne semblait pas s'apercevoir de mon irritation et persista :

— « Parce qu'il est plus facile de s'en procurer sur les astéroïdes ? »

— « Bien sûr, » dis-je, « tout le monde sait qu'un planétoïde est, généralement, un agglomérat de roches dures. Ils n'ont pas d'atmosphère, leur rotation est souvent infernale, l'humus n'y tient pas et la pierre tendre s'érode. Qu'est-ce qui reste alors ? Du silice et de l'uranium, à peu près en surface. »

— « Et il y a bien des météorites de ce genre sur notre chemin ? »

— « Il y en a même des milliers, mais c'est sans aucune garantie. Essayez donc la prospection — vous en trouverez un sur mille — tous les mineurs de l'espace savent ça. Et un amusement de ce genre prend facilement une vie d'homme. »

— « Je... » Stibor avala sa salive, et se tourna vers Gormas : « Et si je vous indiquais, capitaine, sans erreur possible, l'astéroïde porteur d'uranium, accosteriez-vous ? »

— « Vous êtes l'armateur, » répéta Gormas, comme un écho. « Mais la chose est impossible. Nous n'avons pas d'instruments de prospection dans l'espace. »

— « J'en ai, peut-être, » répondit Horacius Stibor. La lueur jaune passa sous ses lourdes paupières. Il quitta le poste et le commandant se tourna vers moi :

— « Qu'est-ce qu'il veut dire, celui-là ? Ses caisses ont été passées aux rayons X... il n'a aucune machine de ce genre... pas même un compteur Geiger ! »

— « Espace ! » grommelai-je. « Il pense peut-être à ses ludions ! Ils auraient des cerveaux chercheurs — et tout cela... »

Je résumai ma conversation avec Stibor, évitant de prononcer des mots tels que « le macrocosme », car je redoutais une crise de nerfs. Gormas ricana :

— « Ces inventeurs, tout de même ! Enfin, s'il la ramène trop, on sera toujours quitte pour le décharger — avec ses monstres — sur un astéricule... Alpha du Centaure est assez loin. Ni vu ni connu. »

— « Gormas, » dis-je, « je vous connais et vous me connaissez aussi. Je suis peut-être un corsaire, dans le sens où l'entend la Terre, mais je n'ai jamais failli à une charte d'armateur, ni molesté un passager de l'espace. Je ne commencerai pas pour vous plaire, non. »

Il n'y revint pas, mais je ne suis pas sûr que ce n'était pas sa première idée — au commencement du raid.

Une heure après, Stibor nous fournissait les coordonnées d'un planétoïde qui recélait assez d'uranium pour faire sauter un univers. Nous mîmes en panne et éjectâmes un radeau anti-pesanteur. Stibor voulut participer à l'opération et ce n'est pas sans peine que nous trouvâmes un scaphandre assez grand, où sa mince carcasse ballotait. Il descendit ; je commandais l'opération par radar. Juste au moment où Stibor, Kazis et leurs robots allaient rentrer avec leur excavatrice à ultra-sons et leurs blocs de fissiles, une sensation bizarre m'alerta : on m'appelait. On me disait de monter au poste de commande, et je m'y précipitai, avec une sourde impression de danger. Max était là devant l'écran radiant, et appuyée sur son épaule, la radieuse Cynthia regardait, avec une expression étrange, le radeau de son époux qui se baladait comme une cosse de noix dans le néant. Je frappai Max sur l'autre épaule et pris les commandes. Il tourna vers moi un beau visage hypnotisé, passa une main sur son front et quitta la cabine, sans rien dire. Cynthia le suivit. Que Dieu me pardonne ! J'étais à peu près sûr qu'un retard de quelques secondes aurait laissé Stibor et Kazis, sur leur radeau désemparé, dans le vide...

Cela — et autre chose — ouvrit les portes du cauchemar.

*
* *

Je crois bien que c'était le lendemain (on perd, dans un astronef, la perception nette du temps terrien). Le biologiste vint me voir au poste, les mains tremblantes. Il était livide et des mèches de ses rares cheveux collaient à son front.

— « Je m'excuse, » dit-il, « j'ai essayé vainement de toucher votre commandant ; il est... indisponible ». (Je traduisis : « Il est encore saoûl. » Mais en dépit de ses défauts, Stibor restait un homme bien élevé). « Voulez-vous bien m'accompagner dans les cales ? » poursuivit-il. « Il se passe quelque chose de... Je n'admets pas... »

Je passai les commandes à Kazis et le suivis, non parce que c'était là mon strict devoir, mais parce que Stibor paraissait affreusement désorienté. Nous pénétrâmes dans le couloir blanc, étanche, ordinairement assez spacieux, qui me parut à cette heure singulièrement encombré : c'est qu'il l'était.

Les bulles de plastique — du moins cinq ou six — avaient atteint la hauteur d'homme, et des masses indistinctes y nageaient. Je ne me sentais pas à mon aise. Stibor me conduisit vers la dernière cuve de la rangée

et me montra que la fine vessie tendue sur l'orifice supérieur était fendue de long en large.

— « Est-ce qu'elle a pu craquer ? » demandai-je stupidement.

— « Non, » répondit Stibor, « ce n'est pas vraiment une vessie, c'est un plastique extensible presque à l'infini, mais quelqu'un s'y est trompé comme vous. Il a cru qu'on pouvait attribuer cette déchirure à un accident. En fait, l'ouverture a été pratiquée par un couteau. Voulez-vous voir ce qu'il y a dedans ? »

— « Non, » dis-je. « Cela nuirait peut-être à vos cultures... »

Stibor secoua la tête :

— « De toute façon, celle-ci est perdue, » fit-il. « Regardez. »

Il souleva la pseudo-vessie et je me penchai. Eh bien, il y avait, nageant dans un milieu aqueux, une très jolie fillette, toute nue. Son visage bleu et crispé ressemblait d'une façon atroce à Cynthia.

Je me sentis près de vomir et conseillai à Stibor, d'une voix indistincte, de jeter tout cela par le sas. Il haussa les épaules :

— « Savez-vous le prix d'un rein artificiel ? » demanda-t-il. « Ou d'une rate ? Ici, nous avons un ensemble féminin complet. »

— « Mais vous avez dit qu'elle est fichue ! »

— « Oui, en tant qu'androïde distinct. Mais elle peut encore servir aux greffes. »

Il retendit sa pseudo-vessie et la scella. Je regardai, atterré, les autres cuves... Je fis un effort pour demander :

— « Et... vous avez des spécimens de ce genre dans tous vos bocaux ? »

— « Pas tout à fait, » répondit-il. « Cynthia II n'était qu'un organisme expérimental — une simple femelle... Comme *l'autre,* » ajouta-t-il tout à coup, et une étrange expression de dégoût passa sur ses traits. « J'ai fait mieux depuis. Voulez-vous savoir qui nous a donné les coordonnées de l'astéroïde ? Et qui vous a averti qu'*elle* allait me supprimer ? »

Il s'avança vers une autre cuve. Je n'en revenais pas : il savait donc ! Mais l'idée qu'un homuncule enfermé dans un flacon avait pu agir sur mon cerveau, me parut monstrueuse. Non, Stibor était fou ! Un fou génial, si l'on veut : il était arrivé à fabriquer avec des protéines, ou autre chose, des formes vraiment exquises, mais de là à prétendre créer des cerveaux, il y avait loin ! Un robot électronique n'était après tout qu'une machine — il pouvait calculer, d'accord, même donner des coordonnées ou servir de compteur Geiger dans l'hyper-espace, mais la télépathie et la seconde vue, si elles existaient, étaient des facultés ESP !

Stibor posait, d'une façon paternelle, la main sur la paroi d'une longue cuve étroite et j'entendis tout à coup clairement, dans mon cerveau à moi, un éclat de rire. Un rire froid, argentin — pas méchant, non, mais inhumain... C'était comme si quelqu'un se moquait de moi, et que ce fût non seulement un être d'une autre espèce, mais une entité d'un plan extérieur...

Pour échapper à cette impression, je me tournai vers notre commanditaire :

— « Vous ne pensez tout de même pas qu'un homme de l'équipage a

pu détériorer votre bocal à poissons rouges ! » dis-je assez grossièrement. « Si encore il était rempli d'alcool à 90° ! Mais un sérum, cela n'intéresse personne... »

Je ne voulais pas lui dire qu'une autre supposition m'avait traversé l'esprit au même moment. Une idée horrible — qui n'était pas la mienne. Cela, j'en étais sûr. La perversion humaine a ses limites et j'avais quelque confiance en mon prochain... Mais peut-être Stibor avait-il entendu également ? Il secoua la tête, il semblait distrait et sa colère avait fondu. Il me dit :

— « Si nous remontions au P. C. ? »

Nous remontâmes.

Et voici : nous vîmes cela d'un seul coup d'œil, en réintégrant la cabine. Jick Kazis avait passé les commandes au robot du contrôle et il gisait la tête sur un clavier. Je m'approchai, soulevai le corps inerte. Le visage était bleu et crispé, comme celui de l'homuncule : il avait eu le même genre de mort...

— « Oui, » dis-je, comprenant que les impressions de Stibor étaient les miennes, « mais... mais c'est impossible ! Regardez ses mains. »

En effet, les ongles de Jick pénétraient profondément dans son cou. Détail horrible : les chairs, engluées de sang, s'effilochaient.

« Un homme ne peut pas se suicider de cette façon-là ! »

— « Non. »

— « Quelqu'un a appuyé sur ses doigts ! »

— « Et quelqu'un l'a persuadé, avant, de confier les commandes au robot ? Et quelqu'un l'a maintenu plié sur le clavier ?... Et il ne s'est pas débattu ? Non, Stranger, ce serait trop simple ! Qui d'ailleurs serait capable d'un tel tour de force ? Jick était un colosse, vous savez ! »

Qui, en effet ? Stibor et moi étions hors de cause. Le commandant cuvait son rhum. Restaient Cynthia et Max. Un cri déchirant nous tira de cette sorte d'abrutissement, d'anéantissement où nous plongions. Je me précipitai, suivi de Stibor, dans les couloirs. Max était au carré de l'équipage, dans son hamac, le visage livide aussi — non pas mort, heureusement, mais évanoui. C'était Cynthia qui avait hurlé en le découvrant dans cet état, et je ne sais si Stibor s'était demandé ce qu'elle faisait là, à genoux devant ce corps de gladiateur, mâtiné de Roméo. Elle enfonçait ses griffes roses dans les poignets du gisant et criait comme une sirène d'alerte. Nous eûmes quelque peine à lui faire lâcher prise. Du sang perlait.

Max revint à lui. Il avait dormi — il ne savait rien. Ah ! oui... il avait eu un cauchemar, il s'était battu avec Jick qui l'étranglait. Mais le corps de Jick, en haut, était encore chaud et Cynthia se trouvait là pour témoigner que Max avait essayé de se tuer lui-même. C'est Stibor qui paraissait le plus déprimé et je vis ses yeux blancs dont toute lueur était désormais absente. Pour vous dire le désarroi où nous étions, je noterai seulement que Cynthia, à genoux devant le hamac, collait ses lèvres à la main de Max avec une avidité singulière et que tout le monde s'en moquait éperdument.

*
* *

Soudain une longue secousse, qui n'avait rien de semblable avec les changements de gravité, parcourut l'astronef et je me redressai. Il existe une intuition de navigateur : nous avions beau vivre un roman policier, nous étions encore à bord d'un vaisseau spatial, quelque part dans la constellation du Centaure. Tout à coup, les petits démêlés humains de Cynthia, de Stibor, de Jick et de Max perdirent leur importance et je remontai en courant au P. C. Il semblait que des siècles s'étaient écoulés, le cadavre du stéréo avait roulé au sol (à ce qui était approximativement le sol) et le robot de contrôle se débattait, désaxé. Je n'eus qu'un coup d'œil pour vérifier les instruments du bord : ils déraillaient — l'un annonçait le calme plat et l'autre le cyclone. J'en frémis ; pas de doute à cet égard : nous avions rencontré un tourbillon orbital et c'est bien une des plus sales surprises que l'espace continu réserve aux astronautes.

Cela vient inopinément, vous le savez. L'écran périscopique s'irise ou pâlit, la gravité change toutes les deux minutes. Les objets se dédoublent... je vous renvoie aux manuels. On a la sensation d'un danger anormal, surnaturel... sans doute les facultés PSI sont-elles atteintes.

On a même l'impression, m'ont dit les vieux bourlingueurs, que ce péril ne vient pas de l'extérieur, mais du fond du vaisseau, lequel, pour une raison ou une autre, a dépassé les bornes d'un univers ordonné. Bien sûr, ce n'est qu'une impression. Au dehors, des mondes entiers explosent et des astéroïdes sont envoyés au diable-vauvert. Quant à savoir ce qui produit ces tourbillons orbitaux, nous attendrons un second Einstein : on a parlé de variations et d'intersections de champs de force. Pour moi, ça ne va pas ensemble, parce qu'une intersection est un point constant, tandis que les tourbillons se déplacent. Mais je ne suis qu'un « foutu-bon-dieu-d'astronaute », aussi ne puis-je juger.

Je n'avais pas le temps de prévenir le commandant, et d'ailleurs, s'il était saoûl, mieux valait pas. Que voulez-vous qu'on fasse, fût-on « maître après Dieu », quand l'hypersphère s'affole ? Résister ne sert qu'à user les tenseurs. J'ai lu dans de vieux bouquins pas même micro-filmés que l'ancienne marine connaissait des minutes pareilles : face au typhon et tout ça : on drissait juste ce qu'il fallait de toile et l'on mettait en panne, jusqu'à ce qu'un changement du sort permît de servir. Eux, ils « faseyaient », ils avaient « des voiles en ralingue, » et nous, des servo-moteurs emballés. J'ai toujours pensé que l'astronautique a son côté de navigation à voile. Mais ceci est une autre histoire, n'est-ce pas ?

Comme les fantasmagories continuaient, je vis surgir Max, mal revenu à lui. A ce moment, le Roméo ressemblait à une brute, à un pirate et il avait la sirène suspendue à son cou.

— « B... de bon Dieu ! » cria-t-il. « Qu'est-ce qui se passe aux hypertenseurs ? On ne sait plus conduire ou quoi ? »

Et il butait dans le cadavre de Jick, avec plus d'indifférence que si ç'avait été un petit chien.

— « On t'a attendu, » dis-je. Je n'aime pas qu'on jure en ma présence. Ça ne sert à rien, et la discipline y perd. Et comme il avançait la main vers les commandes, je mis la mienne sur mon fulgurant de poche (Gormas

et moi seuls avions le droit d'en avoir). « Essaie de faire l'idiot, » dis-je, « et je te brûle ! »

— « Mais on cafouille ! » hurla-t-il.

— « On n'est pas les seuls ! » vociférai-je. (Parce que, entre les parois insonorisées, on était obligé de s'époumonner — vous voyez d'ici la pagaille...) « Il y a en ce moment, dans ce coin du ciel, une centaine de globes qui déraillent ! Alors, un astronef de plus ou de moins... »

— « Que se passe-t-il, lieutenant ? » esquissèrent les lèvres de miel de Cynthia. (Je ne pouvais plus regarder Cynthia — je voyais toujours la petite fille nue et morte. Avec une certitude aveuglante, je comprenais que Jick avait dû... non, pas cela ! On a beau être un « foutu navigateur », il faut tout de même une limite... ou bien avions-nous vraiment dépassé les bornes d'un univers ordonné ? Toutes ces pensées — dont certaines n'étaient pas les miennes — se succédaient dans mon cerveau avec une rapidité délirante.)

— « Rien, » répondis-je, « rien, » tout en esquissant machinalement un sourire que je voulais rassurant, car le Code de navigation nous conseille de ne pas inquiéter les passagers, surtout quand il n'y a absolument rien à faire. Au même moment, un nouveau changement de gravité nous colla tous au plafond — si l'on peut dire — le cadavre de Jick y compris, ce qui était bien la plus horrible des choses. Cynthia poussa un petit cri et se réfugia sur la poitrine de Max. Cependant le professeur Stibor, qui avait suivi sa femme de près, passait en bas, voletant comme un stégomyie de forte taille (vous savez, ces insectes de Titan qui existent sur la Terre, en format réduit).

— « Lieutenant ! » criait-il. « Lieutenant ! Il se passe aux cales des choses inadmissibles ! Tous mes bocaux éclatés ! Pollués ! L'Institut Biologique protestera... »

J'allais lui dire que je m'en battais l'œil, éperdûment, que nous étions peut-être tombés dans un univers parallèle ou dans je ne sais quelle dimension, où l'Institut Biologique avait toutes les chances de ne pas exister, mais fidèle au Code, je décidai de ne pas effrayer un passager, peut-être déjà désintégré. Emporté par le courant orbital, l'Essor 8 tournait comme une toupie folle, et le commandant Gormas, que la vitesse de la rotation avait visiblement dégrisé, insérait dans ce pandémonium sa carcasse, ajoutait à l'encombrement et jurait en neuf dialectes de planètes réunis.

L'écran radiant s'enflamma (je me rappelais pourtant l'avoir bloqué au moment où Max faisait irruption dans le poste). A sa surface apparurent, tournoyèrent, dansèrent, les astres qu'un navigateur n'avait jamais vus : des étoiles vertes et oranges, chevelues et tentaculaires. Des pieuvres, des anémones de l'espace, ou quoi encore ? Certaines par leur forme me rappelaient de mauvais souvenirs : les morts jetés par le sas, naviguant dans le vide, et je ne pus éviter de regarder le cadavre de Jick, écartelé contre le plafond de la carlingue. Peut-être étaient-ce en effet des morts naviguants ? Il existe de sombres légendes sur ces choses-là sur tous les vaisseaux et dans tous les ports cosmiques... Est-ce que l'ancienne marine à voile n'avait pas son Hollandais Volant ? Dans le silence soudain tombé, je vis que mes

compagnons fixaient tous ces épouvantables pyrotechnies, et, notre odorat se déréglant comme tous les autres sens, la carlingue s'emplit d'une odeur lourde de marée, de cédrats, de goudron et de sang frais — l'odeur *sui generis* d'anciens ports maudits, sur la Terre...

Peut-être remontions-nous le cours des âges, par-delà la mort ?...

— « C'est... c'est injuste ! » sanglota Cynthia. « Nous ne l'avons pas mérité... non ! »

—« Quoi, ma chérie ? D'être damnés ? » demanda le stégomyie goguenard.

— « Qu'avons-nous fait pour... »

— « Rien, ma charmante. Sauf que tu as voulu simplement te débarrasser de ton vieux mari, en le lançant dans le vide, parce que tu as trouvé une belle brute qui te satisfait. Et que cette brute, elle eût détruit n'importe lequel d'entre nous, pour t'avoir. Stranger, lui, en superbe corsaire, n'eût pas non plus refusé une si belle proie. Et Gormas, qui noie dans l'alcool ses velléités de meurtre et de folie, nous eût volontiers tous abandonnés sur un astéroïde sans air, pour pouvoir boire nos crédits dans tous les bars de Proxima Centauri... Et Kazis, assassin sadique... »

D'une contraction musculaire, je réussis à me décoller de la paroi et j'atterris sur le dos de Stibor, juste à temps pour lui faire ravaler d'autres détails. Mais je savais qu'il disait vrai, que nous étions vraiment un vaisseau maudit, qu'à chaque escale l'Essor 8 avait ses papiers falsifiés, et que de sombres histoires traînaient de port en port. Ne me demandez pas quel frêt nous avons accepté pour K de Déneb, ni ce que nous avons jeté au large de la Fosse du Cygne. On fait ce qu'on peut, dans la vie. Gormas ne tenait depuis longtemps qu'à force d'injections : morphine, héroïne, et d'alcools à doses massives, et aucun navire fédéral ni brave cargo marchand n'eût accepté à son bord les pirates que nous étions, Kazis, Max et moi. Mais nous n'étions que de bien pâles criminels à côté du ménage Stibor, n'est-ce pas ?...

Et tout d'un coup, toutes les lumières de l'astronef s'éteignirent. Les ténèbres — comme la terre ne saurait en imaginer — nous glacèrent d'épouvante. Nous sentîmes, aussi nettement que si une volonté maléfique nous avait transformés en instruments de bord, les courbes du tourbillon, ses replis et ses phosphorescences, et c'était un maëlstrom où nous tombions, un entonnoir ouvert — *à travers rien*. Cela était affreux et inconcevable pour le cerveau humain. La vie, la vie réelle continuait quelque part en dehors de nous. Je crois (vous m'entendez ? je crois, je n'en suis pas sûr) que nos corps avaient récupéré une certaine liberté de mouvements, en tous cas nous ne conservions plus cette posture de chouettes crucifiées, nous avions roulé dans le noir — et à mes côtés, quelqu'un étouffait et gémissait sous des coups mats. J'essayai de secourir ce vaincu, mais j'avais perdu dans cette bagarre ma seule arme, d'ailleurs sur quelle cible aurais-je tiré ? Mais tout cela, je le répète, se passait quelque part hors de moi. L'être humain n'était pas le seul désaxé : nous entendîmes les tenseurs gémir, les plaques de l'astronef grincer et se rétrécir spasmodiquement : la matière défaillait autant que l'esprit.

Je crois que durant un instant — ou peut-être était-ce une éternité ? — nous nous sommes trouvés au seuil de quelque chose. Comment vous expliquer ? N'y a-t-il pas un univers d'anti-protons, où tout se situe exactement *à l'envers* d'une logique terrienne ? Peut-être avions-nous (parce que nous avions chargé... le diable, ou pour d'autres raisons) atteint ce seuil ? Il y eut, en tout cas, une fraction infinitésimale de temps pendant laquelle une Energie Universelle hésita avant de décider si nous — les êtres organiques, les hommes — étions la vie, ou non. Et si la matière inerte ne recélait pas de plus belles possibilités. Peut-être avons-nous été morts, pendant ce temps-là, au cœur d'un chaos obscur et vivant ? Qui saurait le dire, exactement ?

Pas moi.

En tout cas, la lumière revint. Je me retrouvai le visage enfoui dans la chevelure de miel d'une Cynthia morte, étranglée. Et ses ongles se crispaient sur la gorge d'un Max mort lui aussi. Et Gormas restait écroulé, comme une masse semi-liquide empuantissant l'alcool. Et Stibor...

Je me relevai péniblement. Il n'y avait pas de Stibor dans la carlingue. Tout était silencieux, très ordinaire dirais-je, à part les cadavres de mes compagnons : l'écran radiant pétillait doucement, les machines carburaient. Je me souvins, une sueur glacée au front, qu'au centre de tous les cyclones, il y a toujours un point calme. C'est précisément le point le plus dangereux. Non pas à cause de la tempête qui tourbillonne autour, mais simplement parce que là, les univers parallèles se confondent. Il n'y a là ni matière ni énergie, ni vie ni mort.

Alors, tandis que j'étais encore prostré, je vis entrer les autres — tous les autres. Il y avait là, Cynthia II, toute bleue, et une autre Cynthia vivante, et telle probablement que Stibor l'avait rêvée jadis, un être en qui la matière se spiritualisait. Il y avait Max ou plutôt un gladiateur qui ressemblait à Max, et non à l'horrible pantin violacé étreignant la vraie Cynthia — arabesque mortelle et obscène qui symbolisait leur vie et leur péché. Et le parfait stéréo sans complexes, Jick Kazis. Ils avaient emprunté notre apparence idéale. La mienne aussi (éveillant Dieu sait quels regrets !) Mais ce n'étaient pas des êtres vivants, comprenez-moi. Pas vraiment. Stibor — ou le démon qui l'habitait — leur avait tout donné : une forme splendide, un cerveau plus puissant que le nôtre. Mais pas d'âme : il ne pouvait pas. Et c'était affreux.

Ils passèrent devant moi sans m'apercevoir (peut-être étais-je isolé sur un autre plan). Ils prirent nos places habituelles : Gormas dans son hamac, Jick à la stéréo. *Moi* aux commandes. Max et la sirène se perdirent dans les couloirs. La Cynthia bleue grimpa sur les genoux de Jick. Seul Stibor était absent : il avait achevé sa tâche, n'est-ce pas ? On n'avait plus besoin de lui.

Je regardai l'écran, épouvanté : la fusée fonçait toujours vers Dekka d'Agena. Mais les constellations qui auraient dû luire à gauche se trouvaient à droite — et voilà tout.

Voilà tout.

Je m'enfuis, profitant de ma relative invisibilité, j'armai un radeau

anti-pesanteur et m'échappai dans le vide. Je m'imagine qu'ils ne s'en sont pas aperçus du tout. Ils vivaient notre vie, faisaient nos gestes, disaient nos phrases. Eternellement, Max et Cynthia s'étreignaient. Eternellement, Jick violait une cuve ou une sépulture. Et Gormas s'abrutissait avec quelque drogue. Et moi-même...

Eternellement...

*
* *

J'ai échoué sur un astéroïde sans atmosphère et j'ai failli crever, quand l'oxygène de mon réservoir se fut épuisé. C'est là que me cueillit une patrouille sidérale. Il paraît que je déraillais, mais là tout à fait, que je parlais de morts-vivants, d'androïdes supérieurs et de Satan leur maître : je l'appelais « le singe de Dieu. » On m'a emmené sur Alpha du Centaure et j'ai dû tout réapprendre : à marcher, à respirer l'air libre, à parler. Vous voyez, mes cheveux sont blancs. Mais ils étaient déjà ainsi (et j'avais 26 ans, temps terrien) quand le commandant du spatio-croiseur me fit faire ce rapport, pour la première fois.

Vous me demanderez, bien sûr, mon opinion personnelle sur les androïdes supérieurs de Stibor et leur créateur. Je n'en ai pas. Je vous ferai simplement remarquer que personne depuis n'a entendu parler ni de l'un ni des autres.

C'étaient peut-être tout simplement des androïdes, placés par un hasard du sort dans un milieu particulier. Et il est bien entendu que Stibor n'était pas le diable.

D'ailleurs, à mon tour de vous poser cette question : le diable existe-t-il ?

Ce que je sais par contre, parfaitement bien, c'est qu'il y a quelque part, sur le chemin d'Agena du Centaure, un tourbillon orbital qui erre, entraînant éternellement dans son centre une fusée. Ou un fantôme de fusée. Elle est longue, effilée, un peu ternie par l'usage, et porte sur sa coque en Terrien : Essor 8. J'ai oublié son numéro d'immatriculation, mais il existe dans les livres. Quelques spacionautes, à la fin d'une fête, m'ont assuré qu'ils ont rencontré cette fusée — et que comme celle du Hollandais Volant sur les mers terriennes, cette rencontre leur porta malheur. Je n'en crois rien, ils ne seraient pas là pour le raconter, n'est-ce pas ? Et je vous dirai autre chose encore. Il ne s'agit pas ici de fantômes humains, d'êtres qui ont eu, qui possèdent ne fût-ce qu'un reflet de sentiments — la peur, le désir, une soif de vengeance... Les ombres de pauvres diables qui ont souffert comme nous, espéré, risqué et crevé comme nous, celles des astronautes « péris dans l'espace », ne me feraient pas peur, et j'espère bien qu'elles sont au paradis des astronautes !

Mais je n'aimerais pas rencontrer cette fusée fantôme-là. Essor 8 n'a jamais été un navire de tout repos et je crois que maintenant son équipage est occupé à des besognes trop horribles pour se soucier de notre monde à trois dimensions.

THÉO VARLET, PROPHÈTE COSMIQUE

par J. J. BRIDENNE

Il est quelque part, dans Lille, une place Théo-Varlet. Ce nom est-il plus qu'un nom en beaucoup de mémoires ? Nous en doutons, même au sein de la ville natale de cet écrivain disparu il y a vingt ans. Et pourtant, le monde est bien, est indiscutablement entré dans cette « ère cosmique » qu'entrevoyait dès avant 1914 le poète des « *Libres jardins* », chantre des routes du ciel, familier des terrasses d'où se découvrent et se contemplent l'infini sidéral et les lignes maîtresses de toute vie.

Puisque cette revue veut bien ouvrir ses colonnes à notre effort de résurrection des authentiques promoteurs de la science-fiction, il ne saurait être question de laisser fuir le vingtième anniversaire de la mort terrestre de Théo Varlet sans saluer sa mémoire.

L'HOMME

Théodore-Louis-Etienne Varlet, fils d'un avocat, petit-fils d'un artisan autodidacte, naquit en 1878, à Lille, et acheva au lycée de cette ville ses études classiques commencées chez les Pères. Déjà poète, reçu bachelier successivement en lettres, sciences et droit, il dirigeait à 20 ans une revue éphémère, *L'Essor*, cependant que, par des expériences (bruyantes) de chimie propres à effrayer le bourgeois, il se faisait une légende d'anarchiste dangereux. Tout en collaborant à des publications poétiques ou autres, Théo Varlet se met à voyager, le plus souvent, à la façon des chemineaux ou au moins du Chemineau Richepin. Précurseur du camping d'aujourd'hui (comme il le sera du nudisme), il « trimarde » donc de Flandre en Italie, Hongrie, Proche-Orient, du Danemark en Corse et en Tunisie. Entre temps, ce Septentrional a eu la révélation-choc de la Provence et de la Méditerranée, a éprouvé le coup de foudre pour Cassis, encore à peu près inconnu alors des peintres, des poètes, des touristes. C'est là qu'il se maria en 1909, non sans que sa compagne et lui n'aient attaché le maximum possible de caractère caricatural à une cérémonie déjà réduite à sa plus simple expression. En 1913, le ménage Varlet était fixé à Cassis en cette rustique demeure, qui allait tenir à la fois de l'atelier d'artistes et de l'observatoire, précisément baptisée le Mas-du-Chemineau. En 1914, réformé à titre militaire, Théo Varlet n'allait pas moins subir indirectement les épreuves de la guerre. Celle-ci, en effet, tarit les ressources familiales qui lui assuraient une indépendance relativement aisée. En outre, ces dures années touchèrent gravement la santé de son épouse. Mettant pratiquement à profit ses belles connaissances en langue et littérature britanniques, le libre poète et conteur demanda l'essentiel de ses ressources à de brillantes traductions de Stevenson, Kipling, Jerome K. Jerome, Emily Brontë. Cependant, leur réussite n'aurait pas suffi à éviter la grande gêne au couple si péniblement éprouvé sans l'aide ultérieure d'amis et admirateurs en tête desquels on vit figurer Georges Duhamel et Rosny aîné. L'après-guerre 1914-1918 n'en vit pas moins se développer l'œuvre romanesque de Théo Varlet, implantant l'anticipation scientifique dans les lettres françaises. Sans abandonner la poésie, ni les traductions, l'auteur de « *L'Epopée*

Martienne » s'affirma sur ce plan jusqu'en 1938. Mais au mois d'octobre de cette année-là, avant même que son « *Aurore Lescure, pilote d'astronef* » fût sorti des presses de l'Amitié par le Livre, de longues épreuves physiques, supportées stoïquement, avaient raison du poète-prophète. Incinéré selon son vœu formel, Théo Varlet s'en retourna très simplement à ce cosmos qu'il n'avait cessé d'exalter dans ses vers et ses proses.

LE POETE

Totalement indépendant vis-à-vis des chapelles littéraires comme des mouvements politiques et philosophiques, Théo Varlet se situe par sa facture parmi les continuateurs affranchis du Symbolisme. Profondément marqué par Spinoza, Hegel, Renan, Nietzsche, puis par Han Ryner et par Einstein, passionné de contemplations astronomiques comme d'herborisation, il ouvrit largement ses préoccupations de poète néo-païen à la science cosmique. Très éloigné — à l'opposé même — de tout didactisme versifié, cet ardent individualiste voulut élargir le Moi, non seulement jusqu'à l'humain total, mais jusqu'à la sympathie avec tous les organismes créés ou incréés emplissant et débordant la Galaxie. Dans ses recueils « *Aux libres jardins* », « *Paralipowena* » et surtout « *Ad Astra* », il s'efforce de faire apparaître par l'exemple que l'éternelle poésie des cieux et des astres ne saurait être gâtée, tout au contraire, si elle est hardiment nourrie des plus positives conceptions de l'Univers, et il s'efforce à chaque vers de jeter un pont visuel et sonore entre les profondeurs de l'âme humaine et les profondeurs sidérales. Et c'est ainsi que, souvent, son inspiration passionnée vers l'absolue compréhension du cosmos lui fit célébrer l'heure exaltante des voyages dans l'Espace. Souvent incomprise — sinon raillée — en son temps, cette poésie biocosmique que Théo Varlet, avec quelques autres, rêva de propager l'a fait en revanche traiter par certains comme le Lucrèce du XXe siècle.

LE CONTEUR DE FANTASTIQUE ET D'ANTICIPATION

Anticipateur, Théo Varlet le fut par nombre de ses pièces de vers lyriquement et généreusement nourris de son enthousiaste information cosmogonique. Il l'a été aussi par sa pratique du naturisme avant l'heure, par son intérêt pour l'espéranto et pour l'avion (il fut des premiers à prendre le baptême de l'air et déplora souvent que le départ vers une autre planète fût pour lui un simple rêve dont il ne pouvait espérer voir et partager la réalisation). Admirateur de Poe, de Wells, de Flammarion, il était inéluctable qu'il donnât largement place à la science ou du moins au rêve scientifique dans son œuvre en prose. « *Le Démon dans l'âme* » n'est pas une S. F., mais un récit psychologique d'autobiographie : du moins y voit-on quelle place ces préoccupations ont tenue dans la vie intérieure de l'auteur, quelle influence le microscope et le télescope ont exercée sur sa pensée.

N'ayant toutefois point la mystique de la Science (et encore moins une autre), le poète sidéral s'essaya non sans éclat au conte fantastique. Dans son recueil de « *La Belle Venere* » ou du « *Dernier satyre* », il s'apparente à la fois à certaines nouvelles de Henri de Régnier, au Maurice Renard des « *Contes à la plume d'oie* » et de « *Parthénope* », au Jean Ray des « *Contes du Whisky* ». On peut dire que c'est encore du fantastique pur que relève son roman « *M. Mossard, amant de Néere* ». Un talisman y permet à un brave bourgeois une vie double, l'une

« historique », l'autre actuelle, puisqu'il lui permet de vivre de nuit à Rome aux premiers temps du christianisme ; dans sa vie romaine Mossard aime la jeune Néere qui périra, martyre de la foi nouvelle.

Mais, en collaboration avec A. Blandin, Théo Varlet employa dès 1923 ce thème du voyage dans le Temps sur un mode plus nettement « science-fiction ». Pendant la guerre de 1914-1918, est retrouvée dans une maison évacuée une machinerie du genre Wells qui envoie tout un bout du front français en arrière dans le temps. C'est en Espagne médiévale, tiraillée entre l'occupant maure et l'Inquisition, que les héros se retrouvent. Il s'ensuit une action en cascade, essentiellement humoristique, mais qui sert aux auteurs à stigmatiser tous les fanatismes. Qu'il s'agisse du brusque heurt entre les représentants de la civilisation moderne et ceux de l'ancienne civilisation mahométane, d'un Inquisiteur s'armant de grenades et d'un pape de rechange mourant sur le bûcher aux cris de : « A bas la calotte, vive l'anarchie ! », il est visible que les auteurs ont cherché avant tout, dans la mise en jeu de nouvelles conceptions spacio-temporelles, un renouvellement de l'aventure drolatique. Ils n'en furent pas moins, à notre connaissance, les premiers à poser (peut-être sans s'en rendre compte) un problème qui, depuis, a beaucoup tracassé les conteurs plus ou moins anticipateurs et aussi des méthodologistes ; si le retour dans le Passé est possible, le voyageur peut-il agir sur ce passé et, si oui, pourquoi ne nous en parvient-il pas de traces ?

C'est aussi « *La belle Valence* » qui postule l'idée de ces déplacements dans le Temps ne durant que l'espace d'un éclair pour les témoins restés sur place. Les héros de ce livre remettent en effet les choses en état sur quelques minutes, alors qu'ils ont vécu des semaines dans la Valence hispano-arabe, et les morts sont mises au compte d'une attaque ennemie ayant coïncidé avec un mouvement sismique. Contrairement au héros de « *The Time Machine* » (contrairement aussi, jusqu'à plus ample informé, aux théories scientifiques), Théo Varlet s'est donc tourné vers le voyage « en arrière » au lieu du voyage « en avant ».

De même, il a beau reprendre aussi un thème wellsien dans « *L'Epopée martienne* », dont il publia les deux parties (« *Les Titans du ciel* » et « *L'agonie de la Terre* ») en collaboration avec Octave Jonquel, ce double roman est loin d'être une nouvelle mouture de « *La Guerre des mondes* ». Certes, ce sont aussi des Martiens qui arrivent sur terre (par fusées) et qui, dotés d'armements prestigieux, n'ont aucune peine à y semer le saccage et la mort, à décimer la résistance des humains. Mais malgré un tableau d'hécatombes et de ruines sans pareilles, le roman français réussit à être moins terrifiant que le roman anglais, moins « puissant » peut-être du même coup, mais plus aimablement satirique. Et puis, il met en action le thème si souvent repris des désincarnations scientifiques, les Martiens disposant du moyen de se transférer psychiquement dans des corps humains. Et enfin, il joue sans y paraître de la solidarité interplanétaire puisque, finalement, c'est grâce aux Vénusiens que la Terre est délivrée, qu'une fois les Martiens anéantis ce qui subsiste de notre humanité peut commencer à restaurer un monde effroyablement meurtri et diminué.

« *Le roc d'or* », du seul Théo Varlet, reprend en somme le sujet de « *La chasse au météore* », roman posthume de Jules Verne. Il y a en effet chute en mer d'un météorite qui devient l'île

Feréor, dont les ressources aurifères déclenchent les grands appétits humains dans l'entre-choc desquels le héros narrateur se trouve entraîné. Le livre pourrait n'être qu'un roman d'aventures avec intrigue sentimentale classique. De fait, il l'est et ne laisse point d'intéresser à ce titre. Mais son style tour à tour âpre et amusé, certaines considérations sociales en font un peu plus que cela.

Quant à « *La grande panne* », c'est peut-être le roman le plus original de Théo Varlet. Sans aucun doute possible, il fut des tout premiers à utiliser la thèse d'un « mal » provenant des espaces. Retombée sur terre la fusée du professeur Lescure, montée par la fille de ce dernier, a ramené de son incursion dans le vide sidéral de mystérieux germes qui s'attaquent à l'électricité. Avant « *Ravage* », de R. Barjavel, Théo Varlet avait déjà évoqué l'effarant spectacle d'un monde humain totalement détraqué par la mise en sommeil de ces installations électriques auxquelles il a donné une place de premier plan dans toute sa vie sociale et même domestique. L'Homme finit par triompher, — c'est-à-dire par « guérir » l'électricité — mais relativement seulement; et à l'avenir il lui faudra toujours compter avec cette forme de vie étrangère comme il doit déjà compter avec les microbes et les fourmis.

Dans « *Aurore Lescure* », l'expédition en fusée (mue par énergie radioactive) réussit et mène l'héroïne et ses compagnons sur Eros. Ils apprendront que ce mondicule est le vestige d'une grande planète disparue ou plus exactement, qui fut disloquée par suite d'une guerre atomique entre ses naturels. C'est donc une autre leçon de conscience planétaire que les « Erosiens », descendants des survivants de la catastrophe mondiale, communiquent aux explorateurs de la Terre.

*
* *

Ce roman astronautique a été le sup ême legs de Théo Varlet, mort près de sept ans avant Hiroshima. Puisse sa voix être entendue ! Et puisse aussi quelque éditeur d'esprit et de cœur (qualités point forcément inconciliables avec l'intérêt commercial) se dire qu'il y a eu de grandes science-fictions de langue française, que parmi elles celles de Théo Varlet n'ont rien perdu, au contraire, avec la fuite des années, que ce profond et vibrant poète universaliste, fut aussi et devrait demeurer comme un brillant romancier d'anticipation et un brillant romancier tout court.

Œuvres de Théo Varlet intéressant la S. F.

ROMANS D'ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Les titans du ciel. } L'épopée
L'agonie de la Terre. } Martienne
(en collaboration avec Octave Jonquel. Ed. Malfère, 1922.)

La belle Valence. (En collaboration avec André Blandin. Ed. Malfère, 1923.)

Le roc d'or. (Ed. Plon, 1927.)

La grande panne. (Les Portiques, 1930. Réédité par « l'Amitié par le Livre ».)

Aurore Lescure, pilote d'astronef. (Suite de « La grande panne », publication posthume à « l'Amitié par le Livre ».)

FANTASTIQUE

La belle Venere. } (Ed. Malfère,
Le dernier satyre. } 1920-1922).

M. Mossard, amant de Néére. (Ed. Montaigne, 1926.)

POESIE COSMIQUE

Aux libres jardins du monde. (Malfère, 1922.)

Paralipomena. (Crès, 1926.)

Ad Astra. (Messein, 1929.)

Florilège de poésie cosmique. (Mercure universel, 1933.)

∴

Parmi les autres titres de Théo Varlet, il faut noter : « *Le nouvel univers astronomique* » (essai paru en 1934, chez Malfère) ; « *Fusées* » et « *Lunaires* », poèmes qui étaient « à paraître » lors du décès de l'auteur, des traductions de « *L'île au trésor* », « *Le cas étrange du Dr Jekyll* » et « *Le club du suicide* », de R. L. Stevenson ; de « *La centrale d'énergie* », de J. Buchan; de « *Moby Dick* », de Melville.

OUVRAGES A CONSULTER

Félix Lagalaure : Théo Varlet, 1878-1938 (« l'Amitié par le Livre ») ; Donce-Brisy : Les traductions de R. L. Stevenson, par M. Théo Varlet. (Ed. Bibliologia.)





Vous y trouverez les moyens scientifiques de LUTTER contre le HASARD et de GAGNER AU JEU !

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET GARES

200 Francs.

EDITIONS LUDOGRAPHIQUES, 25, AVENUE AUBER - NICE


Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120 VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
123. John Wyndham. LES TRANSFORMÉS
124. Kurt Steiner. MENACE D'OUTRE-TERRE
Quelques titres parus :
PIÈGE SUR ZARKASS - OPÉRATION ESPACE
L'ANNEAU DES INVINCIBLES – BANG !
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENCE-FICTION

par ALAIN DORÉMIEUX, GÉRARD KLEIN et IGOR B. MASLOWSKI

LA CITE DU GRAND JUGE (The mind cage), **par A. E. Van Vogt** (« Présence du Futur », Denoël).

Il me coûte d'avoir à l'écrire, mais ce livre est tout bonnement lamentable. Van Vogt, qui n'avait plus rien produit depuis 1950, vient d'ailleurs de ramasser avec lui un « four » retentissant aux Etats-Unis, et sa rentrée longtemps attendue a fait long feu.

Il n'est pas question de le nier : Van Vogt est sans aucun doute un grand bonhomme et son apport à la science-fiction est des plus captivants. Il n'en est que plus pénible de le voir réduit à se pasticher lui-même, en accumulant sous forme de poncifs tous les procédés qu'il a employés avec bien plus de brio dans le passé.

Van Vogt, spécialiste de l'intrigue à vous torturer les méninges, semble être allé jusqu'à se les torturer lui-même pour en pondre une de cet acabit ! Et comme si la complexité croissante pouvait remplacer tout autre motif d'intérêt, il s'est contenté d'entortiller en tous sens les fils de son écheveau en perdant de vue ce qui aurait dû faire l'essentiel du roman : une action et des idées.

La ratatouille d'ingrédients plus ou moins affadis qui nous est servie ici faisait figure de recette savoureuse au temps du « *Monde des A* ». Mais tout se passe comme si le cuisinier était devenu un gâte-sauce. Tentons d'analyser la composition du plat : il y a une société d'après la troisième guerre atomique mondiale, organisée selon les principes de la collectivité et de la libre entreprise ; un super-dictateur qu'on suppose être immortel : le Grand Juge ; un super Cerveau électronique, maître de la Terre avant l'ère du Grand Juge et maintenant passé dans la clandestinité ; un empire indépendant, la Jorgie, que le Grand Juge fait envahir ; une caste inférieure de mutants monstrueux, parqués dans une cité-ghetto ; un savant séditieux, Wade Trask, condamné à mort par le Grand Juge, et qui a découvert le moyen de transposer la personnalité humaine d'un corps dans un autre ; enfin le héros : David Marin, Maître de Groupe au service du Grand Juge et chargé de l'invasion de la Jorgie.

Au début du roman, pour échapper à sa condamnation à mort, Trask attire Marin dans un guet-apens et échange son corps avec le sien. Marin, se retrouvant dans le corps de Trask, se déguise en « lui-même » et reprend donc l'apparence de Marin. Mais il lui faut récupérer son vrai corps, occupé par Trask. A partir de là, les choses ne font que se compliquer. On comprend la réaction de Marin dès la page 34 (« *Quelque chose m'échappe, se disait-il avec obstination* »). Et on tombe d'accord avec la phrase prononcée par un personnage à la page 206, phrase dont les critiques américains ont fait des gorges chaudes : « *Des rouages dans des rouages et, à l'intérieur, d'autres rouages encore...* »

Ce qui est le plus grave, c'est que toutes ces données n'aboutissent à rien et que tout tombe à l'eau. Ni les

UN ESSAI FRANÇAIS
DE SCIENCE-FICTION

R.-M. ALBÉRÈS

L'AUTRE PLANÈTE

RÉCITS

R.-M. ALBÉRÈS, qui avait attaqué la fiction scientifique (cf. "FICTION", Nos de janvier à mai 1958) nous propose ici un exemple littéraire et imaginatif du genre.

Un vol. in-16

540 fr.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

caractères ni les situations ne sont exploités à leur avantage. Le grand Cerveau a l'air d'une galéjade et donne la nostalgie de la fameuse Machine du « *Monde des A* ». Les abominables mutants ne sont que des comparses sans utilité. L'invasion de la Jorgie se passe sans feu ni flammes. Chaque chose tourne court et la conclusion encore plus que le reste. Ce que nous aimions dans « *Le monde des A* », en dépit des failles et des obscurités, c'était cette dimension qu'acquérait le sujet, cette envergure croissante qui donnait le vertige. Ici, une carapace extravagante ne recouvre que du vent (1).

Faut-il conclure ? Je pense qu'il y aura des admirateurs fanatiques de Van Vogt pour aimer ce roman, et je le leur souhaite. Mais j'ai bien peur que la plupart des lecteurs, à moins d'être sensibles à une certaine dose d'humour involontaire, soient rebutés ou irrités. Je me contenterai, pour ma part, d'être navré devant cette décadence d'un écrivain que nous admirons.

A. D.

•

L'AUTRE PLANETE, par R. M. Albérès (Albin Michel).

Une polémique avait opposé voici quelques mois R. M. Albérès à l'équipe de « *Fiction* », à propos d'un article publié dans « *Combat* ». J'y avais pris part moi-même, et je n'en suis que plus heureux de pouvoir dire dans ses colonnes le bien que je pense du présent livre. L'auteur de « *L'autre planète* » avait formé le projet de tenter quelques expériences, de rédiger quelques « exercices ». Ce sont ces exercices qu'il nous livre en un recueil de trois nouvelles. Il serait vain de tenter de les résumer ici ; il faut les lire. Ce sont trois histoires bien composées, soigneusement écrites, intellectuellement savoureuses, dans la tradition de Borges, avec en plus peut-être une pointe de tendresse, d'esthétique littéraire, de narcissisme même, qui les rend indubitablement françaises (1).

Ces trois nouvelles reposent sur des thèmes temporels. La première, relevant nettement d'une tradition fantastique, puisqu'elle néglige toute explication rationnelle, s'attache à décrire une sorte de suspension du temps aux effrayantes implications psychologiques. Les autres relèvent des mondes parallèles ou plutôt des possibles du temps, puisqu'elles évoquent des mondes qui auraient pu être, et qui « deviennent » soudain, par la volonté des hommes, à moins qu'au fond de l'espace ils n'aient attendu de tout temps le voyageur imprudent.

Un doute me saisit pourtant. Si ces nouvelles appartiennent bien au genre appelé fantastique moderne, si elles le transcendent largement, sont-elles bien de la science-fiction ? Non point que je veuille borner l'étendue du pays des possibles, mais parce que, de ces histoires, tout thème scientifique, toute mythologie moderne sont absents.

La réussite était-elle à ce prix ? R. M. Albérès s'en explique dans une postface qui est l'une des choses les plus claires qu'on ait écrites sur certains défauts et certaines qualités de la science-fiction. Je crois en tout cas qu'elle l'était en ce qui concerne R. M. Albérès. Il a écrit un livre de l'avenir dans le style du passé. Il n'apporte rien d'autre qu'un rajeunissement formel des nouvelles de Maupassant ou de qui l'on voudra, mais le rapprochement n'est peut-être point exagéré. Il me semble discerner plus de forces, plus de richesses brutes dans certaines de ces œuvres souvent

---

(1) C'est d'autant plus dommage que nous avons ici, pour une fois, un Van Vogt bien traduit. Les traductions de ses précédents romans par Boris Vian m'ont toujours semblé d'une réputation très surfaite. Au contraire, dans le présent ouvrage, Michel Deutsch a fort bien su dominer la langue rocailleuse de l'auteur.

(1) La principale de ces nouvelles, qui donne son titre au recueil, a été publiée en « avant première » dans « Fiction » du mois dernier.

denoël

« PRÉSENCE DU FUTUR »

Des évasions passionnantes dans le monde de demain

Ray Bradbury et A. E. Van Vogt... Alfred Bester... et R. Matheson... tous les vrais connaisseurs seront sensibles au contraste de tels voisinages dans la même collection. Si « Présence du Futur » les propose, c'est qu'il n'est pas un domaine du Fantastique ou de l'Anticipation qu'elle n'ait l'ambition d'explorer.

En vous présentant à la fois...

- Les œuvres des maîtres internationaux : Ray Bradbury, Lovecraft, A. E. Van Vogt, F. Brown, R. Matheson, A. Bester.
- Les « classiques » qu'il faut avoir lus : **« La mort de la terre »**, **« Le voyageur imprudent ».**
- Les œuvres des jeunes écrivains français séduits par la science-fiction : J. L. Curtis (Prix Goncourt), J. Paulhac, J. L. Bouquet, J. Sternberg.

et bientôt

- La première Histoire du Monde depuis 1960 jusqu'en l'an 3750 : **« Les Mémoires du Futur »** par J. Atkins...

"Présence du futur" vous dévoile tout le futur.

●

Avez-vous lu les derniers parus ?

TERMINUS LES ETOILES
par Alfred BESTER

Rescapé d'un naufrage à travers l'espace, le mécanicien de fusée Gulliver Foyle a les policiers de toutes les planètes à ses trousses. Que détient-il qui le rende si dangereux pour l'humanité ?

LA MORT DE LA TERRE
par J. H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt

Paru en 1912, devenu introuvable, un livre qui se révèle d'une terrible actualité. Après les conquêtes et les désastres de l'ère atomique, que deviendra l'Homme ? L'aventure pathétique d'une poignée d'êtres humains — les derniers — qui se révoltent contre l'inévitable.

LA CITE DU GRAND JUGE
par A. E. VAN VOGT

26 août 2140. Transferts de personnalité, circuits électroniques meurtriers, jeunes femmes généreuses et perverses, espions partout : autant d'embûches devant le héros de ce suspense du Futur. Il a huit jours à vivre et pas une seule chance d'en réchapper.

LE VOYAGEUR IMPRUDENT
par René BARJAVEL

Doté par un inquiétant chimiste du pouvoir de voyager dans le passé et l'avenir, Pierre Saint-Menoux va vouloir connaître les hommes de l'an 100 000, puis changer l'Histoire. Il peut tout. Mais a-t-il vraiment pensé à tout ?

Le volume, sous couverture en couleur de la collection, **390 F**

"PRÉSENCE DU FUTUR" Un titre chaque mois.

denoël

informes, dont nous nous repaissons, j'en suis convaincu, R. M. Albérès et moi, mais où brille parfois le pur joyau d'une idée.

Au reste, R. M. Albérès n'a-t-il pas pris les devants et ne le reconnaît-il pas implicitement dans sa postface ? Cette postface est un texte bien remarquable. On y voit un homme dont la culture est certainement grande reconnaître que la littérature qui a fait de lui ce qu'il est, qui a avivé sa sensibilité et affiné ses moyens d'expressions, est en train de se scléroser, de se répéter, de ne plus trouver enfin dans sa propre substance matière à expériences nouvelles. On y lit, aussi, entre les lignes, l'inquiétude d'un homme contraint d'abandonner des rivages défrichés et de se lancer à la conquête de terres vierges hantées encore par le spectre de la barbarie, et refusant peut-être encore de croire à l'emprise de la science sur notre monde, à toutes ces barrières qui s'élèvent et séparent de façon de plus en plus irrémédiable notre présent en train de venir de notre passé croulant, refusant de laisser glisser à terre le manteau d'éternité dont l'homme idéal de notre civilisation s'était orgueilleusement paré.

Les trois nouvelles de R. M. Albérès me font penser à certains textes de l'écrivain américain Stephen Vincent Benèt, et plus spécialement à ces trois nouvelles, « *L'homme du destin* », « *La dernière légion* » et « *L'âge d'or* », qui sont sans doute malheureusement trop peu connues en France. J'espère que ce rapprochement fera plaisir à l'auteur de « *L'autre planète* ». Il le mérite.

G. K.

•

L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE (The man who sold the Moon), **par Robert Heinlein** (« Rayon Fantastique », Gallimard).

Sous le sous-titre peut-être orgueilleux de « Histoire du futur », ont été réunis aux U. S. A. trois recueils de nouvelles de Robert Heinlein, intitulés respectivement « *The man who sold the Moon* », « *The green hills of Earth* » *et* « *Revolt in* 2100 ». Les dix-neuf nouvelles ou longs récits qui s'y trouvent au total rassemblés embrassent, dans l'ordre chronologique, la période de l'histoire de l'univers allant du futur immédiat jusqu'à l'année 2600. Ces histoires furent écrites dans les années quarante, ce qui explique qu'elles aient déjà été soumises à l'épreuve la plus cruelle pour un auteur de science-fiction : l'épreuve du temps. De plus en plus, il se vérifie que la technologie va plus vite que n'auraient pu l'imaginer les extrapolations les plus hardies à partir du réel. C'est ainsi que Heinlein situait en 1978 l'envol de la première fusée vers la Lune ! Il reconnaissait lui-même, en 1949, arrivé au terme de la série, que sur ce point comme sur d'autres il serait dépassé par les événements. Aussi bien n'avait-il aucunement l'ambition de faire œuvre de prophète, mais simplement d'imaginer les circonstances d'un possible développement de l'histoire humaine, tout en gardant ce sens du détail plausible qui est sa caractéristique.

Rien de plus réaliste, en effet, dans leur optique comme dans leur déroulement, que ces récits qui montrent avant tout les répercussions causées par de nouvelles conditions de vie sur des gens pareils à ceux d'aujourd'hui. Parfois aussi, le ton s'enfle jusqu'à la satire pessimiste, comme dans « *If this goes on* », une des dernières et des plus longues histoires, qui montre les Etats-Unis en proie à une dictature religieuse fanatique.

Ces nouvelles sont de facture inégale, souvent assez verbeuses (le péché mignon de Heinlein !). Néanmoins, elles représentent dans leur ensemble un exemple valable d'anticipation intelligente, dans une perspective peut-être un peu sèche mais non dénuée de prolongements. Je pense donc qu'elles méritaient d'être présentées au

public français. C'est pourquoi j'ai vu avec plaisir le Rayon Fantastique annoncer la parution de « *L'homme qui vendit la Lune* », traduction, apparemment, du premier volume de la série.

Cependant, une fois que j'ai eu le livre en main, je me suis heurté à une déception, puis à un mystère. En effet, le Rayon Fantastique s'est contenté de reprendre (sous la fausse forme d'un roman) deux récits seulement de « *The man who sold the Moon* », alors que l'édition originale américaine était composée de six nouvelles. Mais, ce qui est proprement ahurissant, c'est que le texte de présentation au dos de la jaquette nous annonce *toutes les nouvelles !* On promet au lecteur l'histoire de la machine à prédire la mort, celle de l'énergie du soleil conquise, celle des autoroutes devenues des cités mouvantes, celle de l'erreur dans une centrale atomique... et le lecteur les cherchera en vain, puisqu'il s'agit là justement des quatre histoires supprimées dans cette édition française ! Je pose la question aux dirigeants du Rayon Fantastique (sans espoir de réponse) : de qui se moque-t-on ?

Reste à juger maintenant le texte qu'on nous présente. J'en suis désolé pour Heinlein, mais je crains qu'il n' « emballe » pas les amateurs de science-fiction. L'histoire de Harriman, l'homme d'affaires hardi qui s'approprie la Lune à coups de dollars et d'opérations pseudo-légales pour satisfaire son rêve de la conquête de l'espace, serait intéressante si elle ne traînait pas en longueur. Quant à l'épisode final de la carrière de Harriman (qui était en fait au départ, comme je l'ai dit, une nouvelle séparée), il prend l'allure, malgré la beauté de son idée, d'une conclusion en queue de poisson.

Une double erreur a été commise : erreur d'avoir isolé ces deux récits en les séparant du contexte où l'auteur avait voulu les mettre (puisque toutes ces nouvelles s'interpénètrent par de nombreux recoupements) ; erreur ensuite d'avoir choisi des récits qui sont loin d'être parmi les meilleurs de la série, ce qui s'expliquera si l'on sait qu'ils datent de 1939 et 1940, soit des tout premiers débuts de Heinlein — qui a acquis beaucoup plus de métier par la suite.

Il eût été opportun, si l'on ne voulait pas publier le texte intégral de ces recueils, de sélectionner « *If this goes on* », qui figure dans le troisième d'entre eux et qui a vraiment l'envergure d'un roman. Pour compenser cela, le Rayon Fantastique vient de nous offrir un autre ouvrage de Heinlein : « *Double étoile* ». I. B. Maslowski l'analyse plus loin.

A. D.

•

DOUBLE ETOILE (Double star), **par Robert Heinlein** (« Rayon Fantastique », Hachette).

Robert Heinlein nous conte ici l'histoire d'un acteur — cabot serait peut-être un terme plus exact — que des membres d'un parti politique — les Expansionnistes — chargent de personnifier leur chef, enlevé par des adversaires à l'occasion d'une cérémonie symbolique martienne qui permettra aux habitants de Mars et de la Terre de co-exister dans la paix et la prospérité. Mais des complications surviennent lorsque le cabot, Lorenzo Smythe, qui ne songe qu'à son cachet, se voit soudain plongé dans une authentique activité politique, l'état de l'homme dont il avait assumé provisoirement le rôle nécessitant une longue convalescence.

Le roman est attachant et irritant à la fois. Irritant à cause de son personnage central dont on pourrait dire qu'il est puant de fatuité. Mais les circonstances font l'homme et, au fur et à mesure que Smythe sent grandir ses responsabilités, sa personnalité prend de l'ampleur, se développe, se bonifie. Il nous devient plus sympathique et le roman, lui aussi, progresse

alors qu'il semblait traîner. En nous réconciliant avec Lorenzo, nous nous réconcilions avec Heinlein, pour terminer sur une note résolument constructive. L'auteur ayant le talent que l'on connaît, je me demande finalement si tout cela n'était pas voulu, soigneusement prémédité. Mais j'avoue que, pendant les quarante ou cinquante premières pages, j'ai plus d'une fois failli refermer le bouquin et en dire... tout le mal que j'en pensais. Grâces soient rendues au Ciel de m'avoir doté de patience, car, en définitive, et malgré ses défauts, j'ai bien aimé « *Double étoile* ».

I. B. M.

•

PIEGE SUR ZARKASS, par Stefan Wul (Fleuve Noir).

Ce n'est peut-être pas là le meilleur ouvrage de Stefan Wul, mais c'est sûrement un de ses plus réussis. Un *western* de l'espace ? Oui, si l'on veut, tout au moins dans sa première partie. Mais, vers la fin, l'auteur atteint, *crescendo,* à une véritable grandeur épique. En outre, dès les premières lignes, nous sommes plongés dans cette atmosphère propre à Wul, atmosphère « luxuriante » étrange, qui, en botanique, ferait penser à quelque rare variété d'orchidée et, en musique, à Wagner. Mais, fait indéniable, une sorte de philosophie à base métaphysique perce toujours entre les lignes de tous les livres de cet auteur, même s'ils s'adressent à ce qu'on a coutume d'appeler « le grand public ».

J'aimerais lire, un jour, un roman de Wul qu'il aurait écrit simplement pour son plaisir — et pour le nôtre — sans que se posent des questions d'édition, de succès commercial, etc. Souhait difficile à réaliser, je m'en doute, mais qui m'apporterait la confirmation de ce que je pense depuis longtemps déjà, à savoir que Wul est un des meilleurs écrivains de S. F., et pas seulement en France.

Mais revenons à « *Piège sur Zarkass* ». Nous y avons affaire à deux agents terriens envoyés sur la lointaine planète Zarkass, plus ou moins « protégée » par les hommes, mais où l'on craint un soulèvement provoqué à l'instigation des mystérieux Triangles, êtres dont on voit les appareils sillonner le ciel, mais dont aucun astronef humain n'a jamais pu s'approcher au-delà d'une certaine limite. Les deux hommes — Darcel et Laurent — mènent leur mission à bien, mais il arrive à ce dernier une aventure que je me garderai bien de vous dévoiler, tellement elle est surprenante : je commettrais, si je le faisais, le genre d'indélicatesse dont se rendrait coupable un critique de « policiers » qui, soudain, dans sa chronique, révélerait l'identité de l'assassin. Alors, un simple conseil — lisez « *Piège sur Zarkass* ».

I. B. M.

•

LA FORCE SANS VISAGE, par Jimmy Guieu (Fleuve Noir).

Comme tous les ouvrages de Guieu, celui-ci est fortement teinté d'idéalisme, et c'est cela qui me le rend sympathique, sinon j'aurais été tenté de me montrer sévère envers l'auteur, tant côté sujet que développement. Le héros, ici, est un savant et inventeur, Roland Maurel, qui met son génie au service d'un groupe d'hommes de tous bords rassemblés pour un seul et unique but — faire échec à une coalition de *businessmen* et politiciens internationaux qui, périodiquement, plonge l'humanité dans les horreurs de la guerre. Grâce à Maurel, un nouveau conflit à l'échelle planétaire pourra être évité, mais nous restons sur notre faim, l'auteur ayant eu le tort, à mon avis, de trop s'étendre sur les préliminaires et de conclure un peu brusquement, ce qui nous laisse sur une impression d'inachevé.

I. B. M.

LA CRITIQUE DES REVUES

par ALAIN DORÉMIEUX

La revue « *Arguments* » a consacré son numéro de septembre à un ensemble d'articles sur la science-fiction. La revue « *Arguments* » est une revue intellectuelle. On sait ce que cela veut dire. C'est une revue faite par des intellectuels pour des intellectuels. C'est dans cette conjoncture que la tentation du délire verbal se fait le plus sentir.

Ici, les résultats dépassent l'attente. La recette est simple : employer un jargon fumeux et ampoulé, susciter à chaque phrase de vastes problèmes où il n'est question que de l'homme et de l'humain, de l'absolu et du transcendental, affecter de les résoudre du haut d'une tour d'ivoire philosophique, et manifester en toute chose une prétention dogmatique et un pédantisme insupportables.

En l'occurrence, la science-fiction a donc servi de tête de Turc, prétexte pour chacun des concurrents en lice à faire son petit numéro personnel de dissertation. Pour cet exercice, le prix d'excellence revient à Blaise Bargiac, pour un article appelé « *L'actualisation du virtuel* », et le prix d'honneur à Gérard Klein, dont l'exposé a pour titre « *Rêver l'avenir et le construire* » (mais ne faut-il pas soupçonner Klein d'avoir fait exprès de se parodier lui-même ?) Je n'aurais garde d'oublier au palmarès, également, les noms de Charles-Noël Martin et de Michel Carrouge, qui méritent des accessits, tandis que Kostas Axelos, avec ses « *Prolégomènes fragmentaires à la pensée anticipatrice* », se classe hors concours.

Au milieu de ce déluge de mots, on est tout étonné de lire deux articles qui ne soient pas écrits en charabia et qui soient intéressants : ceux de Jacques Bergier et de F. Hoveyda.

Dans le numéro d'octobre de « *Ailleurs* », Pierre Versins s'est amusé à dresser un petit florilège de citations extraites des discours de ces messieurs. Mais il y a tant à citer que je puis à mon tour choisir des citations sans qu'elles recoupent celles de Versins. Voici donc quelques échantillons de cette prose immortelle :

« *L'attrait de la science-fiction réside précisément dans cette tension optima entre l'absurde apparent et une rationalité sous-entendue, mais qui s'occulte aussi longtemps que possible : sorte de « suspense » métaphysique. Le lecteur s'y accorde par une ambivalence symétrique.* »

Blaise BARGIAC.

« *C'est qu'au vrai les scientifiques militants se rendent assez vite compte de l'identité de l'acte créateur chez eux et chez les artistes. Bien des gens en doutent après avoir lu, sinon médité, l'admirable* Formation de l'esprit scientifique *de Bachelard. Ils y prennent l'ascèse surrationnelle prônée pour une technique de la recherche. Or, c'est une quasi-mystique de l'adéquation du* schème *de la pensée connaissante à la* structure *de la connaissance* acquise. *En pratique, une telle obsession de l'asepsie méthodologique transformerait le chercheur en stérile M. Teste.* »

Blaise BARGIAC.

« *Il ne suffit pas de considérer un certain avenir comme le résultat logique d'une histoire encore à écrire. Il est nécessaire de le considérer dans son devenir, tel qu'il est, immense et inépuisable, et de le scruter à la fois avec une grande humilité quant aux possibilités de le décrire et avec un grand orgueil quant à ses potentialités qui sont les nôtres.* »

Gérard KLEIN.

« *Cela expliquerait sa longue survie en d'autres termes que ceux exprimant une sorte d'hystérésis sociale, dans ce monde moderne qui est tissé de transformations et au sein duquel les données humaines elles-mêmes apparaissent comme fluides. Mais à certains signes, il semble précisément que cette idée ne soit plus indiscutée, que l'immanence de certains traits du monde humain, par exemple, se trouve en ce moment mise en question.*

Gérard KLEIN.

« *C'est donc la prise de conscience du temps qui entre pour une grande part dans l'évolution volontaire. Cette prise de conscience du sens temps est étroitement liée à celle du sens moral, car la prévision implique une organisation commune tendue vers un but commun et ce sont les rapports réciproques entre individus qui entrent alors en jeu. Or, la morale est un code qui régit l'ensemble des conventions tacites qu'il faut observer pour préserver le meilleur accomplissement des œuvres communes.* »

Charles-Noël MARTIN.

« *On pourrait « penser », et sans doute est-on en train de le « penser », qu'un certain type d'Institut de l'Homme créerait le cadre à l'intérieur duquel on étudierait d'une manière multidimensionnelle et pluraliste, concrète et coordonnée, théorique et pratique, tous les problèmes, aspects, éléments, facteurs et paliers relatifs à cet absolu qu'est censé devenir l'homme, son caractère et son destin.* »

Kostas AXELOS.

« *L'être rejoindra le devenir dans le temps, cessant* d'être, *non pas pour* devenir *quelque chose ou pour sombrer dans le néant vide. Le devenir de l'être aura comme horizon le monde, et* le monde *n'impliquera guère de sens immanent ou transcendant sans être, pour cela, insensé. Et le monde invisible contiendra le monde visible.* »

Kostas AXELOS.

La conclusion à tirer de tout cela, s'il en faut une, sera la suivante : le Ciel préserve la science-fiction des intellectuels !





Comme si vous y étiez !!

"ALLO... POLICE !"

Emission hebdomadaire de
Maurice RENAULT
Réalisée par Jean MAUREL

vous met dans l'ambiance
d'une passionnante intrigue policière

Chaque MARDI à 21 h. 30, sur

RADIO-LUXEMBOURG

•

Des récits sélectionnés, de la veine de ceux que vous lisez chaque mois dans

MYSTÈRE-MAGAZINE

L'écran à quatre dimensions

DÉCADENCE DES CLASSIQUES

par F. HODA

Depuis des années nous avions pris l'habitude d'invoquer des titres disparus des écrans et de conférer à certains films, nos souvenirs d'enfance aidant, une auréole souvent imméritée. Il est temps de faire *mea culpa :* la reprise simultanée de « *Frankenstein* » (1931) et de « *L'homme invisible* » (1934) nous y invite. Au surplus, ces deux films permettent de porter un jugement nuancé sur le réalisateur James Whale à qui certains ont voulu reconnaître du génie. Autre intérêt de ces films, ils utilisent deux procédés différents dans le cadre de l'épouvante. L'un s'appuie sur le grimage, l'autre sur le truquage. Enfin, ils restent encore imprégnés du fantastique à l'allemande des années du muet, et en même temps, soulignent bien le caractère propre de la production hollywoodienne du genre.

Revoir ces films à plus de vingt ans de distance a été pour moi une très grande déception. « *Frankenstein* » ressemble plus à un squelette qu'à un film. Le scénario linéaire s'éloigne beaucoup du fameux roman de Mary Shelley et contribue ainsi, pour une grande part, au vieillissement de la bande. On se demande même comment il s'est trouvé jadis des spectateurs pour « marcher » à une telle mascarade. Les personnages schématiques de Frankenstein, de son père, de sa fiancée, de son ami, comme le dialogue infantile, invitent plutôt au rire qu'à la peur. La seule compensation de l'entreprise est offerte par l'extraordinaire jeu de Boris Karloff qui arrive à conférer au monstre une épaisseur inattendue, contrastant étrangement avec l'inanité des autres acteurs. Deux séquences résistent à l'épreuve du temps : la rencontre du monstre et de la petite fille, la lutte entre la créature et son créateur à l'intérieur du moulin abandonné. Pour le reste, le film ennuie.

Rien ne subsiste des mobiles psychologiques que Mary Shelley avait attribués aux protagonistes. On se souvient que, dans le roman, le monstre, comme l'enfant qui vient de naître, recherche l'affection de son entourage. Mais sa laideur hideuse et repoussante le confine dans une solitude forcée. Il voue alors une haine implacable à son créateur et commence par assassiner froidement tous ceux que le Dr Frankenstein aime. Ce dernier cherche à son tour à supprimer l'assassin, animé d'un violent désir de vengeance. Mais le monstre tue, puis pris de remords, et comprenant l'inutilité de toute lutte, l'impossibilité de sa situation, décide de se suicider. Le film de Whale, délaissant cette justification psychologique, se base sur un scientisme mécaniste énervant : le monstre devient assassin parce qu'on lui a donné un cerveau de criminel. Mais l'action même du film, suivant le roman, nous amène à prendre parti pour le monstre. Dans la scène finale du moulin, lorsque créature et créateur se mesurent en un combat singulier, on croit un instant, grâce à l'expression de Karloff, que l'auteur revient à cette explication psychologique. Mais on est vite obligé d'admettre qu'il n'y a chez Whale aucun souci de ce genre.

De même, « *L'homme invisible* » ne retient du roman de Wells qu'une trame. Ici, Whale soigne le truquage et se contente de nous frapper par le procédé. Il faut dire que le truquage est très soigné, et à cet égard le film reste agréable, malgré son scénario linéaire. Mais on ne peut s'empêcher de penser à tout ce que Whale a raté dans le portrait de son protagoniste invisible.

La volonté de puissance et l'orgueil qui habite l'inventeur de l'invisibilité tombent à plat et l'on songe au véritable sujet du récit qui n'est qu'effleuré dans le film.

Que James Whale soit un habile réalisateur, cela ne fait pas de doute : il excelle à introduire dans ses films un suspense mécanique, à créer une atmosphère hallucinante. Mais si les décors de « *Frankenstein* », par exemple, rappellent quelquefois ceux des films expressionnistes allemands des années vingt, on est bien loin du génie d'un Murnau chez qui la recherche plastique et la suggestion du fantastique redoutable s'allient à une conception du monde, à une métaphysique déterminée et déterminante. « *L'homme invisible* » se laisse voir de bout en bout, mais seulement d'un œil. On y cherche en vain un contenu valable : on se heurte à des conceptions infantiles et sans intérêt. On se trouve exactement dans le cas du spectateur des tours de quelque prestidigitateur de foire. On est déçu.

Ces deux films montrent bien l'évolution du fantastique européen transplanté à Hollywood. On a repris les mêmes situations, mais en les vidant du contenu que les Européens s'étaient efforcés d'y introduire. Un producteur américain a dit récemment que le public a l'âge mental d'un enfant de douze ans et qu'il faut produire des films pour satisfaire ce public-là. Les réalisateurs de films d'épouvante n'ont pas attendu ces constatations. Dès les années 1930, ils n'ont cessé de faire des efforts en ce sens. Et James Whale n'échappe pas au mouvement. Au contraire il le pousse et le fortifie. Que dire de plus ? Excellent technicien, il manque de génie. Il fait du fantastique pour le fantastique. Il a dû certainement s'amuser en tournant « *Frankenstein* » et « *L'homme invisible* ». Mais que voulez-vous, ses films ne nous amusent plus.

Une rétrospective du fantastique organisée il y a deux ans par la Cinémathèque soulignait déjà cette impression de déception. Et à voir la production courante de science-fiction, on sent que les choses ne sont pas près de changer. Au moment même où la littérature du genre connaît un renouveau sans précédent, le cinéma, optant pour les solutions de paresse, reprend les canevas inventés par James Whale.

UN MYTHE RÉNOVÉ

par ALAIN DORÉMIEUX

F. Hoda exprime plus haut la déception qu'on éprouve à revoir le vieux « *Frankenstein* », de James Whale, empêtré dans ses cartons-pâte. Une coïncidence a voulu que, peu de temps après cette reprise, sorte précisément à Paris le second Frankenstein de la nouvelle série anglaise : « *La revanche de Frankestein* » (The revenge of Frankenstein). Hoda étant absent de Paris, je le relaie pour dire l'intérêt de cette confrontation.

L'an dernier, j'avais déjà trouvé assez réussi le film précédent : « *Frankenstein s'est échappé* » (The curse of Frankenstein), réalisé dans les studios londoniens par Terence Fisher. Les auteurs avaient pris le seul parti possible en l'occurence : renoncer au bric-à-brac vulgarisé par les diverses moutures américaines, et revenir aux sources, c'est-à-dire imaginer une nouvelle adaptation originale du roman de Mary Shelley, que les scénaristes hollywoodiens avaient bien oublié ! L'ouvrage était trop statique, mais réalisé avec grand soin, photographié en couleurs suggestives, et baignant

dans une atmosphère de romantisme noir bien recréée. Enfin, la composition de l'acteur Christopher Lee dans le rôle du monstre, très éloignée de celle de Boris Karloff, était étonnante (1).

Le succès du film outre-Manche a entraîné aujourd'hui cette suite qu'on pouvait attendre avec quelque réserve. Mais Terence Fisher et ses scénaristes ont procédé avec une réelle habileté et il faut bien reconnaître, après vision, que « *La revanche de Frankenstein* » est le meilleur film d'horreur qu'on ait vu depuis longtemps — ou plutôt qu'il ressuscite en quelque sorte le cinéma d'horreur.

Les auteurs se sont entourés de diverses précautions pour éviter de verser dans les poncifs, et ils ont également soigneusement évité de refaire le film précédent. Ce qui nous vaut une véritable rénovation du mythe célèbre de Frankenstein. Pour la première fois, d'abord, Frankenstein n'est plus un savant fou (il le restait encore dans le premier film de Fisher). Pour la première fois, ensuite, sa créature se présente au départ sous les traits d'un homme *normal.* Déjà, dans le film précédent, Fisher. avait délibérément accentué le côté humain de la créature, tout en utilisant selon la tradition un maquillage monstrueux. Cette fois, plus de monstre : le corps préparé est parfaitement réussi et le visage possède même de la beauté.

Il faut bien néanmoins que l'épouvante naisse. Elle le fera beaucoup plus subtilement que dans toutes les versions antérieures, où la créature était possédée d'une folie sanguinaire dès la seconde où elle s'éveillait à la vie. Ici, un grain de sable vient progressivement dénaturer les résultats de l'expérience couronnée de succès. Le cerveau de la créature se détériore peu à peu, son aspect physique sans faille se dégrade comme rongé par une lèpre interne. Chacune des réapparitions de l'être, qui a pris la fuite, marque une nouvelle étape de cette métamorphose. Le cerveau logé par Frankenstein dans le corps avait été celui de son acolyte, un nabot bossu et boiteux qui s'était prêté volontairement à l'expérience. Au fur et à mesure que son état empire, la créature se met à *ressembler* au nabot — le nouveau corps imite l'ancien en une parodie sinistre.

La fin du film marque une autre originalité. La créature a péri dans un accès de folie furieuse, mais un nouveau corps est déjà prêt pour une expérience suivante. Frankenstein, lynché à la suite de ces événements, ordonne avant de mourir à un jeune médecin devenu son assistant d'utiliser son cerveau pour faire ladite expérience. Et nous le retrouvons quelque temps plus tard dans son nouveau corps, qui lui aussi se met à ressembler au précédent. Mais cette fois l'expérience a complètement réussi, sans une bavure. Entre parenthèses, depuis vingt ans qu'on voyait ce pauvre Frankenstein la recommencer d'un film à l'autre en déchaînant toujours des catastrophes, il était temps qu'il soit payé de sa peine, même si pour réussir l'opération il fallait qu'il la fasse faire sur lui-même !

A ces ingéniosités dans la structure du scénario, s'ajoute un effort de mise en scène portant principalement sur la photographie et les couleurs. L'atmosphère ainsi reconstituée est typiquement grand-guignolesque, dans le meilleur sens du mot. Les effets macabres, notamment, sont spécialement mis en valeur, sans outrance d'ailleurs, mais avec une précision clinique qui est des plus efficaces...

En conclusion, je crois que le second film de Terence Fisher pourrait être le « chant du cygne » de Frankenstein. Je ne vois guère en effet ce qu'une nouvelle mouture pourrait apporter, ni comment elle serait réalisable dans l'optique de cette série. Ce qui vaut d'être signalé, c'est que Frankenstein quitte la scène en beauté.

(1) F. Hoda a parlé de ce film dans le n° 53 de « Fiction ».

Fiction

a le plaisir d'annoncer à ses lecteurs qu'ils pourront lire à partir du prochain numéro un nouveau et passionnant roman de

ROBERT HEINLEIN :

UNE PORTE SUR L'ÉTÉ

où ils assisteront au plus étrange des voyages dans le futur et seront introduits dans une civilisation de l'avenir décrite en détail, au gré d'une intrigue fertile en surprises.



Au sommaire du même numéro, des nouvelles de

CHARLES BEAUMONT
GORDON R. DICKSON
JULIA VERLANGER
CHAD OLIVER

Ne manquez pas d'acheter le numéro de décembre de

Fiction

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

Plusieurs des échos de cette rubrique avaient précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, d'avoir pu les reproduire dans « **Fiction** ».

LE MYSTÈRE DES SATELLITES ARTIFICIELS

Le très sérieux **Machine Design** du 12 juin 1958, p. 12, donnait quelques détails absolument ahurissants sur les signaux émis par les satellites Spoutnik I et Explorer I. L'auteur de l'article déclarait tenir ces renseignements de Mr. Eberhardt Rechtin, savant s'occupant des fusées à Pasadena. Les signaux de Spoutnik I étaient précédés d'un signal identique, beaucoup plus faible, apparaissant 30 secondes **avant** le signal principal ! On entendait ensuite le vrai signal, puis, une demi-heure à 90 minutes **après** le passage du satellite, les signaux réapparaissaient. De plus, Spoutnik comme Explorer étaient suivis de satellites « fantômes », situés à 180 degrés autour de la Terre du vrai satellite, et émettant les mêmes signaux. Ces fantômes apparaissaient et disparaissaient mystérieusement.

Bref, l'espace autour de la Terre ne se comporte pas du tout comme la science le prévoyait. Et vive Charles Fort !

LES MINES DE LA LUNE

Le sénateur Clinton Anderson a déclaré au Sénat des Etats-Unis que l'exploitation des mines de la Lune pourrait être envisagée dans un avenir très proche. Commentant cette nouvelle, **Product Engineering** du 16 juin 1958 écrivait : « Il n'y a pas si longtemps, la suggestion aurait été étiquetée « folie » ou « science-fiction ». Elle est maintenant discutée au Congrès comme une idée parfaitement saine. »

A QUAND CERBÈRE ?

L'agence Tass a récemment annoncé qu'une chienne avait subi avec succès la greffe, sur son cou, de la tête d'un chiot d'une autre race. L'opération a eu lieu à Moscou, en présence de divers spécialistes européens. L'information précise que la « chienne à deux têtes » est en excellent état, et que les deux têtes « mordent et mangent »...

Aux dernières nouvelles, les savants soviétiques ne se sont pas arrêtés en si bon chemin : ils viennent de « fabriquer », à la suite d'une opération analogue, une chienne à deux cœurs.

LA CAMÉRA A PHOTOGRAPHIER L'INVISIBLE

La dépêche qui suit, et qui pourrait fournir un beau sujet de nouvelle fantastique, a été reproduite entre autres par « **Le Figaro** » (numéro du 18-8-58) :

Selon le « **Miami Herald** », l'armée de l'air américaine vient de mettre au point, pour ses avions de reconnaissance, une caméra sensible aux rayons infrarouges et réagissant aux différences de température de telle sorte qu'elle permettrait de photographier des objets qui ne sont plus là.

Le journal explique que la caméra enregistrerait les « rayons de chaleur » émis par les objets comme un appareil photographique ordinaire les rayons de lumière pour les transformer en image sur la plaque sensible.

Ainsi, précise le « **Miami Herald** », la caméra a pris une photo d'un parc automobile de stationnement vide. La photo développée a fait apparaître plusieurs voitures qui se trouvaient dans le parc auparavant. Ces voitures dégageaient une chaleur plus grande que les autres objets environnants ou que le revêtement du sol et la caméra a fixé les « formes de chaleur » qu'elles avaient laissées.

L'appareil est naturellement secret et l'armée de l'air refuse de laisser publier les photos qui, estime-t-elle, révéleraient trop de détails aux spécialistes. Selon le journal, la caméra en question pourrait être utilisée pour déceler les usines atomiques cachées.

LES BALAYEURS DU VIDE

A la suite de la découverte autour de notre Terre d'une barrière de particules chargées, qui risquent au contact avec un satellite ou un astronef de produire à l'intérieur du véhicule des rayons X dangereux pour la santé des occupants, le professeur S. Fred Singer, de l'Université de Maryland, propose de créer des équipes de balayeurs de l'espace. Ces balayeurs de l'espace piloteront des astronefs spéciaux, électriquement chargés, qui aspireront les particules et fraieront ainsi le passage pour les fusées allant aux planètes. A quand un prix Jules Verne pour un roman décrivant la vie courageuse des balayeurs du vide ?

Réf : **Time** — 8 septembre 1958.

LES SAVANTS AMÉRICAINS ESSAIENT DE PROVOQUER L'INVERSION DU TEMPS

Un groupe de savants du National Bureau of Standards, à Washington : le Dr Hayward, le Dr Ernest Ambler, le Dr Ralph P. Hudson et Dale P. Hoppes, va tenter l'expérience la plus extraordinaire que les physiciens aient jamais conçue. Ils vont essayer, en refroidissant presque au zéro absolu des atomes de manganèse radio-actif 52 et en les alignant avec des champs magnétiques puissants, de provoquer dans les noyaux du manganèse une inversion du temps. Ce phénomène peut se manifester de deux façons :

— Soit que la radio-activité du noyau évolue à l'envers, celui-ci absorbant des électrons au lieu d'en émettre ;

— Soit que le noyau recule effectivement pendant quelques microsecondes dans le temps, avant d'être ressaisi par le flot normal du Temps.

Ce n'est que fin 1959 qu'on peut s'attendre à des résultats définis. Les travaux en question font suite aux expériences qui ont valu l'année dernière à deux savants chinois de Colombia le Prix Nobel pour leur découverte de l'inversion de la parité.

Pour l'amateur de science-fiction, il s'agit évidemment de la matérialisation du plus formidable de ses rêves : celui de l'exploration du temps et éventuellement du voyage dans le temps. Il est tout à fait possible finalement que la conquête du temps se fasse insensiblement, par accumulation de petites expériences sur des quantités infinitésimales de matière. C'est ce que Murray Leinster avait prédit dans son roman de science-fiction « **Gateway to elsewhere** ».

Dépôt légal : 4e trimestre 1958. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.